OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0006

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME CINQUANTE-SEPTIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1792.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
Zweigstelle Ausleihung

Universitäts- u. Landesbibliothek
HALLE
(SAALE)

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0008

DICTIONNAIRE

PHILOSOPHIQUE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0009

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE.
E.
ÉGLISE.

Du pouvoir de chasser les diables donné à l'Eglise.

Ce qui distinguait le plus les chrétiens, & ce qui a duré jusqu'à nos derniers temps, était le pouvoir de chasser les diables avec le signe de la croix. *Origène* dans son traité contre *Celse*, avoue au nombre 133 qu'*Antinoüs* divinisé par l'empereur *Adrien*, fesait des miracles en Egypte par la force des charmes & des prestiges; mais il dit que les diables sortent du corps des possédés à la prononciation du seul nom de JESUS.

Tertullien va plus loin, & du fond de l'Afrique où il était, il dit dans son apologétique, au chap. XXIII: *Si vos dieux ne confessent pas qu'ils sont des diables à la présence d'un vrai chrétien, nous voulons bien que vous répandiez le sang de ce chrétien. Y a-t-il une démonstration plus claire?*

En effet, JESUS-CHRIST envoya ses apôtres pour chasser les démons. Les Juifs avaient aussi de son temps le don de les chasser; car lorsque JESUS eut délivré des possédés, &

eut envoyé les diables dans les corps d'un troupeau de deux mille cochons, & qu'il eut opéré d'autres guérisons pareilles, les pharisiens dirent : Il chasse les démons par la puissance de *Belzébuth. Si c'est par Belzébuth que je les chasse*, répondit JESUS, *par qui vos fils les chassent-ils ?* Il est incontestable que les Juifs se vantaient de ce pouvoir : ils avaient des exorcistes & des exorcismes. On invoquait le nom de DIEU, de *Jacob* & d'*Abraham*. On mettait des herbes consacrées dans le nez des démoniaques. (*Josephe* rapporte une partie de ces cérémonies.) Ce pouvoir sur les diables, que les Juifs ont perdu, fut transmis aux chrétiens, qui semblent aussi l'avoir perdu depuis quelque temps.

Dans le pouvoir de chasser les démons était compris celui de détruire les opérations de la magie ; car la magie fut toujours en vigueur chez toutes les nations. Tous les pères de l'Eglise rendent témoignage à la magie. *Saint Justin* avoue dans son apologétique au livre III, qu'on évoque souvent les ames des morts, & il en tire un argument en faveur de l'immortalité de l'ame. *Lactance*, au livre VII de ses institutions divines, dit *que si on osait nier l'existence des ames après la mort, le magicien vous en convaincrait bientôt en les fesant paraître. Irénée, Clément Alexandrin, Tertullien*, l'évêque *Cyprien*, tous affirment la même chose. Il est vrai qu'aujourd'hui tout est changé, & qu'il n'y a pas plus de magicien que de démoniaques. Mais DIEU est le maître d'avertir les hommes par des prodiges dans certains temps, & de les faire cesser dans d'autres.

Des martyrs de l'Eglise.

Quand les sociétés chrétiennes devinrent un peu nombreuses, & que plusieurs s'élevèrent contre le culte de l'empire romain, les magistrats sévirent contre elles, & les peuples sur-tout les persécutèrent. On ne persécutait point les juifs qui avaient des priviléges particuliers, & qui se renfermaient dans leurs synagogues; on leur permettait l'exercice de leur religion, comme on fait encore aujourd'hui à Rome; on souffrait tous les cultes divers répandus dans l'empire, quoique le sénat ne les adoptât pas.

Mais les chrétiens se déclarant ennemis de tous ces cultes, & sur-tout de celui de l'empire, furent exposés plusieurs fois à ces cruelles épreuves.

Un des premiers & des plus célèbres martyrs, fut *Ignace*, évêque d'Antioche, condamné par l'empereur *Trajan* lui-même, alors en Asie, & envoyé par ses ordres à Rome, pour être exposé aux bêtes, dans un temps où l'on ne massacrait point à Rome les autres chrétiens. On ne sait point précisément de quoi il était accusé auprès de cet empereur, renommé d'ailleurs pour sa clémence; il fallait que *St Ignace* eût de bien violens ennemis. Quoi qu'il en soit, l'histoire de son martyre rapporte qu'on lui trouva le nom de JESUS-CHRIST gravé sur le cœur, en caractères d'or & c'est de là que les chrétiens prirent, en quelques endroits, le nom de *Théophores*, qu'*Ignace* s'était donné à lui-même.

On nous a conservé une lettre de lui, (*d*) par laquelle il prie les évêques & les chrétiens de ne point s'opposer à son martyre ; soit que dès-lors les chrétiens fussent assez puissans pour le délivrer ; soit que parmi eux quelques-uns eussent assez de crédit pour obtenir sa grâce. Ce qui est encore très-remarquable, c'est qu'on souffrit que les chrétiens de Rome vinssent au-devant de lui, quand il fut amené dans cette capitale ; ce qui prouverait évidemment qu'on punissait en lui la personne, & non pas la secte.

Les persécutions ne furent pas continuées. *Origène*, dans son livre III conte *Celse*, dit : *On ne peut compter facilement les chrétiens qui sont morts pour leur religion, parce qu'il en est mort peu, & seulement de temps en temps, & par intervalle.*

DIEU eut un si grand soin de son Eglise, que malgré ses ennemis il fit en sorte qu'elle tint cinq conciles dans le premier siècle, seize dans le second, & trente dans le troisième ; c'est-à-dire, des assemblées secrètes & tolérées. Ces assemblées furent quelquefois défendues, quand la fausse prudence des magistrats craignit qu'elles ne devinssent tumultueuses. Il nous est resté peu de procès verbaux des proconsuls & des préteurs qui condamnèrent les chrétiens à mort. Ce serait les seuls actes sur lesquels on pût constater les accusations portées contre eux & leurs supplices.

Nous avons un fragment de *Denys* d'Alexandrie, dans lequel il rapporte l'extrait du

(*d*) *Dupin* dans sa *bibliothèque ecclésiastique*, prouve que cette lettre est authentique.

greffe d'un proconsul d'Egypte, sous l'empereur *Valérien ;* le voici.

« *Denys*, *Fauste*, *Maxime*, *Marcel* & *Chéremon* ayant été introduits à l'audience, le » préfet *Emilien* leur a dit : Vous avez pu » connaître par les entretiens que j'ai eus avec » vous, & par tout ce que je vous ai écrit, » combien nos princes ont témoigné de bonté » à votre égard ; je veux bien encore vous » le redire : ils font dépendre votre conservation & votre salut de vous-mêmes, & » votre destinée est entre vos mains. Ils ne » demandent de vous qu'une seule chose, que » la raison exige de toute personne raisonnable, » c'est que vous adoriez les Dieux protecteurs » de leur empire, & que vous abandonniez » cet autre culte si contraire à la nature & » au bon sens. »

Denys a répondu : « Chacun n'a pas les » mêmes Dieux, & chacun adore ceux qu'il » croit l'être véritablement. »

Le préfet *Emilien* a repris : « Je vois bien » que vous êtes des ingrats, qui abusez des » bontés que les empereurs ont pour vous. Hé » bien, vous ne demeurerez pas davantage » dans cette ville, & je vous envoie à Cephro » dans le fond de la Lybie ; ce sera là le lieu » de votre bannissement, selon l'ordre que j'en » ai reçu de nos empereurs : au reste, ne pensez » pas y tenir vos assemblées, ni aller faire » vos prières dans ces lieux que vous nommez » des cimetières, cela vous est absolument dé» fendu, je ne le permettrai à personne. »

Rien ne porte plus les caractères de vérité que ce procès verbal. On voit par-là qu'il y

avait des temps où les assemblées étaient prohibées. C'est ainsi qu'en France il est défendu aux calvinistes de s'assembler ; on a même quelquefois fait pendre & rouer des ministres ou prédicans, qui tenaient des assemblées malgré les lois ; & depuis 1745, il y en a eu six de pendus. C'est ainsi qu'en Angleterre & en Irlande, les assemblées sont défendues aux catholiques romains ; & il y a eu des occasions où les délinquans ont été condamnés à la mort.

Malgré ces défenses portées par les lois romaines, DIEU inspira à plusieurs empereurs de l'indulgence pour les chrétiens. *Dioclétien* même, qui passe chez les ignorans pour un persécuteur, *Dioclétien* dont la première année de règne est encore l'époque de l'ère des martyrs, fut, pendant plus de dix-huit ans, le protecteur déclaré du christianisme, au point que plusieurs chrétiens eurent des charges principales auprès de sa personne. Il épousa même une chrétienne, il souffrit que dans Nicomédie sa résidence, il y eût une superbe église élevée vis-à-vis son palais.

Le césar *Galérius* ayant malheureusement été prévenu contre les chrétiens, dont il croyait avoir à se plaindre, engagea *Dioclétien* à faire détruire la cathédrale de Nicomédie. Un chrétien plus zélé que sage, mit en pièces l'édit de l'empereur, & de-là vint cette persécution si fameuse, dans laquelle il y eut plus de deux cents personnes exécutées à mort dans l'empire romain, sans compter ceux que la fureur du petit peuple, toujours fanatique, & toujours barbare, fit périr, contre les formes juridiques.

Il y eut, en divers temps, un si grand nombre de martyrs, qu'il faut bien se donner de garde d'ébranler la vérité de l'histoire de ces véritables confesseurs de notre sainte religion, par un mélange dangereux de fables & de faux martyrs.

Le bénédictin *Dom Ruinart*, par exemple, homme d'ailleurs aussi instruit qu'estimable & zélé, aurait dû choisir avec plus de discrétion ses actes sincères. Ce n'est pas assez qu'un manuscrit soit tiré de l'abbaye de St Benoît-sur-Loire, ou d'un couvent de célestins de Paris, conforme à un manuscrit des feuillans, pour que cet acte soit authentique; il faut que cet acte soit ancien, écrit par des contemporains, & qu'il porte d'ailleurs tous les caractères de la vérité.

Il aurait pu se passer de rapporter l'aventure du jeune *Romanus*, arrivée en 303. Ce jeune romain avait obtenu son pardon de *Dioclétien* dans Antioche. Cependant il dit que le juge *Asclépiade* le condamna à être brûlé. Des Juifs présens à ce spectacle se moquèrent du jeune *St Romanus*, & reprochèrent aux chrétiens que leur Dieu les laissait brûler, lui qui avait délivré *Sidrac*, *Misac* & *Abdenago* de la fournaise; qu'aussitôt il s'éleva, dans le temps le plus serein, un orage qui éteignit le feu; qu'alors le juge ordonna qu'on coupât la langue au jeune *Romanus*; que le premier médecin de l'empereur se trouvant là, fit officieusement la fonction de bourreau, & lui coupa la langue dans la racine; qu'aussitôt le jeune homme, qui était bègue auparavant, parla avec beaucoup de liberté; que l'empereur fut étonné que l'on

parlât si bien sans langue ; que le médecin, pour réitérer cette expérience, coupa sur le champ la langue à un passant, lequel en mourut subitement.

Eusèbe, dont le bénédictin *Ruinart* a tiré ce conte, devait respecter assez les vrais miracles opérés dans l'ancien & dans le nouveau testament (desquels personne ne doutera jamais) pour ne pas leur associer des histoires si suspectes, lesquelles pourraient scandaliser les faibles.

Cette dernière persécution ne s'étendit pas dans tout l'empire. Il y avait alors en Angleterre quelque christianisme, qui s'éclipsa bientôt pour reparaître ensuite sous les rois saxons. Les gaules méridionales & l'Espagne étaient remplis de chrétiens. Le césar *Constance-Chlore* les protégea beaucoup dans toutes ces provinces. Il avait une concubine qui était chrétienne, c'est la mère de *Constantin*, connue sous le nom de *Ste Hélène ;* car il n'y eut jamais de mariage avéré entre elle & lui, & il la renvoya même dès l'an 92, quand il épousa la fille de *Maximien-Hercule ;* mais elle avait conservé sur lui beaucoup d'ascendant, & lui avait inspiré une grande affection pour notre sainte religion.

De l'établissement de l'Eglise sous Constantin.

La divine Providence préparait ainsi, par des voies qui semblent humaines, le triomphe de son Eglise.

Constance-Chlore mourut en 306 à Yorck en Angleterre, dans un temps où les enfans

qu'il avait de la fille d'un césar étaient en bas âge, & ne pouvaient prétendre à l'empire. *Constantin* eut la confiance de se faire élire à Yorck par cinq ou six mille soldats allemands, gaulois & anglais pour la plupart. Il n'y avait pas d'apparence que cette élection faite sans le consentement de Rome, du sénat & des armées, pût prévaloir ; mais DIEU lui donna la victoire sur *Maxentius* élu à Rome, & le délivra enfin de tous ses collègues. On ne peut dissimuler qu'il ne se rendît d'abord indigne des faveurs du ciel, par le meurtre de tous ses proches, & enfin de sa femme & de son fils.

On peut douter de ce que *Zozime* rapporte à ce sujet. Il dit que *Constantin* agité de remords, après tant de crimes, demanda aux pontifes de l'empire s'il y avait quelque expiation pour lui, & qu'ils lui dirent qu'ils n'en connaissaient pas. Il est bien vrai qu'il n'y en avait point eu pour *Néron*, & qu'il n'avait osé assister aux sacrés mystères en Grèce. Cependant les tauroboles étaient en usage ; & il est bien difficile de croire qu'un empereur tout puissant n'ait pu trouver un prêtre qui voulût lui accorder des sacrifices expiatoires. Peut-être même est-il moins croyable que *Constantin*, occupé de la guerre, de son ambition, de ses projets, & environné de flatteurs, ait eu le temps d'avoir des remords. *Zozime* ajoute qu'un prêtre égyptien arrivé d'Espagne, qui avait accès à sa porte, lui promit l'expiation de tous ses crimes dans la religion chrétienne. On a soupçonné que ce prêtre était *Ozius*, évêque de Cordoue.

Quoi qu'il en soit, DIEU réserva *Constantin*

pour l'éclairer & pour en faire le protecteur de l'Eglise. Ce prince fit bâtir sa ville de Constantinople, qui devint le centre de l'empire & de la religion chrétienne. Alors l'Eglise prit une forme auguste. Et il est à croire que lavé par son baptême, & repentant à sa mort, il obtint miséricorde, quoiqu'il soit mort arien. Il serait bien dur que tous les partisans des deux évêques *Eusèbe* eussent été damnés.

Dès l'an 314, avant que *Constantin* résidât dans sa nouvelle ville, ceux qui avaient persécuté les chrétiens furent punis par eux de leurs cruautés. Les chrétiens jetèrent la femme de *Maximien* dans l'Oronte; ils égorgèrent tous ses parens; ils massacrèrent dans l'Egypte & dans la Palestine les magistrats qui s'étaient le plus déclarés contre le christianisme. La veuve & la fille de *Dioclétien* s'étant cachées à Thessalonique furent reconnues, & leurs corps jetés dans la mer. Il eût été à souhaiter que les chrétiens eussent moins écouté l'esprit de vengeance; mais DIEU, qui punit selon sa justice, voulut que les mains des chrétiens fussent teintes du sang de leurs persécuteurs, sitôt que ces chrétiens furent en liberté d'agir.

Constantin convoqua, assembla dans Nicée, vis-à-vis de Constantinople, le premier concile œcuménique, auquel préside *Ozius*. On y décida la grande question qui agitait l'Eglise, touchant la divinité de JESUS-CHRIST. (*)

On sait assez comment l'Eglise ayant combattu trois cents ans contre les rites de l'empire

(*) Voyez *Arianisme*. *Christianisme*, SECTION II & *Conciles*.

romain, combattit ensuite contre elle-même, & fut toujours militante & triomphante.

Dans la suite des temps l'Eglise grecque presque toute entière, & toute l'Eglise d'Afrique devinrent esclaves sous les Arabes, & ensuite sous les Turcs, qui élevèrent la religion mahométane sur les ruines de la chrétienne. L'Eglise romaine subsista, mais toujours souillée de sang par plus de six cents ans de discorde entre l'empire d'Occident & le sacerdoce. Ces querelles mêmes la rendirent très-puissante. Les évêques, les abbés en Allemagne se firent tous princes, & les papes acquirent peu à peu la domination absolue dans Rome & dans un pays considérable. Ainsi DIEU éprouva son Eglise par les humiliations, par les troubles, par les crimes, & par la splendeur.

Cette Eglise latine perdit au seizième siècle la moitié de l'Allemagne, le Dannemarck, la Suède, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la meilleure partie de la Suisse, la Hollande; elle a gagné plus de terrain en Amérique par les conquêtes des Espagnols, qu'elle n'en a perdu en Europe, mais avec plus de territoire elle a bien moins de sujets.

La Providence divine semblait destiner le Japon, Siam, l'Inde & la Chine, à se ranger sous l'obéissance du pape, pour le récompenser de l'Asie mineure, de la Syrie, de la Grèce, de l'Egypte, de l'Afrique, de la Russie & des autres états perdus, dont nous avons parlé. *St François Xavier* qui porta le saint évangile aux Indes orientales, & au Japon quand les Portugais y allèrent chercher des marchandises, fit un très-grand nombre de miracles, tous

attestés par les RR. PP. jésuites ; quelques-uns disent qu'il ressuscita neuf morts ; mais le R. P. *Ribadeneira*, dans sa *fleur des saints*, se borne à dire qu'il n'en ressuscita que quatre ; c'est bien assez. La Providence voulut qu'en moins de cent années il y eût des milliers de catholiques romains dans les îles du Japon. Mais le diable sema son ivraie au milieu du bon grain. Les jésuites, à ce qu'on croit, formèrent une conjuration suivie d'une guerre civile, dans laquelle tous les chrétiens furent exterminés en 1638. Alors la nation ferma ses ports à tous les étrangers, excepté aux Hollandais qu'on regardait comme des marchands, & non pas comme des chrétiens, & qui furent d'abord obligés de marcher sur la croix pour obtenir la permission de vendre leurs denrées dans la prison où on les renferme lorsqu'ils abordent à Nangazaki.

La religion catholique, apostolique & romaine fut proscrite à la Chine dans nos derniers temps, mais d'une manière moins cruelle. Les RR. PP. jésuites n'avaient pas à la vérité ressuscité des morts à la cour de Pékin, ils s'étaient contentés d'enseigner l'astronomie, de fondre du canon, & d'être mandarins. Leurs malheureuses disputes avec des dominicains & & d'autres scandalisèrent à tel point le grand empereur *Yontchin*, que ce prince qui était la justice & la bonté même fut assez aveugle pour ne plus permettre qu'on enseignât notre sainte religion, dans laquelle nos missionnaires ne s'accordaient pas. Il les chassa avec une bonté paternelle, leur fournissant des subsistances & des voitures jusqu'aux confins de son empire.

Toute l'Asie, toute l'Afrique, la moitié de l'Europe, tout ce qui appartient aux Anglais, aux Hollandais dans l'Amérique, toutes les hordes américaines non domptées, toutes les terres australes, qui sont une cinquième partie du globe, sont demeurées la proie du démon, pour vérifier cette sainte parole : *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

De la signification du mot Eglise. Portrait de l'église primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui ont voulu rétablir l'église primitive, & particulièrement des primitifs appelés Quakers.

Ce mot grec signifiait chez les Grecs *assemblée du peuple.* Quand on traduisit les livres hébreux en grec, on rendit synagogue par église, & on se servit du même nom pour exprimer la *société juive*, la *congrégation politique*, l'*assemblée juive*, le *peuple Juif.* Ainsi il est dit dans les Nombres : (*e*) *Pourquoi avez-vous mené l'église dans le désert ?* & dans le Deutéronome : (*f*) *L'eunuque, le Moabite, l'Ammonite n'entreront pas dans l'église ; les Iduméens, les Egyptiens n'entreront dans l'église qu'à la troisième génération.*

Jesus-Christ dit dans *St Matthieu* : (*g*) « Si votre frère a péché contre vous, (vous

(*e*) Chap. XX, v. 4.
(*f*) Chap. XXIII, v. 1, 2, 3.
(*g*) Chap. XXXVIII.

» a offensé) reprenez-le entre vous & lui. » Prenez, amenez avec vous un ou deux » témoins, afin que tout s'éclaircisse par la » bouche de deux ou trois témoins; & s'il ne » les écoute pas, plaignez-vous à l'assemblée » du peuple, à l'Eglise: & s'il n'écoute pas » l'Eglise, qu'il soit comme un gentil, ou un » receveur des deniers publics. Je vous dis, » ainsi soit-il, en vérité, tout ce que vous » aurez lié sur terre sera lié au ciel; & ce » que vous aurez délié sur terre sera délié au » ciel. » (Allusion aux clefs des portes dont on liait & déliait la courroie.)

Il s'agit ici de deux hommes dont l'un a offensé l'autre & persiste. On ne pouvait le faire comparaître dans l'assemblée, dans l'Eglise chrétienne, il n'y en avait point encore; on ne pouvait faire juger cet homme dont son compagnon se plaignait par un évêque & par les prêtres qui n'existaient pas encore; de plus, ni les prêtres juifs, ni les prêtres chrétiens ne furent jamais juges des querelles entre particuliers; c'était une affaire de police. Les évêques ne devinrent juges que vers le temps de *Valentinien III.*

Les commentateurs ont donc conclu que l'écrivain sacré de cet évangile fait parler ici notre Seigneur par anticipation, que c'est une allégorie, une prédiction de ce qui arrivera quand l'Eglise chrétienne sera formée & établie.

Selden fait une remarque importante sur ce passage; (*h*) c'est qu'on n'excommuniait point chez les Juifs les publicains les receveurs des

(*h*) *In Synedriis hebræorum*, lib. II.

derniers

deniers royaux. Le petit peuple pouvait les déteſter ; mais étant des officiers néceſſaires nommés par le prince, il n'était jamais tombé dans la tête de perſonne de vouloir les ſéparer de l'*aſſemblée*. Les Juifs étaient alors ſous la domination du proconſul de Syrie, qui étendait ſa juridiction juſqu'aux confins de la Galilée & juſque dans l'île de Chypre, où il avait des vice-gérens. Il aurait été très-imprudent de marquer publiquement ſon horreur pour les officiers légaux du proconſul. L'injuſtice même eût été jointe à l'imprudence : car les chevaliers romains fermiers du domaine public, les receveurs de l'argent de *Céſar* étaient autoriſés par les lois.

St Auguſtin dans ſon ſermon LXXXI, peut fournir des réflexions pour l'intelligence de ce paſſage. Il parle de ceux qui gardent leur haine, qui ne veulent point pardonner. *Cœpiſti habere fratrem tuum tanquam publicanum. Ligas illum in terrâ ; ſed ut juſtè alliges, vide : nam injuſta vincula diſrumpit juſtitia. Cum autem correxeris & concordaveris cum fratre tuo, ſolviſti eum in terrâ.*

« Vous regardez votre frère comme un » publicain. C'eſt l'avoir lié ſur la terre. Mais » voyez ſi vous le liez juſtement : car la juſtice » rompt les liens injuſtes. Mais ſi vous avez » corrigé votre frère, ſi vous vous êtes » accordé avec lui, vous l'avez délié ſur la » terre. »

Il ſemble par la manière dont *St Auguſtin* s'explique, que l'offenſé ait fait mettre l'offenſeur en priſon, & qu'on doive entendre que s'il eſt jeté dans les liens ſur la terre, il eſt

aussi dans les liens célestes ; mais que si l'offensé est inexorable, il devient lié lui-même. Il n'est point question de l'Eglise dans l'explication de *St Augustin* ; il ne s'agit que de pardonner ou de ne pardonner pas une injure. *St Augustin* ne parle point ici du droit sacerdotal de remettre les péchés de la part de DIEU. C'est un droit reconnu ailleurs, un droit dérivé du sacrement de la confession. *St Augustin* tout profond qu'il est dans les types & dans les allégories, ne regarde pas ce fameux passage comme une allusion à l'absolution donnée ou refusée par les ministres de l'Eglise catholique romaine dans le sacrement de pénitence.

Du nom d'Église dans les sociétés chrétiennes.

ON ne reconnaît dans plusieurs Etats chrétiens que quatre églises, la grecque, la romaine, la luthérienne, la réformée ou calviniste. Il en est ainsi en Allemagne ; les primitifs ou quakers, les anabaptistes, les sociniens, les memnonistes, les piétistes, les moraves, les juifs & autres ne forment point d'église. La religion juive a conservé le titre de synagogue. Les sectes chrétiennes qui sont tolérées, n'ont que des assemblées secrètes, des *conventicles*, il en est de même à Londres.

On ne reconnaît l'Eglise catholique ni en Suède, ni en Danemarck, ni dans les parties septentrionales de l'Allemagne, ni en Hollande, ni dans les trois quarts de la Suisse, ni dans les trois royaumes de la Grande-Bretagne,

De la primitive égliſe, & de ceux qui ont cru la rétablir.

LES Juifs ainſi que tous les peuples de Syrie, furent diviſés en pluſieurs petites congrégations religieuſes, comme nous l'avons vu : toutes tendaient à une perfection myſtique.

Un rayon plus pur de lumière anima les diſciples de *St Jean* qui ſubſiſtent encore vers Moſul. Enfin, vint ſur la terre le fils de DIEU annoncé par *St Jean*. Ses diſciples furent conſtamment tous égaux. JESUS leur avait dit expreſſément : (*i*) *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.... Je ſuis venu pour ſervir & non pour être ſervi.... Celui qui voudra être le maître des autres les ſervira.*

Une preuve d'égalité c'eſt que les chrétiens, dans les commencemens, ne prirent d'autre nom que celui de *frères*. Il s'aſſemblaient & attendaient l'eſprit ; ils prophétiſaient quand ils étaient inſpirés. *St Paul* dans ſa première lettre aux Corinthiens, leur dit: (*k*) *Si dans votre aſſemblée chacun de vous a le don du cantique, celui de la doctrine, celui de l'apocalypſe, celui des langues, celui d'interpréter, que tout ſoit à l'édification. Si quelqu'un parle de la langue comme deux ou trois, & par parties, qu'il y en ait un qui interprète.*

Que deux ou trois prophètes parlent, que les autres jugent ; & que ſi quelque choſe eſt révélée à un autre, que le premier ſe taiſe : car vous

(*i*) *Matth.* chap. XX, & *Marc*, chap. IX & X.
(*k*) Chap. XIV.

pouvez tous prophétiser chacun à part, afin que tous apprennent & que tous exhortent ; l'esprit de prophétie est soumis aux prophètes : car le Seigneur est un Dieu de paix.... Ainsi donc, mes frères, ayez tous l'émulation de prophétiser, & n'empêchez point de parler des langues.

J'ai traduit mot à mot, par respect pour le texte, & pour ne point entrer dans des disputes de mots.

St Paul, dans la même épître, convient (*l*) que les femmes peuvent prophétiser, quoiqu'il leur défende au chapitre XIV de parler dans les assemblées. *Toute femme*, dit-il, *priant ou prophétisant sans avoir un voile sur la tête, souille sa tête : car c'est comme si elle était chauve.*

Il est clair par tous ces passages, & par beaucoup d'autres, que les premiers chrétiens étaient tous égaux, non-seulement comme frères en JESUS-CHRIST, mais comme également partagés. L'esprit se communiquait également à eux ; ils parlaient également diverses langues ; ils avaient également le don de prophétiser, sans distinction de rang, ni d'âge, ni de sexe.

Les apôtres qui enseignaient les néophytes, avaient sans doute sur eux cette prééminence naturelle que le précepteur a sur l'écolier ; mais de juridiction, de puissance temporelle, de ce qu'on appelle *honneurs* dans le monde ; de distinction dans l'habillement, de marque de supériorité, ils n'en avaient assurément aucune, ni ceux qui leur succédèrent. Ils pos-

(*l*) Chap. XI, v. 5.

sédaient une autre grandeur bien différente, celle de la persuasion.

Les frères mettaient leur argent en commun. (*m*) Ce furent eux-mêmes qui choisirent sept d'entre'eux pour avoir soin des tables & de pourvoir aux nécessités communes. Ils élurent dans Jérusalem même ceux que nous nommons *Etienne*, *Philippe*, *Procore*, *Nicanor*, *Timon*, *Parmenas* & *Nicolas*. Ce qu'on peut remarquer, c'est que parmi ces sept élus par la communauté juive, il y a six grecs.

Après les apôtres on ne trouve aucun exemple d'un chrétiens qui ait eu sur les autres d'autre pouvoir que celui d'enseigner, d'exhorter, de chasser les démons du corps des énergumènes, de faire des miracles. Tout est spirituel; rien ne se ressent des pompes du monde. Ce n'est guère que dans le troisième siècle que l'esprit d'orgueil, de vanité, d'intérêt, se manifesta de tous côtés chez les fidelles.

Les agapes étaient déjà de grands festins, on leur reprochait le luxe & la bonne chère. *Tertullien* l'avoue. (*n*) « Oui, dit-il, nous » fesons grande chère; mais dans les mystères » d'Athènes & d'Egypte ne fait-on pas bonne » chère aussi? Quelque dépense que nous fas- » sions, elle est utile & pieuse, puisque les pau- » vres en profitent. » *Quantiscumque sumptibus constet, lucrum est pietatis, siquidem inopes refrigerio isto juvamus.*

Dans ce temps-là même des sociétés de chrétiens qui osaient se dire plus parfaites que

(*m*) Act. des apôtres, ch. VI.

(*n*) *Tertullien*, ch. XXIX.

les autres, les montanistes, par exemple, qui se vantaient de tant de prophéties & d'une morale si austère, qui regardaient les secondes noces comme des adultères, & la fuite de la persécution comme une apostasie, qui avaient si publiquement des convulsions sacrées & des extases, qui prétendaient parler à DIEU face à face, furent convaincus, à ce qu'on prétend, de mêler le sang d'un enfant d'un an au pain de l'eucharistie. Ils attirèrent sur les véritables chrétiens ce cruel reproche qui les exposa aux persécutions.

Voici comme ils s'y prenaient: selon *St Augustin*; (o) ils piquaient avec des épingles tout le corps de l'enfant, ils pétrissaient la farine avec ce sang & en fesaient un pain; s'il en mourait, ils l'honoraient comme un martyr.

Les mœurs étaient si corrompues, que les saints pères ne cessaient de s'en plaindre. Ecoutez *St Cyprien* dans son livre des *Tombés*: (p) « Chaque prêtre, dit-il, court après le » biens & les honneurs avec une fureur insa» tiable. Les évêques sont sans religion; les » femmes sans pudeur, la friponnerie règne; » on jure, on se parjure: les animosités divi» sent les chrétiens; les évêques abandonnent » les chaires pour courir aux foires, & pour » s'enrichir par le négoce; enfin, nous nous » plaisons à nous seuls & nous déplaisons à » tout le monde.

(o) *Augustin. de hæresibus. Hæresi* XXVI.

(p) Voyez les œuvres de *saint Cyprien* & l'*histoire ecclésiast. de Fleuri*, tom. II, pag. 168, édition *in*-12, 1725.

Avant ces scandales, le prêtre *Novatien* en avait donné un bien funeste aux fidelles de Rome: il fut le premier antipape. L'épiscopat de Rome, quoique secret & exposé à la persécution, était un objet d'ambition & d'avarice par les grandes contributions des chrétiens; par l'autorité de la place.

Ne répétons point ici ce qui est déposé dans tant d'archives, ce qu'on entend tous les jours dans la bouche des personnes instruites; ce nombre prodigieux de schismes & de guerres; six cents années de querelles sanglantes entre l'empire & le sacerdoce; l'argent des nations coulant par mille canaux, tantôt à Rome, tantôt dans Avignon lorsque les papes y fixèrent leur séjour pendant soixante & douze ans; & le sang coulant dans toute l'Europe soit pour l'intérêt d'une tiare si inconnue à JESUS-CHRIST, soit pour des questions inintelligibles dont il n'a jamais parlé. Notre religion n'en est pas moins vraie, moins sacrée, moins divine, pour avoir été souillée si long-temps dans le crime, & plongée dans le carnage.

Quand la fureur de dominer, cette terrible passion du cœur humain, fut parvenue à son dernier excès, lorsque le moine *Hildebrand*, élu contre les lois évêque de Rome, arracha cette capitale aux empereurs, & défendit à tous les évêques d'Occident de porter l'ancien nom de pape pour se l'attribuer à lui seul, lorsque les évêques d'Allemagne à son exemple se rendirent souverains, que tous ceux de France & d'Angleterre tâchèrent d'en faire autant, il s'éleva depuis ces temps affreux jusqu'à nos

jours, des sociétés chrétiennes, qui sous cent noms différens voulurent rétablir l'égalité primitive dans le christianisme.

Mais ce qui avait été praticable dans une petite société cachée au monde, ne l'était plus dans de grands royaumes. L'Eglise militante & triomphante ne pouvait plus être l'Eglise ignorée & humble. Les évêques, les grandes communautés monastiques riches & puissantes se réunissant sous les étendards du pontife de la Rome nouvelle, combattirent alors *pro aris & pro focis*, pour leurs autels & pour leurs foyers. Croisades, armées, siéges, batailles, rapines, tortures, assassinats par la main des bourreaux, assassinats par la main des prêtres des deux partis, poisons, dévastations par le fer & par la flamme, tout fut employé pour soutenir ou pour humilier la nouvelle administration ecclésiastique, & le berceau de la primitive Eglise fut tellement caché sous les flots de sang & sous les ossemens des morts, qu'on put à peine le retrouver.

Des primitifs appelés quakers.

Les guerres religieuses & civiles de la Grande-Bretagne, ayant désolé l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande dans le règne infortuné de *Charles I; Guillaume Penn*, fils d'un vice-amiral, résolut d'aller rétablir ce qu'il appelait la *primitive Eglise*, sur les rivages de l'Amérique septentrionale, dans un climat doux, qui lui parut fait pour ses mœurs. Sa secte était nommée celle des *trembleurs;* dénomination ridicule, mais qu'ils méritaient par les trem-

blemens

blemens de corps qu'ils affectaient en prêchant, & par un nazillonnement qui ne fut dans l'Eglise romaine que le partage d'une espèce de moines appelés *capucins*. Mais on peut en parlant du nez & en se secouant, être doux, frugal, modeste, juste, charitable. Personne ne nie que cette société de primitifs ne donnât l'exemple de toutes ces vertus.

Penn voyait que les évêques anglicans & les presbytériens avaient été la cause d'une guerre affreuse pour un surplis, des manches de linon & une liturgie; il ne voulut ni liturgie, ni linon, ni surplis. Les apôtres n'en avaient point. JESUS-CHRIST n'avait baptisé personne; les associés de *Penn* ne voulurent point être baptisés.

Les premiers fidelles étaient égaux; ces nouveaux venus prétendirent l'être autant qu'il est possible. Les premiers disciples reçurent l'esprit & parlaient dans l'assemblée; ils n'avaient ni autels, ni temples, ni ornemens, ni cierges, ni encens, ni cérémonies; *Penn* & les siens se flattèrent de recevoir l'esprit, & renoncèrent à toute cérémonie, à tout appareil. La charité était précieuse aux disciples du Sauveur; ceux de *Penn*, firent une bourse commune pour secourir les pauvres. Ainsi ces imitateurs des esséniens & des premiers chrétiens, quoiqu'errans dans les dogmes & dans les rites, étaient pour toutes les autres sociétés chrétiennes un modèle étonnant de morale & de police.

Enfin, cet homme singulier alla s'établir avec cinq cents des siens dans le canton alors le plus sauvage de l'Amérique. La reine *Christine* de Suède avait voulu y fonder une colonie qui

n'avait pas réussi ; les primitifs de *Penn* eurent plus de succès.

C'était sur les bords de la rivière Laware, vers le quarantième degré. Cette contrée n'appartenait au roi d'Angleterre que parce qu'elle n'était réclamée alors par personne, & que les peuples nommés par nous *sauvages*, qui auraient pu la cultiver, avaient toujours demeuré assez loin dans l'épaisseur des forêts. Si l'Angleterre n'avait eu ce pays que par droit de conquête, *Penn* & ses primitifs auraient eu en horreur un tel asile. Ils ne regardaient ce prétendu droit de conquête que comme une violation du droit de la nature, & comme une rapine.

Le roi *Charles II* déclara *Penn* souverain de tout ce pays désert, par l'acte le plus authentique du 4 mars 1681. *Penn*, dès l'année suivante y promulgua ses lois. La première fut la liberté civile entière, de sorte que chaque colon possédant cinquante acres de terre était membre de la législation ; la seconde une défense expresse aux avocats & aux procureurs de prendre jamais d'argent ; la troisième l'admission de toutes les religions, & la permission même à chaque habitant d'adorer DIEU dans sa maison, sans assister jamais à aucun culte public.

Voici cette loi telle qu'elle est portée.

« La liberté de conscience étant un droit que » tous les hommes ont reçu de la nature avec » l'existence, & que tous les gens paisibles » doivent maintenir ; il est fermement établi » que personne ne sera forcé d'assister à aucun » exercice public de religion.

» Mais il eſt expreſſément donné plein pou-
» voir à chacun de faire librement l'exercice
» public ou privé de ſa religion, ſans qu'on
» puiſſe y apporter aucun trouble ni empêche-
» ment ſous aucun prétexte; pourvu qu'il
» faſſe profeſſion de croire en un ſeul DIEU éter-
» nel, tout-puiſſant créateur, conſerva-
» teur, gouverneur de l'univers, & qu'il rem-
» pliſſe tous les devoirs de la ſociété civile,
» auxquels on eſt obligé envers ſes compa-
» triotes. »

Cette loi eſt encore plus indulgente, plus humaine que celle qui fut donnée aux peuples de la Caroline par *Locke* le *Platon* de l'Angleterre, ſi ſupérieur au *Platon* de la Grèce. *Locke* n'a permis d'autres religions publiques que celles qui ſeraient approuvées par ſept pères de famille. C'eſt une autre ſorte de ſageſſe que celle de *Penn*.

Mais ce qui eſt pour jamais honorable pour ces deux légiſlateurs, & ce qui doit ſervir d'exemple éternel au genre-humain, c'eſt que cette liberté de conſcience n'a pas cauſé le moindre trouble. On dirait au contraire que DIEU a répandu ſes bénédictions les plus ſenſibles ſur la colonie de la Penſilvanie. Elle était de cinq cents perſonnes en 1682; & en moins d'un ſiècle elle s'eſt accrue juſqu'à près de trois cents mille: c'eſt la proportion de cent cinquante à un. La moitié des colons eſt de la religion primitive; vingt autres religions compoſent l'autre moitié. Il y a douze beaux temples dans Philadelphie, & d'ailleurs chaque maiſon eſt un temple. Cette ville a mérité ſon nom d'*amitié fraternelle*. Sept autres

villes & mille bourgades fleuriſſent ſous cette loi de concorde. Trois cents vaiſſeaux partent du port tous les ans.

Cet établiſſement, qui ſemble mériter une durée éternelle, fut ſur le point de périr dans la funeſte guerre de 1755, quand d'un côté les Français avec leurs alliés ſauvages, & les Anglais avec les leurs commencèrent par ſe diſputer quelques glaçons de l'Acadie.

Les primitifs, fidelles à leur chriſtianiſme pacifique, ne voulurent point prendre les armes. Des ſauvages tuèrent quelques-uns de leurs colons ſur la frontière. Les primitifs n'usèrent point de repréſailles; ils refusèrent même long-temps de payer des troupes; ils dirent au général anglois ces propres paroles: *Les hommes ſont des morceaux d'argile qui ſe briſent les uns contre les autres, pourquoi les aiderons-nous à ſe briſer?*

Enfin, dans l'aſſemblée générale par qui tout ſe règle, les autres religions l'emportèrent; on leva des milices; les primitifs contribuèrent, mais ils ne s'armèrent point. Ils obtinrent ce qu'ils s'étaient propoſé, la paix avec leurs voiſins. Ces prétendus ſauvages leur dirent: *Envoyez-nous quelque deſcendant du grand Penn qui ne nous trompa jàmais, nous traiterons avec lui.* On leur députa un petit-fils de ce grand-homme, & la paix fut conclue.

Pluſieurs primitifs avaient des eſclaves nègres pour cultiver leurs terres; mais ils ont été honteux d'avoir en cela imité les autres chrétiens; ils ont donné la liberté à leurs eſclaves en 1769.

Toutes les autres colonies les imitent aujourd'hui dans la liberté de conscience ; & quoiqu'il y ait des presbytériens & des gens de la haute Eglise, personne n'est gêné dans sa croyance. C'est ce qui a égalé le pouvoir des Anglais en Amérique à la puissance espagnole qui possède l'or & l'argent. Il y aurait un moyen sûr d'énerver toutes les colonies anglaises, ce serait d'y établir l'inquisition.

N. B. L'exemple des primitifs nommés *quakers* a produit dans la Pensilvanie une société nouvelle dans un canton qu'elle appelle *Eufrate ;* c'est la secte des dunkards, ou des dumplers, beaucoup plus détachée du monde que celle de *Penn*, espèce de religieux hospitaliers, tous vêtus uniformément : elle ne permet pas aux mariés d'habiter la ville d'Eufrate ; ils vivent à la campagne qu'ils cultivent. Le trésor public fournit à tous leurs besoins dans les disettes. Cette société n'administre le baptême qu'aux adultes ; elle rejette le péché originel comme une impiété, & l'éternité des peines comme une barbarie. Leur vie pure ne leur laisse pas imaginer que DIEU puisse tourmenter ses créatures cruellement & éternellement. Egarés dans un coin du nouveau monde, loin du troupeau de l'Eglise catholique, ils sont jusqu'à présent, malgré cette malheureuse erreur, les plus justes & les plus inimitables des hommes.

Querelle entre l'Eglise grecque & la latine, dans l'Asie & dans l'Europe.

LES gens de bien gémissent depuis environ quatorze siècles que les deux Eglises grecque

& latine aient été toujours rivales, & que la robe de JESUS-CHRIST qui était sans couture ait été toujours déchirée. Cette division est bien naturelle. Rome & Constantinople se haïssaient; quand les maîtres se détestent, leurs aumôniers ne s'aiment pas. Les deux communions se disputaient la supériorité de la langue, l'antiquité des siéges, la science, l'éloquence, le pouvoir.

Il est vrai que les grecs eurent long-temps tout l'avantage; ils se vantaient d'avoir été les maîtres des Latins, & de leur avoir tout enseigné. Les évangiles furent écrits en grec. Il n'y avait pas un dogme, un rite, un mystère, un usage qui ne fût grec; depuis le mot de *baptême* jusqu'au mot d'*eucharistie*, tout était grec. On ne connut de pères de l'Eglise que parmi les Grecs jusqu'à *St Jérôme* qui même n'était pas romain, puisqu'il était de Dalmatie. *St Augustin* qui suivit de près *St Jérôme* était africain. Les sept grands conciles œcuméniques furent tenus dans des villes grecques; les évêques de Rome n'y parurent jamais, parce qu'ils ne savaient que leur latin, qui même était déjà très-corrompu.

L'inimitié entre Rome & Constantinople éclata dès l'an 452 au concile de Chalcédoine, assemblé pour décider si JESUS-CHRIST avait eu deux natures & une personne, ou deux personnes avec une nature. On y décida que l'Eglise de Constantinople était en tout égale à celle de Rome pour les honneurs, & le patriarche de l'une égal en tout au patriarche de l'autre. Le pape *St Léon* souscrivit aux deux natures; mais ni lui ni ses successeurs ne souscrivirent

à l'égalité. On peut dire que dans cette dispute de rang & de prééminence on allait directement contre les paroles de JESUS-CHRIST rapportées dans l'Evangile : *Il n'y aura parmi vous ni premier ni dernier.* Les saints sont saints, mais l'orgueil se glisse par-tout : le même esprit qui fait écumer de colère le fils d'un maçon devenu évêque d'un village, quand on ne l'appelle pas *monseigneur* (*) a brouillé l'univers chrétien.

Les Romains furent toujours moins disputeurs, moins subtils que les Grecs; mais ils furent bien plus politiques. Les évêques d'Orient en argumentant demeurèrent sujets, celui de Rome sans argumens sut établir enfin son pouvoir sur les ruines de l'empire d'Occident. Et on pouvait dire des papes ce que *Virgile* dit des *Scipions* & des *Césars*.

Romanos rerum dominos gentemque togatam.

Vers digne de *Virgile*, rendu comiquement par un de nos vieux traducteurs.

Tous gens de robe & souverains des rois.

La haine devint une scission du temps de *Photius* pâpa ou surveillant de l'Eglise bizantine, & *Nicolas I* pâpa ou surveillant de l'Eglise romaine. Comme malheureusement il n'y eut presque jamais de querelle ecclésiastique sans ridicule, il arriva que le combat commença par deux patriarches qui étaient tous

(*) *Biord*, évêque d'Anneci.

deux eunuques ; *Ignace* & *Photius* qui se disputaient la chaire de Constantinople étaient tous deux chaponnés. Cette mutilation leur interdisant la vraie paternité, ils ne pouvaient être que pères de l'Eglise.

On dit que les châtrés sont tracassiers, malins, intrigans. *Ignace* & *Photius* troublèrent toute la cour grecque.

Le latin *Nicolas I* ayant pris le parti d'*Ignace*, *Photius* déclara ce pape héritique, attendu qu'il admettait la procession du souffle de DIEU, du St Esprit par le Père & par le Fils, contre la décision unanime de toute l'Eglise, qui ne l'avait fait procéder que du Père.

Outre cette procession hérétique, *Nicolas* mangeait & fesait manger des œufs & du fromage en carême. Enfin, pour comble d'infidélité, le pape romain se fesait raser la barbe ; ce qui était une apostasie manifeste aux yeux des pâpas grecs, vu que *Moïse*, les patriarches & JESUS-CHRIST étaient toujours peints barbus par les peintres grecs & latins.

Lorsqu'en 879 le patriarche *Photius* fut rétabli dans son siége par le huitième concile œcuménique grec, composé de quatre cents évêques, dont trois cents l'avaient condamné dans le concile œcuménique précédent, alors le pape *Jean VIII* le reconnut pour son frère. Deux légats envoyés par lui à ce concile se joignirent à l'Eglise grecque, déclarèrent *Judas* quiconque dirait que le St Esprit procède du Père & du Fils. Mais ayant persisté dans l'usage de se raser le menton & de manger des œufs en carême, les deux Eglises restèrent toujours divisées.

Le schisme fut entièrement consommé l'an 1053 & 1054, lorsque *Michel Cerularius* patriarche de Constantinople condamna publiquement l'évêque de Rome *Léon IX* & tous les Latins, ajoutant à tous les reproches de *Photius*, qu'ils osaient se servir de pain azyme dans l'eucharistie contre la pratique des apôtres; qu'ils commettaient le crime de manger du boudin, & de tordre le cou aux pigeons au lieu de le leur couper pour les cuire. On ferma toutes les églises latines dans l'empire grec, & on défendit tout commerce à quiconque mangeait du boudin.

Le pape *Léon IX* négocia sérieusement cette affaire avec l'empereur *Constantin Monomaque*, & obtint quelques adoucissemens. C'était précisément le temps où ces célèbres gentilshommes normands, enfans de *Tancrède de Hauteville*, se moquant du pape & de l'empereur grec, prenaient tout ce qu'ils pouvaient dans la Pouille & dans la Calabre, & mangeaient du boudin effrontément. L'empereur grec favorisa le pape autant qu'il put; mais rien ne réconcilia les Grecs avec nos Latins. Les Grecs regardaient leurs adversaires comme des barbares qui ne savaient pas un mot de grec.

L'irruption des croisés sous prétexte de délivrer les saints lieux, & dans le fond pour s'emparer de Constantinople, acheva de rendre les Romains odieux.

Mais la puissance de l'Eglise latine augmenta tous les jours, & les Grecs furent enfin conquis peu à peu par les Turcs. Les papes étaient depuis long-temps des puissans & riches sou-

verains ; toute l'Eglise grecque fut esclave depuis *Mahomet II*, excepté la Russie, qui était alors un pays barbare, & dont l'Eglise n'était pas comptée.

Quiconque est un peu instruit des affaires du Levant, sait que le sultan confère le patriarchat des Grecs par la crosse & par l'anneau, sans crainte d'être excommunié, comme le furent les empereurs allemands par les papes pour cette cérémonie.

Bien est-il vrai que l'Eglise de Stamboul a conservé en apparence la liberté d'élire son archevêque, mais elle n'élit que celui qui est indiqué par la Porte ottomane. Cette place coûte à présent environ quatre-vingts mille francs, qu'il faut que l'élu reprenne sur les Grecs. S'il se trouve quelque chanoine accrédité qui offre plus d'argent au grand-visir, on dépossède le titulaire, & on donne la place au dernier enchérisseur, précisément comme *Marozia* & *Théodora* donnaient le siége de Rome dans le dixième siècle. Si le patriarche titulaire résiste, on lui donne cinquante coups de bâton sur la plante des pieds & on l'exile. Quelquefois on lui coupe la tête, comme il arriva au patriarche *Lucas Cyrille* en 1638.

Le grand turc donne ainsi tous les autres évêchés moyennant finance ; & la somme à laquelle chaque évêché fut taxé sous *Mahomet II*, est toujours exprimée dans la patente ; mais le supplément qu'on a payé n'y est pas énoncé. On ne sait jamais au juste combien un prêtre achète son évêché.

Ces patentes sont plaisantes. *J'accorde à N*** prêtre chrétien le présent mandement*

pour perfection de félicité. Je lui commande de réſider en la ville ci-nommée, comme évêque des infidelles chrétiens, ſelon leur ancien uſage & leurs vaines & extravagantes cérémonies; voulant & ordonnant que tous les chrétiens de de ce diſtrict le reconnaiſſent, & que nul prêtre ni moine ne ſe marie ſans ſa permiſſion. (C'eſt-à-dire ſans payer.)

L'eſclavage de cette Egliſe eſt égal à ſon ignorance; mais les Grecs n'ont que ce qu'ils ont mérité. Ils ne s'occupaient que de leurs diſputes ſur la lumière du Thabor & ſur celle de leur nombril lorſque Conſtantinople fut priſe.

On eſpère qu'au moment où nous écrivons ces douloureuſes vérités, l'impératrice de Ruſſie *Catherine II* rendra aux Grecs leur liberté. On ſouhaite qu'elle puiſſe leur rendre le courage & l'eſprit qu'ils avaient du temps de *Miltiade*, de *Thémiſtocle*, & qu'ils aient de bons ſoldats & moins de moines au mont Athos.

De la préſente Egliſe grecque.

Si quelque choſe peut nous donner une grande idée des mahométans, c'eſt la liberté qu'ils ont laiſſée à l'Egliſe grecque. Ils ont paru dignes de leurs conquêtes puiſqu'ils n'en ont point abuſé. Mais il faut avouer que les Grecs n'ont pas trop mérité la protection que les muſulmans leur accordent; voici ce qu'en dit M. *Porter* ambaſſadeur d'Angleterre en Turquie.

« Je voudrais tirer le rideau ſur ces diſ-

» putes scandaleuses des Grecs & des Romains » au sujet de Bethléem & de la Terre sainte, » comme ils l'appellent. Les procédés iniques, » odieux qu'elles occasionnent entr'eux, font » la honte du nom chrétien. Au milieu de ces » débats, l'ambassadeur chargé de protéger » la communion romaine, malgré sa dignité » éminente, devient véritablement un objet » de compassion.

» Il se lève dans tous les pays de la croyance » romaine des sommes immenses pour soutenir » contre les Grecs des prétentions équivoques » à la possession précaire d'un coin de terre » réputée sacrée, & pour conserver entre les » mains des moines de leur communion les » restes d'une vieille étable à Bethléem, où » l'on a érigé une chapelle, & où, sur l'au- » torité incertaine d'une tradition orale, on » prétend que naquit le CHRIST; de même » qu'un tombeau, qui peut être, & plus vrai- » semblablement peut n'être pas ce qu'on ap- » pelle son *sépulcre*. Car la situation exacte » de ces deux endroits est aussi peu certaine » que la place qui recèle les cendres de *César*. »

Ce qui rend les Grecs encore plus méprisables aux yeux des Turcs, c'est le miracle qu'ils font tous les ans au temps de pâques. Le malheureux évêque de Jérusalem s'enferme dans le petit caveau qu'on fait passer pour le tombeau de notre Seigneur JESUS-CHRIST, avec des paquets de petite bougie; il bat le briquet, allume un de ces petits cierges, & sort de son caveau en criant: *Le feu du Ciel est descendu, & la sainte bougie est allumée*. Tous les Grecs aussitôt achètent de ces bougies, &

l'argent se partage entre le commandant turc & l'évêque.

On peut juger par ce seul trait de l'état déplorable de cette Eglise sous la domination du Turc.

L'Eglise grecque en Russie, a pris depuis peu une consistance beaucoup plus respectable depuis que l'impératrice *Catherine II* l'a délivrée du soin de son temporel; elle lui a ôté quatre cents mille esclaves qu'elle possédait. Elle est payée aujourd'hui du trésor impérial, entièrement soumise au gouvernement, contenue par des lois sages; elle ne peut faire que du bien; elle devient tous les jours savante & utile. Elle a aujourd'hui un prédicateur nommé *Platon*, qui a fait des sermons que l'ancien *Platon* grec n'aurait pas désavoués.

ÉGLOGUE.

Il semble qu'on ne doive rien ajouter à ce que M. le chevalier de *Jaucour* & M. *Marmontel* ont dit de l'églogue dans le Dictionnaire encyclopédique; il faut, après les avoir lus, lire *Théocrite* & *Virgile*, & ne point faire d'églogues. Elles n'ont été jusqu'à présent parmi nous que des madrigaux amoureux, qui auraient beaucoup mieux convenu aux filles d'honneur de la reine-mère qu'à des bergers.

L'ingénieux *Fontenelle*, aussi galant que philosophe, qui n'aimait pas les anciens, donne le plus de ridicules qu'il peut au tendre *Théocrite* le maître de *Virgile*; il lui reproche une églogue qui est entièrement dans le goût rus-

tique ; mais il ne tenait qu'à lui de donner de justes éloges à d'autres églogues qui respirent la passion la plus naïve exprimée avec toute l'élégance & la molle douceur convenable aux sujets.

Il y en a de comparables à la belle ode de *Sapho* traduite dans toutes les langues. Que ne nous donnait-il une idée de la pharmaceutrée imitée par *Virgile*, & non égalée peut-être ? on ne pourrait pas en juger par ce morceau que je vais rapporter ; mais c'est une esquisse qui fera connaître la beauté du tableau à ceux dont le goût démêle la force de l'original dans la faiblesse même de la copie.

Reine des nuits, dis quel fut mon amour ;
Comme en mon sein les frissons & la flamme
Se succédaient, me perdaient tour-à-tour,
Quels doux transports égarèrent mon ame ;
Comment mes yeux cherchaient en vain le jour ;
Comme j'aimais & sans songer à plaire !
Je ne pouvais ni parler ni me taire. . . .
Reine des nuits, dis quel fut mon amour.

Mon amant vint. O momens délectables !
Il prit mes mains, tu le sais, tu le vis,
Tu fus témoin de ses fermens coupables,
De ses baisers, de ceux que je rendis,
Des voluptés dont je fus enivrée.
Momens charmans, passez-vous sans retour ?
Daphnis trahit la foi qu'il m'a jurée.
Reine des cieux, dis quel fut mon amour.

Ce n'est là qu'un échantillon de ce *Théocrite* dont *Fontenelle* fesait si peu de cas. Les An-

glais qui nous ont donné des traductions en vers de tous les poëtes anciens, en ont auſſi une de *Théocrite ;* elle eſt de M. *Fawkes :* toutes les grâces de l'original s'y retrouvent. Il ne faut pas omettre qu'elle eſt en vers rimés ainſi que les traductions anglaiſes de *Virgile* & d'*Homère*. Les vers blancs dans tout ce qui n'eſt pas tragédie, ne ſont, comme diſait *Pope*, que le partage de ceux qui ne peuvent pas rimer.

Je ne ſais, ſi après avoir parlé des églogues qui enchantèrent la Grèce & Rome, il ſera bien convenable de citer une églogue allemande, & ſur-tout une églogue dont l'amour n'eſt pas le principal ſujet ; elle fut écrite dans une ville qui venait de paſſer ſous une domination étrangère.

Eglogue allemande.

HERNAND, DERNIN.

DERNIN.

Conſolons-nous, Hernand, l'aſtre de la nature
Va de nos aquilons tempérer la froidure ;
Le zéphyre à nos champs promet quelques beaux jours.
Nous chanterons auſſi nos vins & nos amours :
Nous n'égalerons point la Grèce & l'Auſonie ;
Nous ſommes ſans printemps, ſans fleurs & ſans génie ;
Nos voix n'ont jamais eu ces ſons harmonieux
Qu'aux paſteurs de Sicile ont accordé les Dieux.

Ne pouvons-nous jamais, en lisant leurs ouvrages,
Surmonter l'âpreté de nos climats sauvages,
Vers ces côteaux du Rhin que nos soins assidus
Ont forcés à s'orner des trésors de Bacchus?

Forçons le Dieu des vers exilé de la Grèce,
A venir de nos chants adoucir la rudesse.
Nous connoissons l'amour, nous connaîtrons les vers.
Orphée était de Thrace; il brava les hivers;
Il aimait; c'est assez: Vénus monta sa lyre.
Il polit son pays; il eut un doux empire
Sur des cœurs étonnés de céder à ses lois.

HERNAND.

On dit qu'il amollit les tigres de ses bois.
Humaniserons-nous les loups qui nous déchirent?

Depuis qu'aux étrangers les destins nous soumirent,
Depuis que l'esclavage affaissa nos esprits,
Nos chants furent changés en de lugubres cris.
D'un commis odieux l'insolence affamée
Vient ravir la moisson que nous avons semée,
Vient décimer nos fruits, notre lait, nos troupeaux;
C'est pour lui que ma main couronna ces côteaux
Des pampres consolans de l'amant d'Ariane.

Si nous osons nous plaindre, un traitant nous condamne;
Nous craignons de gémir, nous dévorons nos pleurs.
Ah! dans la pauvreté, dans l'excès des douleurs,
Le moyen d'imiter Théocrite & Virgile!
Il faut pour un cœur tendre un esprit plus tranquille.
Le rossignol tremblant dans son obscur séjour,

N'élève

N'élève point ſa voix ſous le bec du vautour.
Fuyons, mon cher Dernin, ces malheureuſes rives.
Portons nos chalumeaux & nos lyres plaintives
Aux bords de l'Adige, loin des yeux des tyrans.

Et le reſte.

ÉLÉGANCE.

Ce mot, ſelon quelques-uns, vient d'*electus*, choiſi. On ne voit pas qu'aucun autre mot latin puiſſe être ſon étymologie: en effet, il y a du choix dans tout ce qui eſt élégant. L'élégance eſt un réſultat de la juſteſſe & de l'agrément.

On emploie ce mot dans la ſculpture & dans la peinture. On oppoſait *elegans ſignum* à *ſignum rigens*; une figure proportionnée, dont les contours arrondis étaient exprimés avec molleſſe, à une figure trop roide & mal terminée.

La ſévérité des anciens Romains donna à ce mot, *elegantia*, un ſens odieux. Ils regardaient l'élégance en tout genre comme une *affèterie*, comme une politeſſe recherchée, indigne de la gravité des premiers temps: *vitii, non laudis fuit*, dit *Aulu-Gelle*. Ils appelaient *un homme élégant* à peu près ce que nous appelons aujourd'hui un petit-maître, *bellus homuncio*, & ce que les Anglais appellent *un beau*; mais vers le temps de *Cicéron*, quand les mœurs eurent reçu le dernier degré de politeſſe, *elegans* était toujours une louange. *Cicéron* ſe ſert en cent endroits de ce mot pour exprimer un homme, un diſcours poli;

on disait même alors *un repas élégant :* ce qui ne se dirait guère parmi nous.

Ce terme est consacré en français, comme chez les anciens Romains, à la sculpture, à la peinture, à l'éloquence, & principalement à la poésie. Il ne signifie pas, en peinture & en sculpture, précisément la même chose que *grâce*.

Ce terme *grâce* se dit particulièrement du visage, & on ne dit pas *un visage élégant*, comme *des contours élégans :* la raison en est que la grâce a toujours quelque chose d'animé, & c'est dans le visage que paraît l'ame ; ainsi on ne dit pas *une démarche élégante*, parce que la démarche est animée.

L'élégance d'un discours n'est pas l'éloquence, c'en est une partie ; ce n'est pas la seule harmonie, le seul nombre, c'est la clarté, le nombre & le choix des paroles.

Il y a des langues en Europe dans lesquelles rien n'est si rare qu'un discours élégant : des terminaisons rudes, des consonnes fréquentes, des verbes auxiliaires nécessairement redoublés dans une même phrase, offensent l'oreille même des naturels du pays.

Un discours peut être élégant sans être un bon discours, l'élégance n'étant en effet que le mérite des paroles ; mais un discours ne peut être absolument bon sans être élégant.

L'élégance est encore plus nécessaire à la poésie que l'éloquence, parce qu'elle est une partie de cette harmonie si nécessaire aux vers.

Un orateur peut convaincre, émouvoir même sans élégance, sans pureté, sans nombre. Un poëme ne peut faire d'effet, s'il n'est élégant ;

c'eſt un des principaux mérites de *Virgile*. *Horace* eſt bien moins élégant dans ſes ſatires, dans ſes épîtres; auſſi eſt-il moins poëte, *ſermoni propior*.

Le grand point, dans la poéſie & dans l'art oratoire, c'eſt que l'élégance ne faſſe jamais tort à la force; & le poëte, en cela comme dans tout le reſte, a de plus grandes difficultés à ſurmonter que l'orateur; car l'harmonie étant la baſe de ſon art, il ne doit pas ſe permettre un concours de ſyllabes rudes, il faut même quelquefois ſacrifier un peu de la penſée à l'élégance de l'expreſſion: c'eſt une gêne que l'orateur n'éprouve jamais.

Il eſt à remarquer que ſi l'élégance a toujours l'air facile, tout ce qui eſt facile & naturel n'eſt cependant pas élégant. Il n'y a rien de ſi facile, de ſi naturel que

La cigale ayant chanté
Tout l'été:

Et

Maître corbeau ſur un arbre perché.

Pourquoi ces morceaux manquent-ils d'élégance? C'eſt que cette naïveté eſt dépourvue de mots choiſis & d'harmonie:

Amans heureux, voulez-vous voyager?
Que ce ſoit aux rives prochaines:

& cent autres traits ont, avec d'autres mérites, celui de l'élégance.

On dit rarement d'une comédie qu'elle eſt

écrite élégamment. La naïveté & la rapidité d'un dialogue familier excluent ce mérite propre à toute autre poésie.

L'élégance semblerait faire tort au comique : on ne rit point d'une chose élégamment dite ; cependant la plupart des vers de l'Amphitrion de *Molière*, excepté ceux de pure plaisanterie, sont élégans. Le mélange des dieux & des hommes dans cette pièce unique en son genre, & les vers irréguliers qui forment un grand nombre de madrigaux, en sont peut-être la cause.

Un madrigal doit bien plutôt être élégant qu'une épigramme, parce que le madrigal tient quelque chose des stances, & que l'épigramme tient du comique ; l'un est fait pour exprimer un sentiment délicat, & l'autre un ridicule.

Dans le sublime, il ne faut pas que l'élégance se remarque : elle l'affaiblirait. Si on avait loué l'élégance du *Jupiter-Olympien* de *Phidias*, c'eût été en faire une satire. L'élégance de la *Vénus* de *Praxitèle* pouvait être remarquée.

ÉLIE ET ÉNOCH.

Elie & *Enoch* sont deux personnages bien importans dans l'antiquité. Ils sont tous deux les seuls qui n'aient point goûté de la mort, & qui aient été transportés hors du monde. Un très-savant homme a prétendu que ce sont des personnages allégoriques. Le père & la mère d'*Elie* sont inconnus. Il croit que son pays *Galaad* ne veut dire autre chose que la

circulation des temps ; on le fait venir de *Galgala* qui signifie *révolution*. Mais le nom du village de Galgala signifiait-il quelque chose ?

Le mot d'*Elie* a un rapport sensible avec celui d'*Elios*, le Soleil. L'holocauste offert par *Elie* & allumé par le feu du ciel, est une image de ce que peuvent les rayons du soleil réunis. La pluie qui tombe après de grandes chaleurs est encore une vérité physique.

Le char de feu, & les chevaux enflammés qui enlèvent *Elie* au ciel, sont une image frappante des quatre chevaux du soleil. Le retour d'*Elie* à la fin du monde semble s'accorder avec l'ancienne opinion que le soleil viendrait s'éteindre dans les eaux, au milieu de la destruction générale que les hommes attendaient : car presque toute l'antiquité fut long-temps persuadée que le monde serait bientôt détruit.

Nous n'adoptons point ces allégories, & nous nous en tenons à ce qui est rapporté dans l'ancien Testament.

Enoch est un personnage aussi singulier qu'*Elie*, à cela près que la Genèse nomme son père & son fils, & que la famille d'*Elie* est inconnue. Les orientaux & les occidentaux ont célébré cet *Enoch*.

La sainte Ecriture, qui est toujours notre guide infaillible, nous apprend qu'*Enoch* fut père de *Mathusala* ou *Mathusalem*, & qu'il ne vécut sur la terre que trois cents soixante & cinq ans, ce qui a paru une vie bien courte pour un des premiers patriarches. Il est dit qu'il marcha avec DIEU & qu'il ne parut plus

parce que DIEU l'enleva. « C'eſt ce qui fait, » dit dom *Calmet*, que les pères & le commun » des commentateurs aſſurent qu'*Enoch* eſt en- » core en vie, que DIEU l'a tranſporté hors » du monde auſſi-bien qu'*Elie*, qu'ils viendront » avant le jugement dernier s'oppoſer à l'ante- » chriſt, qu'*Elie* prêchera aux Juifs, & *Enoch* » aux Gentils. »

St Paul, dans ſon Epître aux Hébreux (qu'on lui a conteſtée) dit expreſſément, *c'eſt par la foi qu'Enoch fut enlevé, afin qu'il ne vît point la mort; & on ne le vit plus parce que le Seigneur le tranſporta.*

St Juſtin, ou celui qui a pris ſon nom, dit qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le paradis terreſtre, & qu'ils y attendent le ſecond avénement de JESUS-CHRIST.

St Jérôme, au contraire, croit (*a*) qu'*Enoch* & *Elie* ſont dans le ciel. C'eſt ce même *Enoch*, ſeptième homme après *Adam*, qu'on prétend avoir écrit un livre cité par *St Jude*. (*b*)

Tertullien dit (*c*) que cet ouvrage fut conſervé dans l'arche, & qu'*Enoch* en fit même une ſeconde copie après le déluge.

Voilà ce que la ſainte Ecriture & les pères nous diſent d'*Enoch*; mais les profanes de l'Orient en diſent bien davantage. Ils croient en effet qu'il y a eu un *Enoch*, & qu'il fut le premier qui fit des eſclaves à la guerre; ils l'appellent tantôt *Enoc*, tantôt *Edris*; ils diſent que c'eſt lui qui donna des lois aux

(*a*) *Jérôme* commentaire ſur *Amos*.

(*b*) Voyez *Livres apocryphes*.

(*c*) Liv. I. *de cultu fœminarum*, &c.

Egyptiens sous le nom de ce *Thaut*, appelé par les Grecs *Hermès Trismégiste*. On lui donne un fils nommé *Sabi*, auteur de la religion des Sabiens ou Sabéens.

Il y avait une ancienne tradition en Phrygie sur un certain *Anach*, dont on disait que les Hébreux avaient fait *Enoch*. Les Phrygiens tenaient cette tradition des Chaldéens ou Babyloniens, qui reconnaissaient aussi un *Enoch* ou *Anach* pour inventeur de l'astronomie.

On pleurait *Enoch* un jour de l'année en Phrygie, comme on pleurait *Adoni* ou *Adonis* chez les Phéniciens.

L'écrivain ingénieux & profond qui croit *Elie* un personnage purement allégorique, pense la même chose d'*Enoch*. Il croit qu'*Enoch*, *Anach*, *Annoch*, signifiait l'*année*; que les Orientaux le pleuraient ainsi qu'*Adonis*, & qu'ils se réjouissaient au commencement de l'année nouvelle.

Que le *Janus*, connu ensuite en Italie, était l'ancien *Anach*, ou *Annoch* de l'Asie.

Que non-seulement *Enoch* signifiait autrefois chez tous ces peuples le commencement & la fin de l'an, mais le dernier jour de la semaine.

Que les noms d'*Anne*, de *Jean*, de *Januarius*, *Janvier*, ne sont venus que de cette source.

Il est difficile de pénétrer dans les profondeurs de l'histoire ancienne. Quand on y saisirait la vérité à tâtons, on ne serait jamais sûr de la tenir. Il faut absolument qu'un chrétien s'en tienne à l'Ecriture, quelque difficulté qu'on trouve à l'entendre.

ÉLOQUENCE.

(*Cet article a paru dans le grand Dictionnaire encyclopédique. Il y a dans celui-ci des additions ; &, ce qui vaut bien mieux, des retranchemens.*)

L'ÉLOQUENCE eſt née avant les règles de la rhétorique, comme les langues ſe ſont formées avant la grammaire.

La nature rend les hommes éloquens dans les grands intérêts & dans les grandes paſſions. Quiconque eſt vivement ému voit les choſes d'un autre œil que les autres hommes. Tout eſt pour lui objet de comparaiſon rapide & de métaphore, ſans qu'il y prenne garde : il anime tout, & fait paſſer dans ceux qui l'écoutent une partie de ſon enthouſiaſme.

Un philoſophe très-éclairé a remarqué que le peuple même s'exprime par des figures ; que rien n'eſt plus commun, plus naturel que les tours qu'on appelle *Tropes*.

Ainſi, dans toutes les langues, *le cœur brûle, le courage s'allume, les yeux étincellent, l'eſprit eſt accablé, il ſe partage, il s'épuiſe, le ſang ſe glace, la tête ſe renverſe, on eſt enflé d'orgueil, enivré de vengeance :* la nature ſe peint par-tout dans ces images fortes, devenues ordinaires.

C'eſt elle dont l'inſtinct enſeigne à prendre d'abord un air, un ton modeſte avec ceux dont

dont on a besoin. L'envie naturelle de captiver ses juges & ses maîtres, le recueillement de l'ame profondément frappée, qui se prépare à déployer les sentimens qui la pressent, sont les premiers maîtres de l'art.

C'est cette même nature qui inspire quelquefois des débuts vifs & animés ; une forte passion, un danger pressant, appellent tout d'un coup l'imagination : ainsi un capitaine des premiers califes voyant fuir les musulmans, s'écria : « Où courez-vous ? ce n'est pas là que sont » les ennemis. »

On attribue ce même mot à plusieurs capitaines ; on l'attribue à *Cromwell*. Les ames fortes se rencontrent beaucoup plus souvent que les beaux esprits.

Rasi, un capitaine musulman du temps même de *Mahomet*, voit les Arabes effrayés qui s'écrient que leur général *Dérar* est tué : *Qu'importe*, dit-il, *que Dérar soit mort*, DIEU *est vivant & vous regarde, marchez.*

C'était un homme bien éloquent que ce matelot anglais qui fit résoudre la guerre contre l'Espagne en 1740. *Quand les Espagnols m'ayant mutilé me présentèrent la mort, je recommandai mon ame à* DIEU *& ma vengeance à ma patrie.*

La nature fait donc l'éloquence ; & si on a dit que les poëtes naissent, & que les orateurs se forment, on l'a dit quand l'éloquence a été forcée d'étudier les lois, le génie des juges, & la méthode du temps : la nature seule n'est éloquente que par élans.

Les préceptes sont toujours venus après l'art. *Tisias* fut le premier qui recueillit les lois de

l'éloquence, dont la nature donne les premières règles.

Platon dit ensuite dans son Gorgias, qu'un orateur doit avoir la subtilité des dialecticiens, la science des philosophes, la diction presque des poëtes, la voix & les gestes des plus grands acteurs.

Aristote fit voir après lui que la véritable philosophie est le guide secret de l'esprit de tous les arts : il creusa les sources de l'éloquence dans son livre de la *rhétorique ;* il fit voir que la dialectique est le fondement de l'art de persuader, & qu'être éloquent, c'est savoir prouver.

Il distingua les trois genres, le délibératif, le démonstratif & le judiciaire. Dans le délibératif il s'agit d'exhorter ceux qui délibèrent à prendre un parti sur la guerre & sur la paix, sur l'administration publique, &c. dans le démonstratif, de faire voir ce qui est digne de louange ou de blâme ; dans le judiciaire, de persuader, d'absoudre ou de condamner, &c. On sent assez que ces trois genres rentrent souvent l'un dans l'autre.

Il traite ensuite des passions & des mœurs que tout orateur doit connaître.

Il examine quelles preuves on doit employer dans ces trois genres d'éloquence. Enfin, il traite à fond de l'élocution, sans laquelle tout languit, il recommande les métaphores, pourvu qu'elles soient justes & nobles ; il exige surtout la convenance & la bienséance.

Tous ces préceptes respirent la justesse éclairée d'un philosophe, & la politesse d'un

athénien ; & en donnant les règles de l'éloquence, il est éloquent avec simplicité.

Il est à remarquer que la Grèce fut la seule contrée de la terre où l'on connût alors les lois de l'éloquence, parce que c'était la seule où la véritable éloquence existât.

L'art grossier était chez tous les hommes ; des traits sublimes ont échappé par-tout à la nature dans tous les temps : mais remuer les esprits de toute une nation polie ; plaire, convaincre & toucher à la fois, cela ne fut donné qu'aux Grecs.

Les Orientaux étaient presque tous esclaves : c'est un caractère de la servitude de tout exagérer ; ainsi l'éloquence asiatique fut monstrueuse. L'Occident était barbare du temps d'*Aristote*.

L'*éloquence* véritable commença à se montrer dans Rome du temps des *Gracques*, ne fut perfectionnée que du temps de *Cicéron*. *Marc-Antoine* l'orateur, *Hortensius*, *Curion*, *César* & plusieurs autres furent des hommes éloquens.

Cette *éloquence* périt avec la république, ainsi que celle d'Athènes. L'éloquence sublime n'appartient, dit-on, qu'à la liberté ; c'est qu'elle consiste à dire des vérités hardies, à étaler des raisons & des peintures fortes. Souvent un maître n'aime pas la vérité, craint les raisons, & aime mieux un compliment délicat que de grands traits.

Cicéron, après avoir donné les exemples dans ses harangues, donna les préceptes dans son livre de l'*Orateur* ; il suit presque toute

la méthode d'*Aristote*, & s'explique avec le style de *Platon*.

Il distingue le genre simple, le tempéré & le sublime.

Rollin a suivi cette division dans son *traité des études*; &, ce que *Cicéron* ne dit pas, il prétend que *le tempéré est une belle rivière ombragée de vertes forêts des deux côtés; le simple, une table servie proprement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, & dont on bannit tout raffinement; que le sublime foudroie, & que c'est un fleuve impétueux qui renverse tout ce qui lui résiste.*

Sans se mettre à *cette table*, sans suivre *ce foudre*, *ce fleuve* & *cette rivière*, tout homme de bon sens voit que l'*éloquence simple* est celle qui a des choses simples à exposer, & que la clarté & l'élégance sont tout ce qui lui convient.

Il n'est pas besoin d'avoir lu *Aristote*, *Cicéron* & *Quintilien*, pour sentir qu'un avocat qui débute par un exorde pompeux au sujet d'un mur mitoyen, est ridicule: c'était pourtant le vice du barreau jusqu'au milieu du dix-septième siècle; on disait avec emphase des choses triviales. On pourrait compiler des volumes de ces exemples; mais tous se réduisent à ce mot d'un avocat, homme d'esprit, qui voyant que son adversaire parlait de la guerre de Troye & du Scamandre, l'interrompit en disant: *La cour observera que ma partie ne s'appelle pas* Scamandre, *mais* Michaut.

Le genre sublime ne peut regarder que de puissans intérêts, traités dans une grande assemblée.

On en voit encore de vives traces dans le parlement d'Angleterre ; on a quelques harangues qui y furent prononcées en 1739, quand il s'agiſſait de déclarer la guerre à l'Eſpagne. L'eſprit de *Démoſthènes* & de *Cicéron* ſemble avoir dicté pluſieurs traits de ces diſcours ; mais ils ne paſſeront pas à la poſtérité comme ceux des Grecs & des Romains, parce qu'ils manquent de cet art & de ce charme de la diction qui mettent le ſceau de l'immortalité aux bons ouvrages.

Le genre tempéré eſt celui de ces diſcours d'appareil, de ces harangues publiques, de ces complimens étudiés, dans leſquels il faut couvrir de fleurs la futilité de la matière.

Ces trois genres rentrent encore ſouvent l'un dans l'autre, ainſi que les trois objets de l'éloquence qu'*Ariſtote* conſidère ; & le grand mérite de l'orateur eſt de les mêler à propos.

La grande éloquence n'a guère pu en France être connue au barreau, parce qu'elle ne conduit pas aux honneurs comme dans Athènes, dans Rome, & comme aujourd'hui dans Londres, & n'a point pour objet de grands intérêts publics : elle s'eſt réfugiée dans les oraiſons funèbres, où elle tient un peu de la poéſie.

Boſſuet, & après lui *Fléchier*, ſemblent avoir obéi à ce précepte de *Platon*, qui veut que l'élocution d'un orateur ſoit quelquefois celle même d'un poëte.

L'éloquence de la chaire avait été preſque barbare juſqu'au P. *Bourdaloue* ; il fut un des premiers qui firent parler la raiſon.

Les Anglais ne vinrent qu'enſuite, comme l'avoue *Burnet*, évêque de Salisburi. Ils ne

connurent point l'oraïson funèbre ; ils évitèrent dans les sermons les traits véhémens qui ne leur parurent point convenables à la simplicité de l'Evangile ; & ils se défièrent de cette méthode des divisions recherchées, que l'archevêque *Fénélon* condamne dans ses *Dialogues sur l'éloquence*.

Quoique nos sermons roulent sur l'objet le plus important à l'homme, cependant il s'y trouve peu de morceaux frappans, qui comme les beaux endroits de *Cicéron* & de *Démosthènes*, soient devenus les modèles de toutes les nations occidentales. Le lecteur sera pourtant bien aise de trouver ici ce qui arriva la première fois que M. *Massillon*, depuis évêque de Clermont, prêcha son fameux sermon du petit nombre des élus : il y eut un endroit où un transport de saisissement s'empara de tout l'auditoire ; presque tout le monde se leva à moitié par un mouvement involontaire ; le murmure d'acclamation & de surprise fut si fort qu'il troubla l'orateur, & ce trouble ne servit qu'à augmenter le pathétique de ce morceau : le voici.

« Je suppose que ce soit ici notre dernière » heure à tous, que les cieux vont s'ouvrir » sur nos têtes, que le temps est passé, & » que l'éternité commence, que JESUS-CHRIST » va paraître pour nous juger selon nos œuvres, & que nous sommes tous ici pour » attendre de lui l'arrêt de la vie ou de la » mort éternelle : je vous le demande, frappé » de terreur comme vous, ne séparant point » mon sort du vôtre, & me mettant dans la » même situation où nous devons tous pa-

» raître un jour devant DIEU notre juge ; si » JESUS-CHRIST, dis-je, paraissait dès à pré- » sent pour faire la terrible séparation des justes » & des pécheurs, croyez-vous que le plus » grand nombre fût sauvé ? Croyez-vous que » le nombre des justes fût au moins égal à » celui des pécheurs ? Croyez-vous que s'il » fesait maintenant la discussion des œuvres » du grand nombre qui est dans cette Eglise, » il trouvât seulement dix justes parmi nous ? » En trouverait-il un seul ? » (Il y a eu plusieurs éditions différentes de ce discours, mais le fond est le même dans toutes.)

Cette figure, la plus hardie qu'on ait jamais employée, & en même temps la plus à sa place, est un des plus beaux traits d'éloquence qu'on puisse lire chez les nations anciennes & modernes ; & le reste du discours n'est pas indigne de cet endroit si saillant.

De pareils chefs-d'œuvre sont très-rares ; tout est d'ailleurs devenu lieu commun.

Les prédicateurs qui ne peuvent imiter ces grands modèles, feraient mieux de les apprendre par cœur & de les débiter à leur auditoire, (supposé encore qu'ils eussent ce talent si rare de la déclamation) que de prêcher dans un style languissant des choses aussi rebattues qu'inutiles.

On demande si l'éloquence est permise aux historiens ; celle qui leur est propre consiste dans l'art de préparer les événemens, dans leur exposition toujours élégante, tantôt vive & pressée, tantôt étendue & fleurie, dans la peinture vraie & forte des mœurs générales & des principaux personnages dans les réflexions

incorporées naturellement au récit, & qui n'y paraissent point ajoutées. L'éloquence de *Démosthènes* ne convient point à *Thucydide*; une harangue directe qu'on met dans la bouche d'un héros, qui ne la prononça jamais, n'est guère qu'un beau défaut, au jugement de plusieurs esprits éclairés.

Si pourtant ces licences pouvaient quelquefois se permettre, voici une occasion où *Mézerai* dans sa grande histoire semble obtenir grâce pour cette hardiesse approuvée chez les anciens; il est égal à eux pour le moins dans cet endroit : c'est au commencement du règne de *Henri IV*, lorsque ce prince, avec très-peu de troupes, était pressé auprès de Dieppe par une armée de trente mille hommes, & qu'on lui conseillait de se retirer en Angleterre. *Mézerai* s'élève au-dessus de lui-même en faisant parler ainsi le maréchal de *Biron*, qui d'ailleurs était un homme de génie, & qui peut fort bien avoir dit une partie de ce que l'historien lui attribue.

« Quoi! Sire, on vous conseille de monter » sur mer, comme s'il n'y avait pas d'autre » moyen de conserver votre royaume que de » le quitter? Si vous n'étiez pas en France, » il faudrait percer au travers de tous les ha- » sards & de tous les obstacles pour y venir : » & maintenant que vous y êtes, on voudrait » que vous en fortifiez; & vos amis seraient » d'avis que vous fissiez de votre bon gré ce » que le plus grand effort de vos ennemis ne » saurait vous contraindre de faire? En l'état » où vous êtes, sortir seulement de France » pour vingt-quatre heures, c'est s'en bannir

» pour jamais. Le péril, au reſte, n'eſt pas » ſi grand qu'on vous le dépeint ; ceux qui » nous penſent envelopper, ſont ou ceux » même que nous avons tenus enfermés ſi lâ- » chement dans Paris, ou gens qui ne valent » pas mieux, & qui auront plus d'affaires en- » tr'eux-mêmes que contre nous. Enfin, Sire, » nous ſommes en France, il nous y faut » enterrer : il s'agit d'un royaume, il faut » l'emporter ou y perdre la vie ; & quand » même il n'y aurait point d'autre ſureté pour » votre ſacrée perſonne que la fuite, je ſais » bien que vous aimeriez mieux mille fois » mourir de pied ferme que de vous ſauver » par ce moyen. Votre majeſté ne ſouffrirait » jamais qu'on diſe qu'un cadet de la maiſon » de Lorraine lui aurait fait perdre terre ; » encore moins qu'on la vît mendier à la » porte d'un prince étranger. Non, non, » Sire, il n'y a ni couronne ni honneur pour » vous au-delà de la mer : ſi vous allez au- » devant du ſecours d'Angleterre, il reculera ; » ſi vous vous préſentez au port de la Rochelle » en homme qui ſe ſauve, vous n'y trouverez » que des reproches & du mépris. Je ne puis » croire que vous deviez plutôt fier votre » perſonne à l'inconſtance des flots, & à la » merci de l'étranger, qu'à tant de braves » gentilshommes & tant de vieux ſoldats, qui » ſont prêts de lui ſervir de remparts & de » boucliers : & je ſuis trop ſerviteur de votre » majeſté, pour lui diſſimuler que ſi elle cher- » chait ſa ſureté ailleurs que dans leur vertu, » ils ſeraient obligés de chercher la leur dans » un autre parti que dans le ſien. »

Ce discours fait un effet d'autant plus beau que *Mézerai* met ici en effet dans la bouche du maréchal de *Biron*, ce qu'*Henri IV* avait dans le cœur.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur l'éloquence, mais les livres n'en disent que trop; & dans un siècle éclairé, le génie aidé des exemples, en sait plus que n'en disent tous les maîtres.

EMBLÈME.

Figure, allégorie, symbole, &c.

Tout est emblème & figure dans l'antiquité. On commence en Chaldée par mettre un bélier, deux chevreaux, un taureau dans le ciel pour marquer les productions de la terre au printemps. Le feu est le symbole de la divinité dans la Perse; le chien céleste avertit les Egyptiens de l'inondation du Nil; le serpent qui cache sa queue dans sa tête, devient l'image de l'éternité. La nature entière est peinte & déguisée.

Vous retrouvez encore dans l'Inde plusieurs de ces anciennes statues effrayantes & grossières dont nous avons déjà parlé, qui représentent la vertu munie de dix grands bras avec lesquels elle doit combattre les vices, & que nos pauvres missionnaires ont prises pour le portrait du diable, ne doutant pas que tous ceux qui ne parlaient pas français ou italien n'adorassent le diable.

Mettez tous ces symboles de l'antiquité sous les yeux de l'homme du sens le plus droit qui n'en aura jamais entendu parler, il n'y comprendra rien ; c'est une langue qu'il faut apprendre.

Les anciens poëtes théologiens furent dans la nécessité de donner des yeux à DIEU, des mains, des pieds, de l'annoncer sous la figure d'un homme.

St Clément d'Alexandrie (*a*) rapporte ces vers de *Xénophanes* le colophonien, dignes de toute notre attention :

Grand Dieu, quoi que l'on fasse, & quoi qu'on ose feindre,
On ne peut te comprendre, & moins encor te peindre!
Chacun figure en toi ses attributs divers,
Les oiseaux te feraient voltiger dans les airs,
Les bœufs te prêteraient leurs cornes menaçantes ;
Les lions t'armeraient de leurs dents déchirantes,
Les chevaux dans les champs te feraient galopper.

On voit par ces vers de *Xénophanes*, que ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes ont fait DIEU à leur image. L'ancien *Orphée* de Thrace, ce premier théologien des Grecs, fort antérieur à *Homère*, s'exprime ainsi selon le même *Clément* d'Alexandrie :

Sur son trône éternel assis dans les nuages,
Immobile, il régit les vents & les orages ;
Ses pieds pressent la terre ; & du vague des airs
Sa main touche à la fois aux rives des deux mers ;
Il est principe, fin, milieu de toutes choses.

(*a*) *Stomates*, liv. V.

Tout étant donc figure & emblème, les philosophes, & sur-tout ceux qui avaient voyagé dans l'Inde, employèrent cette méthode; leurs préceptes étaient des emblèmes, des énigmes.

N'attisez pas le feu avec une épée, c'est-à-dire, n'irritez point des hommes en colère.

Ne mettez point la lampe sous le boisseau. — Ne cachez point la vérité aux hommes.

Abstenez-vous des féves. —— Fuyez souvent les assemblées publiques dans lesquelles on donnait son suffrage avec des féves blanches ou noires.

N'ayez point d'hirondelles dans votre maison. —— Qu'elle ne soit point remplie de babillards.

Dans la tempête adorez l'écho. —— Dans les troubles civils retirez-vous à la campagne.

N'écrivez point sur la neige. — N'enseignez point les esprits mous & faibles.

Ne mangez ni votre cœur ni votre cervelle. —— Ne vous livrez ni au chagrin ni à des entreprises trop difficiles, &c.

Telles sont les maximes de *Pythagore*, dont le sens n'est pas difficile à comprendre.

Le plus beau de tous les emblèmes est celui de DIEU, que *Timée* de Locres figure par cette idée: *Un cercle dont le centre est par-tout & la circonférence nulle part. Platon* adopta cet emblème; *Pascal* l'avait inséré parmi les matériaux dont il voulait faire usage, & qu'on a intitulé ses *pensées*.

En métaphysique, en morale, les anciens ont tout dit. Nous nous rencontrons avec eux, ou nous les répétons. Tous les livres modernes de ce genre ne sont que des redites.

Plus vous avancez dans l'Orient, plus vous trouvez cet usage des emblèmes & des figures établi, mais plus aussi ces images sont-elles éloignées de nos mœurs & de nos coutumes.

C'est sur-tout chez les Indiens, les Egyptiens, les Syriens que les emblèmes qui nous paraissent les plus étranges, étaient consacrés. C'est là qu'on portait en procession avec le plus profond respect les deux organes de la génération, les deux symboles de la vie. Nous en rions, nous osons traiter ces peuples d'idiots barbares, parce qu'ils remerciaient DIEU innocemment de leur avoir donné l'être. qu'auraient-ils dit, s'ils nous avaient vu entrer dans nos temples avec l'instrument de la destruction à notre côté?

A Thèbes on représentait les péchés du peuple par un bouc. Sur la côte de Phénicie une femme nue avec une queue de poisson était l'emblème de la nature.

Il ne faut donc pas s'étonner si cet usage des symboles pénétra chez les Hébreux, lorsqu'ils eurent formé un corps de peuple vers le désert de la Syrie.

De quelques emblèmes dans la nation juive.

UN des plus beaux emblèmes des livres judaïques est ce morceau de l'Ecclésiaste.

Quand les travailleuses au moulin seront en petit nombre & oisives, quand ceux qui regardaient par les trous s'obscurciront, que l'amandier fleurira, que la sauterelle s'engraissera, que les capres tomberont, que la cordelette d'argent se cassera, que la bandelette d'or se retirera,...

& que la cruche se brisera sur la fontaine . . . .

Cela signifie que les vieillards perdent leurs dents, que leur vue s'affaiblit, que leurs cheveux blanchissent comme la fleur de l'amandier, que leurs pieds s'enflent comme la sauterelle, que leurs cheveux tombent comme les feuilles du caprier, qu'ils ne sont plus propres à la génération, & qu'alors il faut se préparer au grand voyage.

Le Cantique des cantiques est (comme on sait) un emblème continuel du mariage de JESUS-CHRIST avec l'Eglise.

Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car vos tetons sont meilleurs que du vin —— qu'il mette sa main gauche sous ma tête, & qu'il m'embrasse de la main droite —— que tu es belle, ma chère, tes yeux sont des yeux de colombe —— tes cheveux sont comme des troupeaux de chèvres, sans parler de ce que tu nous caches —— tes lèvres sont comme un petit ruban d'écarlate, tes joues sont comme des moitiés de pommes d'écarlate, sans parler de ce que tu nous caches —— que ta gorge est belle! —— que tes lèvres distillent le miel. — Mon bien-aimé mit sa main au trou, & mon ventre tressaillit à ses attouchemens — ton nombril est comme une coupe faite au tour — ton ventre est comme un monceau de froment entouré de lis —— tes deux tetons sont comme deux fans gemeaux de chevreuil — ton cou est comme une tour d'ivoire — ton nez est comme la tour du mont Liban — ta tête est comme le mont Carmel, ta taille est celle d'un palmier. J'ai dit, je monterai sur le palmier & je cueillerai de ses fruits, que ferons-nous de notre petite

sœur ? elle n'a point encore de tetons. Si c'eſt un mur, bâtiſſons deſſus une tour d'argent ; ſi c'eſt une porte, fermons-la avec du bois de cèdre.

Il faudrait traduire tout le cantique pour voir qu'il eſt un emblème d'un bout à l'autre ; ſur-tout l'ingénieux dom *Calmet* démontre que le palmier ſur lequel monte le bien-aimé, eſt la croix à laquelle on condamna notre Seigneur JESUS-CHRIST. Mais il faut avouer qu'une morale ſaine & pure eſt encore préférable à ces allégories.

On voit dans les livres de ce peuple une foule d'emblèmes typiques qui nous révoltent aujourd'hui, & qui exercent notre incrédulité & notre raillerie ; mais qui paraiſſaient communs & ſimples aux peuples aſiatiques.

DIEU apparaît à *Iſaïe* fils d'*Amos*, & lui dit : (*b*) « Va, détache ton ſac de tes reins, » & tes ſandales de tes pieds ; & il le fit ainſi » marchant tout nu & déchaux. Et DIEU dit, » ainſi que mon ſerviteur *Iſaïe* a marché tout » nu & déchaux, comme un ſigne de trois ans » ſur l'Egypte & l'Ethiopie, ainſi le roi des » Aſſyriens emmènera des captifs d'Egypte & » d'Ethiopie, jeunes & vieux, les feſſes découvertes à la honte de l'Egypte. »

Cela nous ſemble bien étrange ; mais informons-nous ſeulement de ce qui ſe paſſe encore de nos jours chez les Turcs & chez les Africains, & dans l'Inde où nous allons commercer avec tant d'acharnement & ſi peu de ſuccès. On apprendra qu'il n'eſt pas rare de voir des

(*b*) *Iſaïe*, chap. XX, v. 2 & ſuivans.

santons absolument nus, non-seulement prêcher les femmes, mais se laisser baiser les parties naturelles avec respect, sans que ces baisers inspirent ni à la femme ni au santon le moindre désir impudique. On verra sur les bords du Gange une foule innombrable d'hommes & de femmes nus de la tête jusqu'aux pieds, les bras étendus vers le ciel, attendre le moment d'une éclipse pour se plonger dans le fleuve.

Le bourgeois de Paris ou de Rome ne doit pas croire que le reste de la terre soit tenu de vivre & de penser en tout comme lui.

Jérémie qui prophétisait du temps de *Joakim* melk de Jérusalem, (c) en faveur du roi de Babylone, se met des chaînes & des cordes au cou par ordre du Seigneur, & les envoie au roi d'Edom, d'Ammon, de Tyr, de Sidon par leurs ambassadeurs qui étaient venus à Jérusalem vers *Sédécias*, il leur ordonne de parler ainsi à leurs maîtres:

Voici ce que dit le Seigneur des armées, le DIEU *d'Israël, vous direz ceci à vos maîtres. J'ai fait la terre, les hommes, les bêtes de somme qui sont sur la face de la terre dans ma grande force & dans mon bras étendu, & j'ai donné la terre à celui qui a plu à mes yeux; & maintenant donc j'ai donné toutes ces terres dans la main de Nabuchodonosor roi de Babylone mon serviteur, & par-dessus je lui ai donné toutes les bêtes des champs afin qu'elles le servent. J'ai parlé selon toutes ces paroles à Sédécias roi de Juda, lui disant: Soumettez votre cou sous le joug du roi de Babylone,*

(c) *Jérém.* chap. XXVII, v. 2 & suiv.

servez-le;

ſervez-le, lui & ſon peuple, & vous vivrez, &c.

Auſſi *Jérémie* fut-il accuſé de trahir ſon roi & ſa patrie, & de prophétiſer en faveur de l'ennemi pour de l'argent : on a même prétendu qu'il fut lapidé.

Il eſt évident que ces cordes & ces chaînes étaient l'emblème de cette ſervitude à laquelle *Jérémie* voulait qu'on ſe ſoumît.

C'eſt ainſi qu'*Hérodote* nous raconte qu'un roi des Scythes envoya pour préſent à *Darius* un oiſeau, une ſouris, une grenouille & cinq flèches. Cet emblème ſignifiait que ſi *Darius* ne fuyait auſſi vîte qu'un oiſeau, qu'une grenouille, qu'une ſouris, il ſerait percé par les flèches des Scythes. L'allégorie de *Jérémie* était celle de l'impuiſſance, & l'emblème des Scythes était celui du courage.

C'eſt ainſi que *Sextus Tarquinius* conſultant ſon père, que nous appelons *Tarquin le ſuperbe*, ſur la manière dont il devait ſe conduire avec les Gabiens ; *Tarquin* qui ſe promenait dans ſon jardin, ne répondit qu'en abattant les têtes des plus hauts pavots. Son fils l'entendit & fit mourir les principaux citoyens. C'était l'emblème de la tyrannie.

Pluſieurs ſavans ont cru que l'hiſtoire de *Daniel*, du dragon, de la foſſe aux ſept lions auxquels on donnait chaque jour deux brebis & deux hommes à manger, & l'hiſtoire de l'ange qui enleva *Habacuc* par les cheveux pour porter à dîner à *Daniel* dans la foſſe aux lions, ne ſont qu'une allégorie viſible, un emblème de l'attention continuelle avec laquelle DIEU veille ſur ſes ſerviteurs. Mais il nous ſemble plus pieux de croire que c'eſt une hiſtoire

véritable, telle qu'il en eſt pluſieurs dans la ſainte écriture, qui déploie ſans figure & ſans type la puiſſance divine, & qu'il n'eſt pas permis aux eſprits profanes d'approfondir. Bornons-nous aux emblèmes, aux allégories véritables, indiquées comme telles par la ſainte écriture elle même.

(*d*) *En la trentième année, le cinquième jour du quatrième mois, comme j'étais au milieu des captifs ſur le fleuve Chobar, les cieux s'ouvrirent, & je vis les viſions de* DIEU, *&c. Le Seigneur adreſſa la parole à Ezéchiel prêtre, fils de Buzi, dans le pays des Chaldéens près du fleuve Chobar, & la main de* DIEU *ſe fit ſur lui.*

C'eſt ainſi qu'*Ezéchiel* commence ſa prophétie, & après avoir vu un feu, un tourbillon, & au milieu du feu les figures de quatre animaux reſſemblans à un homme, leſquels avaient quatre faces & quatre ailes avec des pieds de veau, & une roue qui était ſur la terre & qui avait quatre faces, les quatre parties de la roue allant en même temps, & ne retournant point lorſqu'elles marchaient, &c.

Il dit : *L'eſprit entra dans moi, & m'affermit ſur mes pieds; enſuite le Seigneur me dit :* (*e*) *Fils de l'homme, mange tout ce que tu trouveras, mange ce livre & va parler aux enfans d'Iſraël. En même temps j'ouvris la bouche, & il me fit manger ce livre; & l'eſprit entra dans moi & me fit tenir ſur mes pieds. Et il me dit : Va te faire enfermer au milieu de ta*

(*d*) *Ezéchiel*, chap. I.

(*e*) *Ezéchiel*, chap. III, v. 1 & ſuiv.

maiſon. Fils de l'homme, voici des chaînes dont on te liera, &c. Et toi, fils de l'homme, (f) prends une brique, place-la devant toi, & trace deſſus la ville de Jéruſalem, &c.

Prends auſſi un poélon de fer, & tu le mettras comme un mur de fer entre toi & la ville; tu affermiras ta face, tu ſeras devant Jéruſalem comme ſi tu l'aſſiégeais, c'eſt un ſigne à la maiſon d'Iſraël.

Après cet ordre, DIEU lui ordonne de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche pour les iniquités d'Iſraël, & de dormir ſur le côté droit pendant quarante jours, pour l'iniquité de la maiſon de Juda.

Avant d'aller plus loin, tranſcrivons ici les paroles du judicieux commentateur dom *Calmet* ſur cette partie de la prophétie d'*Ezéchiel*, qui eſt à la fois une hiſtoire & une allégorie, une vérité réelle & un emblème. Voici comment ce ſavant bénédictin s'explique:

« Il y en a qui croient qu'il n'arriva rien » de tout cela qu'en viſion, qu'un homme ne » peut demeurer ſi long-temps couché ſur un » même côté ſans miracle; que l'Ecriture ne » nous marquant point qu'il y ait eu ici du » prodige, on ne doit point multiplier les » actions miraculeuſes ſans néceſſité; que s'il » demeura couché ces trois cents quatre-vingt-» dix jours, ce ne fut que pendant les nuits; » le jour il vaquait à ſes affaires. Mais nous » ne voyons nulle néceſſité ni de recourir au » miracle, ni de chercher des détours pour » expliquer le fait dont il eſt parlé ici. Il n'eſt

(f) *Ezéchiel*, chap. IV, v. 1 & ſuiv.

» nullement impossible qu'un homme demeure » enchaîné & couché sur son côté pendant » trois cents quatre-vingt-dix jours. On a » tous les jours des expériences qui en prou- » vent la possibilité, dans les prisonniers, » dans divers malades, & dans quelques per- » sonnes qui ont l'imagination blessée, & qu'on » enchaîne comme des furieux. *Prado* témoigne » qu'il a vu un fou qui demeura lié & couché » tout nu sur son côté pendant plus de quinze » ans. Si tout cela n'était arrivé qu'en vision, » comment les Juifs de la captivité auraient- » ils compris ce que leur voulait dire *Ezéchiel?* » comment ce prophète aurait-il exécuté les » ordres de DIEU? Il faut donc dire aussi qu'il » ne dressa le plan de Jérusalem, qu'il ne » représenta le siége, qu'il ne fut lié, qu'il » ne mangea du pain de différens grains qu'en » esprit & en idée. »

Il faut se rendre au sentiment du savant *Calmet*, qui est celui des meilleurs interprètes. Il est clair que la sainte écriture raconte le fait comme une vérité réelle, & que cette vérité est l'emblème, le type, la figure d'une autre vérité.

Prends du froment, de l'orge, des féves, des lentilles, du millet, de la vesce, fais-en des pains pour autant de jours que tu dormiras sur le côté. Tu mangeras pendant trois cents quatre-vingt-dix jours; (g) *tu le mangeras comme un gâteau d'orge, & tu le couvriras de l'excrément qui sort du corps de l'homme.* (1) *Les enfans*

(g) *Ezechiel*, chap. IV, v. 9 & 12.

(1) On prétend que DIEU propose seulement au prophète de faire cuire son pain sous la cendre avec des

d'Israël mangeront ainsi leur pain souillé.

Il est évident que le Seigneur voulait que les Israëlites mangeassent leur pain souillé ; il fallait donc que le pain du prophète fût souillé aussi. Cette souillure était si réelle qu'*Ezéchiel* en eut horreur. Il s'écria : (*h*) *Ah ! ah ! ma vie (mon ame) n'a pas été encore pollue, &c. Et le Seigneur lui dit : Va, je te donne de la fiente de bœuf au lieu de fiente d'homme, & tu la mettras avec ton pain.*

Il fallait donc absolument que cette nourriture fût souillée pour être un emblème, un type. Le prophète mit donc en effet de la fiente de bœuf avec son pain pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, & ce fut à la fois une réalité & une figure symbolique.

De l'emblème d'Oolla & d'Oliba.

La sainte écriture déclare expressément qu'*Oolla* est l'emblème de Jérusalem. (*i*) *Fils de l'homme, fais connaître à Jérusalem ses abominations ; ton père était un amorrhéen, & ta mère une céthéenne.* Ensuite le prophète, sans craindre des interprétations malignes,

excrémens d'hommes ou d'animaux. En effet, dans quelques déserts où les matières combustibles sont rares, la fiente des animaux desséchée est employée souvent à faire cuire les alimens ; mais ce n'est pas du pain cuit sous la cendre qu'on prépare avec un feu de cette espèce ; & même en adoptant cette explication des commentateurs, il en reste encore assez pour dégoûter un prophète.

(*h*) *Ezéchiel*, ch. IV, v. 14 & 15.

(*i*) *Ibid.* chap. XVI, v. 1 & suiv.

des plaisanteries alors inconnues, parle à la jeune *Oolla* en ces termes :

Ubera tua intumuerunt, & pilus tuus germinavit, & eras nuda & confusione plena.

Ta gorge s'enfla, ton poil germa, tu étais nue & confuse.

Et transivi per te, & vidi te, & ecce tempus tuum, tempus amantium: & expandi amictum meum super te, & operui ignominiam tuam, & juravi tibi, & ingressus sum pactum tecum (ait Dominus DEUS *) & facta es mihi.*

Je passai, je te vis, voici ton temps, voici le temps des amans ; j'étendis sur toi mon manteau, je couvris ta vilenie, je te jurai, je fis marché avec toi, dit le Seigneur, & tu fus à moi.

Et habens fiduciam in pulchritudine tuâ, fornicata es in nomine tuo ; & exposuisti fornicationem tuam omni transeunti, ut ejus fieres.

Mais fière de ta beauté, tu forniquas en ton nom, tu exposas ta fornication à tout passant pour être à lui.

Et ædificavisti tibi lupanar, & fecisti tibi prostibulum in cunctis plateis.

Et tu bâtis un mauvais lieu, tu fis une prostitution dans tous les carrefours.

Et divisisti pedes tuos omni transeunti, & multiplicasti fornicationes tuas.

Et tu ouvris les jambes à tous les passans, & tu multiplias tes fornications.

Et fornicata es cum filiis Ægypti, vicinis tuis, magnarum carnium ; & multiplicasti fornicationem tuam, ad irritandum me.

Et tu forniquas avec les Egyptiens tes voisins

qui avaient de grands membres, &c. Tu multiplias ta fornication pour m'irriter.

L'article d'*Oliba* qui signifie *Samarie* est beaucoup plus fort & plus éloigné des bienséances de notre style.

Denudavit quoque fornicationes suas, discooperuit ignominiam suam.

Et elle mit à nu ses fornications & découvrit sa turpitude.

Multiplicavit enim fornicationes suas, recordans dies adolescentiæ suæ.

Elle multiplia ses fornications comme dans son adolescence.

Et insanivit libidine super concubitum eorum, quorum carnes sunt ut carnes asinorum; & sicut fluxus equorum fluxus eorum.

Et elle fut épriſe de fureur pour le coït de ceux dont les membres sont comme les membres des ânes, & dont l'émission est comme l'émission des chevaux.

Ces images nous paraissent licencieuses & révoltantes; elles n'étaient alors que naïves. Il y en a trente exemples dans le Cantique des cantiques, modèle de l'union la plus chaste. Remarquez attentivement que ces expressions, ces images sont toujours très-sérieuses, & que dans aucun livre de cette haute antiquité, vous ne trouverez jamais la moindre raillerie sur le grand objet de la génération. Quand la luxure est condamnée, c'est avec les termes propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter à la volupté, ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a ni de *Martial*, ni de *Catulle*, ni de *Pétrone*.

D'Osée & de quelques autres emblèmes.

On ne regarde pas comme une simple vision, comme une simple figure, l'ordre positif donné par le Seigneur au prophète *Osée* de prendre une prostituée, (*k*) & d'en avoir trois enfans. On ne fait point d'enfans en vision ; ce n'est point en vision qu'il fit marché avec *Gomer* fille d'*Ebalaïm*, dont il eut deux garçons & une fille. Ce n'est point en vision qu'il prit ensuite une femme adultère par le commandement exprès du Seigneur, qu'il lui donna quinze petites pièces d'argent, & une mesure & demie d'orge. La première prostituée signifiait Jérusalem, & la seconde prostituée signifiait Samarie. Mais ces prostitutions, ces trois enfans, ces quinze pièces d'argent, ce boisseau & demi d'orge n'en sont pas moins des choses très-réelles.

Ce n'est point en vision que le patriarche *Salmon* épousa la prostituée *Rahab* aïeule de *David*. Ce n'est point en vision que le patriarche *Juda* commit un inceste avec sa belle-fille *Thamar*, inceste dont naquit *David*. Ce n'est point en vision que *Ruth*, autre aïeule de *David*, se mit dans le lit de *Booz*. Ce n'est point en vision que *David* fit tuer *Urie*, & ravit *Bethsabé* dont naquit le roi *Salomon*. Mais ensuite tous ces événemens devinrent des emblèmes, des figures, lorsque les choses qu'ils figuraient furent accomplies.

(*k*) Voyez les premiers chapitres du petit prophète *Osée*.

Il résulte évidemment d'*Ezéchiel*, d'*Osée*, de *Jérémie*, de tous les prophètes juifs, & de tous les livres juifs, comme de tous les livres qui nous instruisent des usages chaldéens, persans, phéniciens, syriens, indiens, égyptiens; il résulte, dis-je, que leurs mœurs n'étaient pas les nôtres, que ce monde ancien ne ressemblait en rien à notre monde.

Passez seulement de Gibraltar à Méquinès, les bienséances ne sont plus les mêmes; on ne trouve plus les mêmes idées; deux lieues de mer ont tout changé. (*)

EMPOISONNEMENS.

Répétons souvent des vérité sutiles. Il y a toujours eu moins d'empoisonnemens qu'on ne l'a dit; il en est presque comme des parricides. Les accusations ont été communes, & ces crimes ont été très-rares. Une preuve, c'est qu'on a pris long-temps pour poison ce qui n'en est pas. Combien de princes se sont défaits de ceux qui leurs étaient suspects en leur fesant boire du sang de taureau? combien d'autres princes en ont avalé pour ne point tomber dans les mains de leurs ennemis? Tous les historiens anciens, & même *Plutarque* l'attestent.

J'ai été tant bercé de ces contes dans mon enfance, qu'à la fin j'ai fait saigner un de mes taureaux, dans l'idée que son sang m'appartenait, puisqu'il était né dans mon étable;

(*) Voyez *Figure.*

(ancienne prétention dont je ne dispute pas ici la validité) je bus de ce sang comme *Atrée* & Mlle de *Vergi*. Il ne me fit pas plus de mal que le sang de cheval n'en fait aux Tartares, & que le boudin ne nous en fait tous les jours, sur-tout lorsqu'il n'est pas trop gras.

Pourquoi le sang du taureau serait-il un poison quand le sang de bouquetin passe pour un remède? Les payſans de mon canton avalent tous les jours du sang de bœuf qu'ils appellent de la *fricassée*; celui de taureau n'est pas plus dangereux. Soyez sûr, cher lecteur, que *Thémistocle* n'en mourut pas.

Quelques spéculatifs de la cour de *Louis XIV* crurent deviner que sa belle-sœur *Henriette d'Angleterre* avait été empoisonnée avec de la poudre de diamant, qu'on avait mise dans un jatte de fraises au lieu de sucre rapé; mais ni la poudre impalpable de verre ou de diamans, ni celle d'aucune production de la nature qui ne serait pas venimeuse par elle-même, ne pourrait être nuisible.

Il n'y a que les pointes aiguës, tranchantes, actives qui puissent devenir des poisons violens. L'exact observateur *Mead* (que nous prononçons *Mide*) célèbre médecin de Londres, a vu au microscope la liqueur dardée par les gencives des vipères irritées; il prétend qu'il les a toujours trouvées semées de ces lames coupantes & pointues, dont le nombre innombrable déchire & perce les membranes internes. (1)

(1) On ne peut expliquer les effets d'un poison par une cause mécanique de cette espèce. Quelques-uns paraissent avoir une action chimique sur nos organes qu'ils

La *Cantarella* dont on prétend que le pape *Alexandre VI*, & son bâtard le duc de *Borgia* faisaient un grand usage, était, dit-on, la bave d'un cochon rendu enragé en le suspendant par les pieds la tête en-bas, & en le battant long-temps jusqu'à la mort; c'était un poison aussi prompt & aussi violent que celui de la vipère. Un grand Apothicaire m'assure que la *Tophana*, cette célèbre empoisonneuse de Naples, se servait principalement de cette recette. Peut-être tout cela n'est-il pas vrai. (2) Cette science est de celles qu'il faudrait ignorer.

Les poisons qui coagulent le sang au lieu de déchirer les membranes, sont l'opium, la ciguë, la jusquiame, l'aconit & plusieurs autres. Les Athéniens avaient raffiné jusqu'à faire mourir par ces poisons réputés froids leurs

détruisent en décomposant la substance qui les forme. Tels sont les poisons caustiques. Le venin de la vipère paraît n'avoir qu'une action purement organique. (Voyez l'ouvrage de M. l'abbé *Fontana* sur le venin de la vipère.) Nous ne prétendons pas prononcer que l'action mécanique des corps, leur action chimique, leur action organique, soient d'une nature différente; mais les faits prouvent que ces trois espèces d'actions existent, & rien ne nous prouve qu'elles doivent être réduites à une seule, ni même ne nous en fait entrevoir la possibilité.

(2) Il est très vraisemblable que c'est un conte populaire: il serait plus facile qu'on ne croit de pénétrer ces prétendus secrets; mais ceux qui savent quelque chose sur ces objets doivent avoir la prudence de se taire. Ce n'est pas qu'il ne soit utile que ces vérités soient connues, comme toute autre espèce de vérité; mais on ne doit les publier que dans des ouvrages qui fassent connaître en même temps le danger, les précautions qui peuvent en préserver, & les remedes.

compatriotes condamnés à mort. Un apothicaire était le bourreau de la république. On dit que *Socrate* mourut fort doucement, & comme on s'endort; j'ai peine à le croire.

Je fais une remarque sur les livres juifs, c'est que chez ce peuple vous ne voyez personne qui soit mort empoisonné. Une foule de rois & de pontifes périt par des assassinats. L'histoire de cette nation est l'histoire des meurtres & du brigandage; mais il n'est parlé qu'en un seul endroit d'un homme qui se soit empoisonné lui-même; & cet homme n'est point un juif; c'était un syrien nommé *Lizias*, général des armées d'*Antiochus Epiphane*. Le second livre des Macchabées dit (*a*) qu'il s'empoisonna; *vitam veneno finivit*. Mais ces livres des Macchabées sont bien suspects. Mon cher lecteur, je vous ai déjà prié de ne rien croire de léger.

Ce qui m'étonnerait le plus dans l'histoire des mœurs des anciens Romains, ce serait la conspiration des femmes romaines pour faire périr par le poison, non pas leurs maris, mais en général les principaux citoyens. C'était, dit *Tite-Live*, en l'an 423 de la fondation de Rome; c'était donc dans le temps de la vertu la plus austère; c'était avant qu'on eût entendu parler d'aucun divorce, quoique le divorce fût autorisé; c'était lorsque les femmes ne buvaient point de vin, ne sortaient presque jamais de leurs maisons que pour aller aux temples. Comment imaginer que tout-à-coup elles se fussent appliquées à connaître les

(*a*) Chap. X, v. 13.

poisons, qu'elles s'assemblassent pour en composer, & que sans aucun intérêt apparent elles donnassent ainsi la mort aux premiers de Rome?

Laurent Echard, dans sa compilation abrégée, se contente de dire que *la vertu des dames romaines se démentit étrangement; que cent soixante & dix d'entr'elles se mêlant de faire le métier d'empoisonneuses, & de réduire cet art en préceptes, furent tout à la fois accusées, convaincues & punies.*

Tite-Live ne dit pas assurément qu'elles réduisirent cet art en préceptes. Cela signifierait qu'elles tinrent école de poisons, qu'elles professèrent cette science, ce qui est ridicule. Il ne parle point de cent soixante & dix professeuses en sublimé corrosif ou en verd-de-gris. Enfin, il n'affirme point qu'il y eut des empoisonneuses parmi les femmes des sénateurs & des chevaliers.

Le peuple était extrêmement sot & raisonneur à Rome comme ailleurs; voici les paroles de *Tite-Live*:

(*b*) « L'année 423 fut au nombre des mal-
» heureuses; il y eut une mortalité causée par
» l'intempérie de l'air, ou par la malice hu-
» maine. Je voudrais qu'on pût affirmer avec
» quelques auteurs que la corruption de l'air
» causa cette épidémie, plutôt que d'attri-
» buer la mort de tant de romains au poison,
» comme l'ont écrit faussement des historiens
» pour décrier cette année. »

On a donc écrit *faussement*, selon *Tite-Live*,

(*b*) I. décade, liv. VIII.

que les dames de Rome étaient des empoisonneuses ; il ne le croit donc pas : mais quel intérêt avaient ces auteurs à décrier cette année? c'est ce que j'ignore.

Je vais rapporter le fait, continue-t-il, *tel qu'on l'a rapporté avant moi.* Ce n'est pas là le discours d'un homme persuadé. Ce fait d'ailleurs ressemble bien à une fable. Un esclave accuse environ soixante & dix femmes, parmi lesquelles il y en a de patriciennes, d'avoir mis la peste dans Rome en préparant des poisons. Quelques-unes des accusées demandent permission d'avaler leurs drogues, & elles expirent sur le champ. Leurs complices sont condamnées à mort sans qu'on spécifie le genre de supplice.

J'ose soupçonner que cette historiette, à laquelle *Tite-Live* ne croit point du tout, mérite d'être reléguée à l'endroit où l'on conservait le vaisseau qu'une vestale avait tiré sur le rivage avec sa ceinture ; où *Jupiter* en personne avait arrêté la fuite des Romains ; où *Castor* & *Pollux* étaient venus combattre à cheval ; où l'on avait coupé un caillou avec un rasoir, & où *Simon Barjone*, surnommé *Pierre*, disputa de miracles avec *Simon* le magicien, &c.

Il n'y a guère de poison dont on ne puisse prévenir les suites en le combattant incontinent. Il n'y a point de médecine qui ne soit un poison quand la dose est trop forte.

Toute indigestion est un empoisonnement.

Un médecin ignorant & même savant, mais inattentif, est souvent un empoisonneur ; un bon cuisinier est à coup sûr un empoisonneur

à la longue, si vous n'êtes pas tempérant.

Un jour le marquis d'*Argenson* ministre d'Etat au département étranger, lorsque son frère était ministre de la guerre, reçut de Londres une lettre d'un fou; (comme les ministres en reçoivent à chaque poste) ce fou proposait un moyen infaillible d'empoisonner tous les habitans de la capitale d'Angleterre. Ceci ne me regarde pas, nous dit le marquis d'*Argenson*, c'est un placet à mon frère.

ENCHANTEMENT.

Magie, évocation, sortilège, &c.

Il n'est guère vraisemblable que toutes ces abominables absurdités viennent, comme le dit *Pluche*, des feuillages dont on couronna autrefois les têtes d'*Isis* & d'*Osiris*. Quel rapport ces feuillages pouvaient-ils avoir avec l'art d'enchanter des serpens, avec celui de ressusciter un mort, ou de tuer des hommes avec des paroles, ou d'inspirer de l'amour, ou de métamorphoser des hommes en bêtes?

Enchantement, *incantatio*, vient, dit-on, d'un mot chaldéen que les Grecs avaient traduit par *epodi gonoëia*, *chanson productrice*. *Incantatio* vient de Chaldée! allons les *Bochard*, vous êtes de grands voyageurs; vous allez d'Italie en Mésopotamie en un clin-d'œil; vous courez chez le grand & savant peuple hébreu; vous en rapportez tous les livres &

tous les usages; vous n'êtes point des charlatans.

Une grande partie des superstitions absurdes ne doit-elle pas son origine à des choses naturelles ? Il n'y a guère d'animaux qu'on n'accoutume à venir au son d'une musette ou d'un simple cornet pour recevoir sa nourriture. *Orphée*, ou quelqu'un de ses prédécesseurs, joua de la musette mieux que les autres bergers; ou bien il se servit du chant. Tous les animaux domestiques accouraient à sa voix. On supposa bien vîte que les ours & les tigres étaient de la partie : ce premier pas aisément fait, on n'eut pas de peine à croire que les *Orphées* fesaient danser les pierres & les arbres.

Si on fait danser un ballet à des rochers & à des sapins, il en coûte peu de bâtir des villes en cadence. Les pierres de taille viennent s'arranger d'elles-mêmes lorsqu'*Amphion* chante : il ne faut qu'un violon pour construire une ville, & un cornet à bouquin pour la détruire.

L'enchantement des serpens doit avoir une cause encore plus spécieuse. Le serpent n'est point un animal vorace & porté à nuire. Tout reptile est timide. La première chose que fait un serpent (du moins en Europe) dès qu'il voit un homme, c'est de se cacher dans un trou comme un lapin & un lézard. L'instinct de l'homme est de courir après tout ce qui s'enfuit, & de fuir lui-même devant tout ce qui court après lui, excepté quand il est armé, qu'il sent sa force, & sur tout qu'on le regarde.

Loin que le ſerpent ſoit avide de ſang & de chair, il ne ſe nourrit que d'herbe, & paſſe un temps très-conſidérable ſans manger : s'il avale quelques inſectes, comme font les lézards, les caméléons, en cela il nous rend ſervice.

Tous les voyageurs diſent qu'il y en a de très-longs & de très-gros; mais nous n'en connaiſſons point de tels en Europe. On n'y voit point d'homme, point d'enfant qui ait été attaqué par un gros ſerpent ni par un petit; les animaux n'attaquent que ce qu'ils veulent manger; & les chiens ne mordent les paſſans que pour défendre leurs maîtres. Que ferait un ſerpent d'un petit enfant? quel plaiſir aurait-il à le mordre? il ne pourrait en avaler le petit doigt. Les ſerpens mordent & les écureuils auſſi, mais quand on leur fait du mal.

Je veux croire qu'il y a eu des monſtres dans l'eſpèce des ſerpens comme dans celle des hommes; je conſens que l'armée de *Régulus* ſe ſoit miſe ſous les armes en Afrique contre un dragon, & que depuis il y ait eu un normand qui ait combattu contre la gargouille. Mais on m'avouera que ces cas ſont rares.

Les deux ſerpens qui vinrent de Ténédos exprès pour dévorer *Laocoon* & deux grands garçons de vingt ans, aux yeux de toute l'armée troyenne, ſont un beau prodige, digne d'être tranſmis à poſtérité par des vers hexamètres & par des ſtatues qui repréſentent *Laocoon* comme un géant, & ſes grands enfans comme des pygmées.

Je conçois que cet événement devait arriver lorſqu'on prenait avec un grand vilain cheval

de bois (*a*) des villes bâties par des dieux ; lorsque les fleuves remontaient vers leurs sources que les eaux étaient changées en sang, & que le soleil & la lune s'arrêtaient à la moindre occasion.

Tout ce qu'on a conté des serpens était très-probable dans des pays où *Apollon* était descendu du ciel pour tuer le serpent *Python*.

Ils passèrent aussi pour être très-prudens. Leur prudence consiste à ne pas courir si vîte que nous, & à se laisser couper en morceaux.

La morsure des serpens, & sur-tout des vipères, n'est dangereuse que lorsqu'une espèce de rage a fait fermenter un petit réservoir d'une liqueur extrêmement âcre qu'ils ont sous leurs gencive. (1) Hors de-là un serpent n'est pas plus dangereux qu'une anguille.

Plusieurs dames ont apprivoisé & nourri des serpens, les ont placés sur leur toilette, & les ont entortillés autour de leurs bras.

Les nègres de Guinée adorent un serpent qui ne fait de mal à personne.

Il y a plusieurs sortes de ces reptiles ; & quelques-unes sont plus dangereuses que les autres dans les pays chauds ; mais en géné-

(*a*) Le cheval de bois était une machine semblable à ce qu'on appela depuis le *bélier*. C'était une longue poutre, terminée en tête de cheval : elle fut conservée en Grèce, & *Pausanias* dit qu'il l'a vue.

(1) Voyez l'ouvrage déjà cité de M. *Fontana*. Il y décrit les véficules qui contiennent la liqueur jaune de la vipère, la manière dont les dents qui renferment cette véficule se reproduisent, & la mécanique singulière par laquelle ce suc pénètre dans les bleſſures. Il est constamment vénéneux, même sans que la vipère soit irritée.

ral le ſerpent eſt un animal craintif & doux ; il n'eſt pas rare d'en voir qui tettent les vaches.

Les premiers hommes qui virent des gens plus hardis qu'eux apprivoiſer & nourrir des ſerpens, & les faire venir d'un coup de ſifflet comme nous appelons les abeilles, prirent ces gens-là pour des ſorciers. Les pſilles & les marſes, qui ſe familiariſèrent avec les ſerpens, eurent la même réputation. Il ne tiendrait qu'aux apothicaires du Poitou, qui prennent des vipères par la queue, de ſe faire reſpecter auſſi comme des magiciens du premier ordre.

L'enchantement des ſerpens paſſa pour une choſe conſtante. La ſainte écriture même, qui entre toujours dans nos faibleſſes, daigna ſe conformer à cette idée vulgaire. (*b*) *L'aſpic ſourd qui ſe bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix du ſavant enchanteur.*

(*c*) *J'enverrai contre vous des ſerpens qui réſiſteront aux enchantemens.*

(*d*) *Le médiſant eſt ſemblable au ſerpent qui ne cède point à l'enchanteur.*

L'enchantement était quelquefois aſſez fort pour faire crever les ſerpens. Selon l'ancienne phyſique cet animal était immortel. Si quelque ruſtre trouvait un ſerpent mort dans ſon chemin, il falloit bien que ce fût quelque enchanteur qui l'eût dépouillé du droit de l'immortalité :

Frigidus in pratis cantando rumpitur anguis;

(*b*) Pſeaume LVII.

(*c*) *Jérém.* chap. VIII, v. 17.

(*d*) Eccléſiaſte.

Enchantement des morts, ou évocation.

ENCHANTER un mort, le reſſuſciter, ou s'en tenir à évoquer ſon ombre pour lui parler, était la choſe du monde la plus ſimple. Il eſt très-ordinaire que dans ſes rêves on voie des morts, qu'on leur parle, qu'ils vous répondent. Si on les a vus pendant le ſommeil, pourquoi ne le verra-t-on point pendant la veille? Il ne s'agit que d'avoir un eſprit de *Python*. Et pour faire agir cet eſprit de *Python*, il ne faut qu'être un fripon, & avoir à faire à un eſprit faible; or perſonne ne niera que ces deux choſes n'aient été extrêmement communes.

L'évocation des morts était un des plus ſublimes myſtères de la magie. Tantôt on feſait paſſer aux yeux du curieux quelque grande figure noire qui ſe mouvait par des reſſorts dans un lieu un peu obſcur, tantôt le ſorcier ou la ſorcière ſe contentait de dire qu'elle voyait l'ombre, & ſa parole ſuffiſait. Cela s'appelle la *nécromancie*. La fameuſe pythoniſſe d'Endor a toujours été un grand ſujet de diſpute entre les pères de l'Egliſe. Le ſage *Théodoret* dans ſa queſtion LXII ſur le livre des rois, aſſure que les morts avaient coutume d'apparaître la tête en bas; & que ce qui effraya la pythoniſſe, ce fut que *Samuël* était ſur ſes jambes.

St Auguſtin interrogé par *Simplicien*, lui répond, dans le ſecond livre de ſes queſtions, qu'il n'eſt pas plus extraordinaire de voir une pythoniſſe faire venir une ombre que

de voir le diable emporter JESUS-CHRIST sur le pinacle du temple & sur la montagne.

Quelques savans voyant que chez les Juifs on avait des esprits de *Python*, en ont osé conclure que les Juifs n'avaient écrit que très-tard & qu'ils avaient presque tout pris dans les fables grecques ; mais ce sentiment n'est pas soutenable.

Des autres sortiléges.

QUAND on est assez habile pour évoquer des morts avec des paroles, on peut à plus forte raison faire mourir des vivans, ou du moins les en menacer, comme le médecin malgré lui dit à *Lucas* qu'il lui donnera la fièvre. Du moins il n'était pas douteux que les sorciers n'eussent le pouvoir de faire mourir les bestiaux ; & il fallait opposer sortilége à sortilége pour garantir son bétail. Mais ne nous moquons point des anciens ; pauvres gens que nous sommes, sortis à peine de la barbarie! Il n'y a pas cent ans que nous avons fait brûler des sorciers dans toute l'Europe ; & on vient encore de brûler une sorcière vers l'an 1750 à Vurtzbourg. Il est vrai que certaines paroles & certaines cérémonies suffisent pour faire périr un troupeau de moutons, pourvu qu'on y ajoute de l'arsenic.

L'histoire critique des cérémonies superstitieuses par *le Brun* de l'oratoire, est bien étrange ; il veut combattre le ridicule des sortiléges, & il a lui-même le ridicule de croire à leur puissance. Il prétend que *Marie Bucaille* la sorcière, étant en prison à Va-

logne, parut à quelques lieues de là dans le même temps, selon le témoignage juridique du juge de Valogne. Il rapporte le fameux procès des bergers de Brie condamnés à être pendus & brûlés par le parlement de Paris en 1691. Ces bergers avaient été assez sots pour se croire sorciers, & assez méchans pour mêler des poisons réels à leur sorcelleries imaginaires.

Le père *le Brun* proteste (*e*) qu'il y eut beaucoup de *surnaturel dans leur fait*, & qu'ils furent pendus en conséquence. L'arrêt du parlement est directement contraire à ce que dit l'auteur : *La cour déclare les accusés dûment atteints & convaincus de superstitions, d'impiétés, sacriléges, profanations, empoisonnemens.*

L'arrêt ne dit pas que ce soient des profanations qui aient fait périr des animaux : il dit que ce sont les empoisonnemens. On peut commettre un sacrilége sans être sorcier, comme on empoisonne sans être sorcier.

D'autres juges firent brûler, à la vérité, le curé *Gaufredi*, & ils crurent fermement que le diable l'avait fait jouir de toutes ses pénitentes. Le curé *Gaufredi* croyait aussi en avoir obligation au diable ; mais c'était en 1611 : c'était dans le temps où la plupart de nos provinciaux n'étaient pas fort au-dessus des Caraïbes & des Nègres. Il y en a eu encore de nos jours quelques-uns de cette espèce, comme le jésuite *Girard*, l'ex-jésuite *Nonotte*,

(*e*) Voyez le procès des bergers de Brie, depuis la page 516.

le jésuite *Duplessis*, l'ex-jésuite *Malagrida*; mais cette espèce de fous devient fort rare de jour en jour.

A l'égard de la *lycanthropie*, c'est-à-dire, des hommes métamorphosés en loups par des enchantemens, il suffit qu'un jeune berger ayant tué un loup, & s'étant revêtu de sa peau, ait fait peur à de vieilles femmes, pour que la réputation du berger devenu loup se soit répandue dans toute la province, & de-là dans d'autres. Bientôt *Virgile* dira :

(*f*) *His ego sæpè lupum fieri & se condere sylvis*
Mœrin, sæpè animas imis exire sepulcris.

Mœris devenu loup se cachait dans les bois :
Du creux de leurs tombeaux j'ai vu sortir des ames.

Voir un homme loup est une chose curieuse; mais voir des ames est encore plus beau. Des moines du mont Cassin ne virent-ils pas l'ame de *St Bénédict*, ou *Benoît ?* Des moines de Tours ne virent-ils pas celle de *St Martin ?* Des moines de St Denis ne virent-ils pas celle de *Charles Martel ?*

Enchantement pour se faire aimer.

Il y en eut pour les filles & pour les garçons. Les Juifs en vendaient à Rome & dans Alexandrie, & ils en vendent encore en Asie. Vous trouverez quelques-uns de ces secrets dans le petit Albert; mais vous vous mettrez plus au fait, si vous lisez le plaidoyer qu'*Apulée* com-

(*f*) *Ecloga VIII.*

posa lorsqu'il fut accusé par un chrétien, dont il avait épousé la fille, de l'avoir ensorcelée par des philtres. Son beau-père *Emilien* prétendait qu'*Apulée* s'était servi principalement de certains poissons, attendu que *Vénus* étant née de la mer, les poissons devaient exciter prodigieusement les femmes à l'amour.

On se servait d'ordinaire de vervenne, de ténia, de l'hippomane, qui n'était autre chose qu'un peu de l'arrière-faix d'une jument lorsqu'elle produit son poulain, d'un petit oiseau nommé parmi nous *hochequeue*, en latin, *motacilla*.

Mais *Apulée* était principalement accusé d'avoir employé des coquillages, des pattes d'écrevisses, des hérissons de mer, des huîtres cannelées, du calmar qui passe pour avoir beaucoup de semence, &c.

Apulée fait assez entendre quel était le véritable philtre qui avait engagé *Pudentilla* à se donner à lui. Il est vrai qu'il avoue dans son plaidoyer que sa femme l'avait appelé un jour *magicien*. Mais quoi! dit-il, si elle m'avait appelé *consul*, serais-je consul pour cela?

Le satyrion fut regardé chez les Grecs & chez les Romains comme le philtre le plus puissant; on l'appelait la *plante aphrodisia*; *racine de Vénus*. Nous y ajoutons la roquette sauvage; c'est l'*eruca* des latins: (g) *Et venerem revocans eruca morantem*. Nous y mêlons sur-tout un peu d'essence d'ambre. La mandragore est passée de mode. Quelques vieux

(g) *Martial.*

débauchés

débauchés se sont servis des mouches cantarides, qui portent en effet aux parties génitales, mais qui portent beaucoup plus à la vessie, qui l'excorient & qui font uriner du sang : ils ont été cruellement punis d'avoir voulu pousser l'art trop loin.

La jeunesse & la santé sont les véritables philtres.

Le chocolat a passé pendant quelque temps pour ranimer la vigueur endormie de nos petits-maîtres vieillis avant l'âge ; mais on aurait beau prendre vingt tasses de chocolat, on n'en inspirera pas plus de goût pour sa personne.

Ut ameris, amabilis esto.
Pour être aimé, soyez aimable.

ENFER.

Infernum, souterrain : les peuples qui enterraient les morts les mirent dans le souterrain ; leur ame y était donc avec eux. Telle est la première physique & la première métaphysique des Egyptiens & des Grecs.

Les Indiens, beaucoup plus anciens, qui avaient inventé le dogme ingénieux de la métempsycose, ne crurent jamais que les ames fussent dans le souterrain.

Les Japonais, les Corréens, les Chinois, les peuples de la vaste tartarie orientale & occidentale, ne furent pas un mot de la philosophie du souterrain.

Les Grecs avec le temps firent du souterrain un vaste royaume, qu'ils donnèrent

libéralement à *Pluton* & à *Proserpine* sa femme. Ils leur assignèrent trois conseillers d'Etat, trois femmes de charge, nommées les *furies*, trois parques pour filer, dévider & couper le fil de la vie des hommes. Et comme dans l'antiquité chaque héros avait son chien pour garder sa porte, on donna à *Pluton* un gros chien qui avait trois têtes; car tout allait par trois. Des trois conseillers d'Etat, *Minos*, *Eaque* & *Radamante*; l'un jugeait la Grèce, l'autre l'Asie mineure, (car les Grecs ne connaissaient pas alors la grande Asie) le troisième était pour l'Europe.

Les poëtes ayant inventé ces enfers s'en moquèrent les premiers. Tantôt *Virgile* parle sérieusement des enfers dans l'Eneïde, parce qu'alors le sérieux convient à son sujet; tantôt il en parle avec mépris dans ses Georgiques,

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Heureux qui peut fonder les lois de la nature,
Qui des vains préjugés foule aux pieds l'imposture,
Qui regarde en pitié le Styx & l'Achéron,
Et le triple Cerbère & la barque à Caron!

On déclamait sur le théâtre de Rome ces vers de la *Troade*, auxquels quarante mille mains applaudissaient.

Tœnara & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,

Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Le palais de pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes;
Le Styx, le Phlégéton sont des contes d'enfans,
Des songes importuns, des mots vides de sens.

Lucrèce, *Horace* s'expriment avec la même force. *Cicéron*, *Sénéque* en parlent de même en vingt endroits. Le grand empereur *Marc-Aurèle* a raisonné encore plus philosophiquement qu'eux tous, (*a*) « Celui qui craint la mort, » craint ou d'être privé de tout sens, ou » d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu » n'as plus tes sens, tu ne seras plus sujet à » aucune peine, à aucune misère. Si tu as des » sens d'une autre espèce, tu seras une autre » créature. »

Il n'y avoit pas un mot à répondre à ce raisonnement dans la philosophie profane. Cependant, par la contradiction attachée à l'espèce humaine, & qui semble faire la base de notre nature, dans le temps même que *Cicéron* disait publiquement: *Il n'y a point de vieille femme qui croie ces inepties*, *Lucrèce* avouait que ces idées faisaient une grande impression sur les esprits; il vient, dit-il, pour les détruire.

Si certum finem esse viderent
Ærumnarum homines, aliqua ratione valerent
Religionibus atque minis obsistere vatûm.
Nunc ratio nulla est restandi, nulla facultas;
Æternas quoniam pœnas in morte timendum est;

(*a*) Liv. VIII, n°. 62.

Si l'on voyait du moins un terme à son malheur ;
On soutiendrait sa peine, on combattrait l'erreur,
On pourrait supporter le fardeau de la vie.
Mais d'un plus grand supplice elle est, dit-on, suivie.
Après de tristes jours on craint l'éternité.

Il était donc vrai que parmi les derniers du peuple, les uns riaient de l'enfer, les autres en tremblaient. Les uns regardaient *Cerbère*, les furies & *Pluton* comme des fables ridicules ; les autres ne cessaient de porter des offrandes aux Dieux infernaux. C'était tout comme chez nous.

Et quocumque tamen miseri venêre, parentant
Et nigras maclant pecudes, & manibus divis
Inferias mittunt, multoque in re[illegible] acerbis
Acrius admittunt animos ad religionem.

Ils conjurent ces Dieux qu'ont forgés nos caprices ;
Ils fatiguent Pluton de leurs vains sacrifices ;
Le sang d'un bélier noir coule sous leur couteaux ;
Plus ils sont malheureux, & plus ils sont dévots.

Plusieurs philosophes qui ne croyaient pas aux fables des enfers, voulaient que la populace fût contenue par cette croyance. Tel fut *Timée* de Locres, tel fut le politique historien *Polybe*. L'*enfer*, dit-il, *est inutile aux sages, mais nécessaire à la populace insensée.*

Il est assez connu que la loi du Pentateuque n'annonça jamais un enfer. (*b*) Tous les

(*b*) Dans le dictionnaire encyclopédique, l'auteur de l'article théologique *Enfer*, semble se méprendre étrangement, en citant le Deutéronome au chapitre XXXII, v. 22 & suivans ; il n'y est pas plus question d'enfer que

hommes étaient plongés dans ce chaos de contradictions & d'incertitudes quand JESUS-CHRIST vint au monde Il confirma la doctrine ancienne de l'enfer ; non pas la doctrine des poëtes païens, non pas celle des prêtres égyptiens ; mais celle qu'adopta le chriſtianiſme, à laquelle il faut que tout cède. Il annonça un royaume qui allait venir, & un enfer qui n'aurait point de fin.

Il dit expreſſément à Capharnaum en Galilée : (*c*) « Quiconque appellera ſon frère *Raca* » ſera condamné par le ſanhédrin ; mais celui » qui l'appellera *fou* ſera condamné au *gehenei* » *hinnon*, gehenne du feu. »

de mariage & de danſe. On fait parler DIEU ainſi : « Ils » m'ont provoqué dans celui qui n'était pas leur Dieu, » & ils m'ont irrité dans leurs vanités ; & moi je les » provoquerai dans celui qui n'eſt pas mon peuple, & » je les irriterai dans une nation folle. —— Un feu » s'eſt allumé dans ma fureur, & il brûlera juſqu'au » bord du ſouterrain, & il dévorera la terre avec ſes » germes, & il brûlera les racines des montagnes. » —— J'accumulerai les maux ſur eux ; je viderai ſur » eux mes flèches ; je les ferai mourir de faim ; les » oiſeaux les dévoreront d'une morſure amère ; j'enverrai » contre eux les dents des bêtes avec la fureur des » reptiles & des ſerpens. Le glaive les dévaſtera au- » dehors & la frayeur au-dedans, eux & les garçons, » & les filles, & les enfans à la mamelle avec les » vieillards. »

Y a-t-il là, s'il vous plaît, rien qui déſigne des châtimens après la mort ? des herbes ſèches, des ſerpens qui mordent, des filles & des enfans qu'on tue, reſſemblent ils à l'enfer ? N'eſt-il pas honteux de tronquer un paſſage pour y trouver ce qui n'y eſt pas ? Si l'auteur s'eſt trompé on lui pardonne ; s'il a voulu tromper il eſt inexcuſable.

(*c*) *Matthieu*, chap. V, v. 2.

Cela prouve deux choses, premièrement que JESUS-CHRIST ne voulait pas qu'on dît des injures; car il n'appartenait qu'à lui, comme maître, d'appeler les prévaricateurs pharisiens *race de vipère*.

Secondement que ceux qui disent des injures à leur prochain méritent l'enfer, car la gehenna du feu était dans la vallée d'Hinnon, où l'on brûlait autrefois des victimes à *Moloch*; & cette gehenna figure le feu d'enfer.

Il dit ailleurs, (*d*) « Si quelqu'un sert » d'achoppement aux faibles qui croient en » moi, il vaudrait mieux qu'on lui mît au cou » une meule asinaire, & qu'on le jetât dans » la mer.

« Et si ta main te fait achoppement, coupe-» là; il est bon pour toi d'entrer manchot » dans la vie, plutôt que d'aller dans la gehenna » du feu inextinguible, où le ver ne meurt » point, & où le feu ne s'éteint point.

» Et si ton pied te fait achoppement, coupe » ton pied; il est bon d'entrer boiteux dans » la vie éternelle, plutôt que d'être jeté avec » tes deux pieds dans la gehenna inextinguible, » où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Et si ton œil te fait achoppement, arra-» che ton œil; il vaut mieux entrer borgne » dans le royaume de DIEU, que d'être jeté » avec tes deux yeux dans la gehenna du feu, » où le ver ne meurt point, & où le feu ne » s'éteint point.

» Car chacun sera salé par le feu, & toute » victime sera salée par le sel.

(*d*) *Marc*, chap. IX, v. 42 & suivans.

» Le sel est bon ; que si le sel s'affadit, avec » quoi salerez-vous ?

» Vous avez dans vous le sel, conservez la » paix parmi vous. »

Il dit ailleurs sur le chemin de Jérusalem : (e) « Quand le père de famille sera entré & » aura fermé la porte, vous resterez dehors, » & vous heurterez, disant : Maître ouvrez-» nous ; & en répondant, il vous dira : *Nescio* » *vos*, d'où êtes-vous ? & alors vous com-» mencerez à dire : Nous avons mangé & bu » avec toi, & tu as enseigné dans nos carre-» fours ; & il vous répondra : *Nescio vos*, d'où » êtes-vous ? ouvriers d'iniquités ! & il y aura » pleurs & grincemens de dents, quand vous » verrez *Abraham*, *Isaac*, *Jacob* & tous les » prophètes, & que vous serez chassés dehors. »

Malgré les autres déclarations positives émanées du Sauveur du genre-humain, qui assurent la damnation éternelle de quiconque ne sera pas de notre Eglise, *Origène* & quelques autres n'ont pas cru l'éternité des peines.

Les sociniens les rejettent, mais ils sont hors du giron. Les luthériens & les calvinistes, quoiqu'égarés hors du giron, admettent un enfer sans fin.

Dès que les hommes vécurent en société, ils durent s'apercevoir que plusieurs coupables échappaient à la sévérité des lois ; ils punissaient les crimes publics ; il fallut établir un frein pour les crimes secrets ; la religion seule pouvait être ce frein. Les Persans, les Chaldéens, les Egyptiens, les Grecs imaginèrent

(e) *Luc*, chap. XIII.

des punitions après la vie ; & de tous les peuples anciens que nous connaissons, les Juifs, comme nous l'avons déjà observé, furent les seuls qui n'admirent que des châtimens temporels. Il est ridicule de croire ou de feindre de croire sur quelques passages très obscurs, que l'enfer était admis par les anciennes lois des Juifs, par leur Lévitique, par leur Décalogue, quand l'auteur de ces lois ne dit pas un seul mot qui puisse avoir le moindre rapport avec les châtimens de la vie future. On ferait en droit de dire au rédacteur du Pentateuque : Vous êtes un homme inconséquent & sans probité, comme sans raison, très-indigne du nom de législateur que vous vous arrogez. Quoi ! vous connaissez un dogme aussi réprimant, aussi nécessaire au peuple que celui de l'enfer, & vous ne l'annoncez pas expressément? & tandis qu'il est admis chez toutes les nations qui vous environnent, vous vous contentez de laisser deviner ce dogme par quelques commentateurs qui viendront quatre mille ans après vous, & qui donneront la torture à quelques-unes de vos paroles pour y trouver ce que vous n'avez pas dit? Ou vous êtes un ignorant qui ne savez pas que cette créance était universelle en Egypte, en Chaldée, en Perse ; ou vous êtes un homme très-mal avisé, si étant instruit de ce dogme vous n'en avez pas fait la base de votre religion.

Les auteurs des lois juives pourraient tout au plus répondre : Nous avouons que nous sommes excessivement ignorans, que nous avons appris à écrire fort tard, que notre peuple était une horde sauvage & barbare, qui

qui de notre aveu erra près d'un demi-siècle dans des déserts impraticables, qu'elle usurpa enfin un petit pays par les rapines les plus odieuses, & par les cruautés les plus détestables dont jamais l'histoire ait fait mention. Nous n'avions aucun commerce avec les nations policées; comment voulez-vous que nous puissions (nous les plus terrestres des hommes) inventer un système tout spirituel?

Nous ne nous servions du mot qui répond à *ame*, que pour signifier la *vie*; nous ne connûmes notre DIEU & ses ministres, ses anges, que comme des êtres corporels: la distinction de l'ame & du corps, l'idée d'une vie après la mort, ne peuvent être que le fruit d'une longue méditation, & d'une philosophie très-fine. Demandez aux Hottentots & & aux Nègres, qui habitent un pays cent fois plus étendu que le nôtre, s'ils connaissent la vie à venir? Nous avons cru faire assez de persuader à notre peuple, que DIEU punissait les malfaiteurs jusqu'à la quatrième génération, soit par la lèpre, soit par des morts subites, soit par la perte du peu de bien qu'on pouvait posséder.

On répliquerait à cette apologie: Vous avez inventé un système dont le ridicule saute aux yeux, car le malfaiteur qui se portait bien, & dont la famille prospérait, devait nécessairement se moquer de vous.

L'apologiste de la loi judaïque répondrait alors: Vous vous trompez; car pour un criminel qui raisonnait juste, il y en avait cent qui ne raisonnaient point du tout. Celui qui ayant commis un crime ne se sentait puni ni

dans son corps, ni dans celui de son fils, craignait pour son petit-fils. De plus, s'il n'avait pas aujourd'hui quelque ulcère puant, auquel nous étions très-sujets, il en éprouvait dans le cours de quelques années : il y a toujours des malheurs dans une famille, & nous fesions aisément accroire que ces malheurs étaient envoyés par une main divine, vengeresse des fautes secrètes.

Il serait aisé de répliquer à cette réponse, & de dire : Votre excuse ne vaut rien, car il arrive tous les jours que de très-honnêtes gens perdent la santé & leurs biens ; & s'il n'y a point de famille à laquelle il ne soit arrivé des malheurs, si ces malheurs sont des châtimens de DIEU, toutes vos familles étaient donc des familles de fripons.

Le prêtre juif pourrait répliquer encore ; il dirait qu'il y a des malheurs attachés à la nature humaine, & d'autres qui sont envoyés expressément de DIEU. Mais on ferait voir à ce raisonneur combien il est ridicule de penser que la fièvre & la grêle sont tantôt une punition divine, tantôt un effet naturel.

Enfin, les pharisiens & les esséniens chez les Juifs, admirent la créance d'un enfer à leur mode : ce dogme avait déjà passé des Grecs aux Romains, & fut adopté par les chrétiens.

Plusieurs pères de l'Eglise ne crurent point les peines éternelles ; il leur paraissait absurde de brûler pendant toute l'éternité un pauvre homme pour avoir volé une chèvre. *Virgile* a beau dire dans son sixième chant de l'énéide :

Sedet æternumque sedebit infelix Thoseus.

Il prétend en vain que *Théſée* eſt aſſis pour jamais ſur une chaiſe, & que cette poſture eſt ſon ſupplice. D'autres croyaient que *Théſée* eſt un héros qui n'eſt point aſſis en enfer, & qu'il eſt dans les champs Elyſées.

Il n'y a pas long-temps qu'un théologien calviniſte nommé *Petit-Pierre*, prêcha & écrivit que les damnés auraient un jour leur grâce. Les autres miniſtres lui dirent qu'ils n'en voulaient point. La diſpute s'échauffa; on prétend que le roi leur ſouverain leur manda que puiſqu'ils voulaient être damnés ſans retour, il le trouvait très-bon, qu'il y donnait les mains. Les damnés de l'égliſe de Neuchâtel dépoſèrent le pauvre *Petit-Pierre* qui avait pris l'enfer pour le purgatoire. On a écrit que l'un d'eux lui dit: Mon ami, je ne crois pas plus à l'enfer éternel que vous; mais ſachez qu'il eſt bon que votre ſervante, votre tailleur, & ſur-tout votre procureur y croient.

J'ajouterai pour l'*illuſtration* de ce paſſage, une petite exhortation aux philoſophes qui nient tout à plat l'enfer dans leurs écrits. Je leur dirai: Meſſieurs, nous ne paſſons pas notre vie avec *Cicéron*, *Atticus*, *Caton*, *Marc-Aurèle*, *Epictète*, le chancelier de *l'Hoſpital*, *La Mothe-le-Vayer*, *Des-Ivetaux*, *René Deſcartes*, *Newton*, *Locke*, ni avec le reſpectable *Bayle*, qui était ſi au-deſſus de la fortune; ni avec le vertueux trop incrédule *Spinoſa*, qui n'ayant rien, rendit aux enfans du grand penſionnaire de *With* une penſion de trois cents florins que lui feſait le grand de *With*, dont les Hollandais mangèrent le cœur, quoiqu'il n'y eût rien à gagner en le mangeant. Tous ceux à qui nous

avons à faire ne sont pas des *Des-Barreaux* qui payait à des plaideurs la valeur de leur procès qu'il avait oublié de rapporter. Toutes les femmes ne sont pas des *Ninon l'Enclos* qui gardait les dépôts si religieusement, tandis que les plus graves personnages les violaient. En un mot, Messieurs, tout le monde n'est pas philosophe.

Nous avons à faire à force fripons qui ont peu réfléchi ; à une foule de petites gens, brutaux, ivrognes, voleurs. Prêchez-leur si vous voulez qu'il n'y a point d'enfer, & que l'ame est mortelle. Pour moi je leur crierai dans les oreilles qu'ils seront damnés s'ils me volent : J'imiterai ce curé de campagne qui ayant été outrageusement volé par ses ouailles, leur dit à son prône : Je ne sais à quoi pensait JESUS-CHRIST de mourir pour des canailles comme vous.

C'est un excellent livre pour les sots que le *Pédagogue chrétien* composé par le révérend père d'*Outreman* de la compagnie de JESUS, & augmenté par révérend *Coulon* curé de Ville-Juif-les-Paris. Nous avons dieu merci cinquante & une éditions de ce livre, dans lequel il n'y a pas une page où l'on trouve une ombre de sens commun.

Frère *Outreman* affirme (page 157, édition *in*-4°) qu'un ministre d'Etat de la reine *Elisabeth*, nommé le *baron de Honsden*, qui n'a jamais existé, prédit au secrétaire d'Etat *Cécil* & à six autres conseillers d'Etat qu'ils seraient damnés & lui aussi ; ce qui arriva, & qui arrive à tout hérétique. Il est probable que *Cécil* & les autres conseillers n'en crurent

point le baron de *Honsden ;* mais si ce prétendu baron s'était adressé à six bourgeois, ils auraient pu le croire.

Aujourd'hui qu'aucun bourgeois de Londres ne croit à l'enfer, comment faut-il s'y prendre? quel frein aurons-nous ? celui de l'honneur, celui des lois, celui même de la Divinité qui veut sans doute que l'on soit juste, soit qu'il y ait un enfer, soit qu'il n'y en ait point.

ENFERS.

NOTRE confrère qui a fait l'article *Enfer* n'a pas parlé de la descente de JESUS-CHRIST aux enfers; c'est un article de foi très-important; il est expressément spécifié dans le symbole dont nous avons déjà parlé. On demande d'où cet article de foi est tiré ; car il ne se trouve dans aucun de nos quatre évangiles; & le symbole intitulé *des apôtres* n'est, comme nous l'avons observé, que du temps des savans prêtres *Jérôme*, *Augustin* & *Rufin*.

On estime que cette descente aux enfers de notre Seigneur, est prise originairement de l'évangile de *Nicodème*, l'un des plus anciens.

Dans cet évangile le prince du Tartare & *Sathan*, après une longue conversation avec *Adam*, *Enosh*, *Elie* le Thesbite & *David*, *entendent une voix comme le tonnerre*, & *une voix comme une trompette. David dit au prince du Tartare : Maintenant très-vilain & très-sale prince de l'enfer, ouvre tes portes*, & *que le roi de gloire entre*, &c.; *disant ces mots au prince*, *le Seigneur de majesté survint en forme*

d'homme, & il éclaira les ténèbres éternelles, & il rompit les liens indissolubles ; & par une vertu invincible, il visita ceux qui étaient assis dans les profondes ténèbres des crimes, & dans l'ombre de la mort des péchés.

JESUS-CHRIST parut avec *St Michel*, il vainquit la mort ; il prit *Adam* par la main ; le bon larron le suivait portant sa croix. Tout cela se passa en enfer en présence de *Carinus* & de *Lenthius*, qui ressuscitèrent exprès pour en rendre témoignage aux pontifes *Anne* & *Caïphe*, & au docteur *Gamaliel* alors maître de *St Paul*.

Cet évangile de *Nicodème* n'a depuis longtemps aucune autorité. Mais on trouve une confirmation de cette descente aux enfers dans la première épître de *St Pierre* à la fin du chapitre III *parce que le* CHRIST *est mort une fois pour nos péchés, le juste pour les injustes, afin de nous offrir à* DIEU, *mort à la vérité en chair, mais ressuscité en esprit par lequel il alla prêcher aux esprits qui étaient en prison.*

Plusieurs pères ont eu des sentimens différens sur ce passage ; mais tous convinrent qu'au fond JESUS était descendu aux enfers après sa mort. On fit sur cela une vaine difficulté. Il avait dit sur la croix au bon larron, vous serez aujourd'hui avec moi en paradis. Il lui manqua donc de parole en allant en enfer. Cette objection est aisément répondue en disant qu'il le mena d'abord en enfer, & ensuite en paradis.

Eusèbe de Césarée dit (*a*) que « JESUS quitta

(*a*) Évangile, chap. II.

» son corps sans attendre que la mort le vînt
» prendre ; qu'au contraire, il prit la mort
» toute tremblante, qui embrassait ses pieds
» & qui voulait s'enfuir ; qu'il l'arrêta, qu'il
» brisa les portes des cachots où étaient en-
» fermées les ames des saints ; qu'il les en
» tira, les ressuscita, se ressuscita lui-même,
» & les mena en triomphe dans cette Jéru-
» salem céleste, *laquelle descendait du ciel*
» *toutes les nuits*, & fut vue par *St Justin.* »

On disputa beaucoup pour savoir si tous ces ressuscités moururent de nouveau avant de monter au ciel. *St Thomas* assure dans sa Somme (*b*) qu'ils remoururent. C'est le sentiment du fin & judicieux *Calmet*. *Nous soutenons*, dit-il dans sa dissertation sur cette grande question, *que les saints qui ressuscitèrent après la mort du Sauveur, moururent de nouveau pour ressusciter un jour.*

Dieu avait permis auparavant que les profanes gentils imitassent par anticipation ces vérités sacrées. La fable avait imaginé que les Dieux ressuscitèrent *Pélops ;* qu'*Orphée* tira *Euridice* des enfers, du moins pour un moment ; qu'*Hercule* en délivra *Alceste ;* qu'*Esculape* ressuscita *Hyppolyte*, &c. &c. Distinguons toujours la fable de la vérité, & soumettons notre esprit dans tout ce qui l'étonne, comme dans ce qui lui paraît conforme à ses faibles lumières.

(*b*) III. part. quest. LIII.

ENTERREMENT.

En lisant par un assez grand hasard les canons d'un concile de Brague, tenu en 563, je remarque que le quinzième canon défend d'enterrer personne dans les églises. Des gens savans m'assurent que plusieurs autres conciles ont fait la même défense. De-là je conclus que dès ces premiers siècles quelques bourgeois avaient eu la vanité de changer les temples en charniers pour y pourrir d'une manière distinguée ; je puis me tromper ; mais je ne connais aucun peuple de l'antiquité qui ait choisi les lieux sacrés où l'on adorait la Divinité pour en faire des cloaques de morts.

Si on aimait tendrement chez les Egyptiens son père, sa mère & ses vieux parens, qu'on souffre avec bonté parmi nous, & pour lesquels on a rarement une passion violente, il était fort agréable d'en faire des momies, & fort noble d'avoir une suite d'aïeux en chair & en os dans son cabinet. Il est dit même qu'on mettait souvent en gage chez l'usurier, le corps de son père & de son grand-père. Il n'y a point à présent de pays au monde où l'on trouvât un écu sur un pareil effet ; mais comment se pouvait-il faire qu'on mît en gage la momie paternelle, & qu'on allât la faire enterrer au-delà du lac Mœris en la transportant dans la barque à *Caron*, après que quarante juges, qui se trouvaient à point nommé sur le rivage, avaient décidé que la momie avait vécu en personne honnête, & qu'elle

était digne de passer dans la barque moyennant un sou qu'elle avait soin de porter dans sa bouche? Un mort ne peut guère à la fois faire une promenade sur l'eau, & rester dans le cabinet de son héritier ou chez un usurier. Ce sont là de ces petites contradictions de l'antiquité que le respect empêche d'examiner scrupuleusement.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'aucun temple du monde ne fut souillé de cadavres; on n'enterrait pas même dans les villes. Très-peu de familles eurent dans Rome le privilége de faire élever des mausolées malgré la loi des douze tables qui en fesait une défense expresse.

Aujourd'hui quelques papes ont leurs mausolées dans saint-Pierre; mais ils n'empuantissent pas l'église, parce qu'ils sont très-bien embaumés, enfermés dans de belles caisses de plomb, & recouverts de gros tombeaux de marbre, à travers lesquels un mort ne peut guère transpirer.

Vous ne voyez ni à Rome, ni dans le reste de l'Italie, aucun de ces abominables cimetières entourer les églises; l'infection ne s'y trouve pas à côté de la magnificence, & les vivans n'y marchent point sur des morts.

Cette horreur n'est soufferte que dans des pays où l'asservissement aux plus indignes usages laisse subsister un reste de barbarie qui fait honte à l'humanité.

Vous entrez dans la gothique cathédrale de Paris; vous y marchez sur de vilaines pierres mal jointes, qui ne sont point au niveau; on les a levées mille fois pour jeter sous elles des caisses de cadavres.

Passez par le charnier qu'on appelle *St Innocent* ; c'est un vaste enclos consacré à la peste ; les pauvres qui meurent très-souvent de maladies contagieuses, y sont enterrés pêle-mêle ; les chiens y viennent quelquefois ronger les ossemens ; une vapeur épaisse, cadavereuse, infectée s'en exhale ; elle est pestilentielle dans les chaleurs de l'été après les pluies. Et presque à côté de cette voirie est l'opéra, le palais royal, le louvre des rois.

On porte à une lieue de la ville les immondices des privés, & on entasse depuis douze cents ans dans la même ville, les corps pourris dont ces immondices étaient produites.

L'arrêt que le parlement de Paris a rendu en 1764, l'édit du roi de 1775 contre ces abus, aussi dangereux qu'infames, n'ont pu être exécutés, tant l'habitude & la sottise ont de force contre la raison & contre les lois. En vain l'exemple de tant de villes de l'Europe fait rougir Paris ; il ne se corrige point. Paris sera encore long-temps un mélange bizarre de la magnificence la plus recherchée, & de la barbarie la plus dégoûtante. (1)

Versailles vient de donner un exemple qu'on devrait suivre par-tout ; un petit cimetière d'une paroisse très nombreuse infectait l'église & les maisons voisines. Un simple particulier a réclamé contre cette coutume abominable ; il a excité ses concitoyens ; il a bravé les cris de la barbarie, on a présenté requête au

(1) Depuis la mort de M. de *Voltaire*, le cimetière des Innocens a été fermé, mais il en subsiste d'autres au milieu de Paris ; l'avarice des prêtres s'y joue également & des lois de l'État & de la vie des citoyens.

conseil. Enfin, le bien public l'a emporté sur l'usage antique & pernicieux ; le cimetière a été transféré à un mille de distance.

ENTHOUSIASME.

Ce mot grec signifie *émotion d'entrailles*, *agitation intérieure* ; les Grecs inventèrent-ils ce mot pour exprimer les secousses qu'on éprouve dans les nerfs, la dilatation & le resserrement des intestins, les violentes contractions du cœur, le cours précipité de ces esprits de feu qui montent des entrailles au cerveau, quand on est vivement affecté ?

Ou bien donna-t-on d'abord le nom d'*enthousiasme*, de trouble des entrailles, aux contorsions de cette pythie qui sur le trépied de Delphes recevait l'esprit d'*Apollon* par un endroit qui ne semble fait que pour recevoir des corps ?

Qu'entendons-nous par enthousiasme ? que de nuances dans nos affections ! approbation, sensibilité, émotion, trouble, saisissement, passion, emportement, démence, fureur, rage. Voilà tous les états par lesquels peut passer cette pauvre ame humaine.

Un géomètre assiste à une tragédie touchante ; il remarque seulement qu'elle est bien conduite. Un jeune homme à côté de lui est ému & ne remarque rien, une femme pleure, un autre jeune homme est si transporté, que pour son malheur il va faire aussi une tragédie. Il a pris la maladie de l'enthousiasme.

Le centurion ou le tribun militaire qui ne

regardait la guerre que comme un métier dans lequel il y avait une petite fortune à faire, allait au combat tranquillement comme un couvreur monte sur un toit. *Césat* pleurait en voyant la statue d'*Alexandre*.

Ovide ne parlait d'amour qu'avec esprit. *Sapho* exprimait l'enthousiasme de cette passion; & s'il est vrai qu'elle lui coûta la vie, c'est que l'enthousiasme chez elle devint démence.

L'esprit de parti dispose merveilleusement à l'enthousiasme; il n'est point de faction qui n'ait ses énergumènes. Un homme passionné qui parle avec action, a dans ses yeux, dans sa voix, dans ses gestes, un poison subtil qui est lancé comme un trait dans les gens de sa faction. C'est par cette raison que la reine *Elisabeth* défendit qu'on prêchât de six mois en Angleterre sans une permission signée de sa main, pour conserver la paix dans son royaume.

St Ignace ayant la tête un peu échauffée lit la vie des pères du désert, après avoir lu des romans. Le voilà saisi d'un double enthousiasme, il devient chevalier de la vierge *Marie*, il fait la veille des armes, il veut se battre pour sa dame, il a des visions; la vierge lui apparaît & lui recommande son fils; elle lui dit que sa société ne doit porter d'autre nom que celui de JESUS.

Ignace communique son enthousiasme à un autre espagnol nommé *Xavier*. Celui-ci court aux Indes dont il n'entend point la langue, de-là au Japon, sans qu'il puisse parler japonais; n'importe, son enthousiasme passe dans l'imagination de quelques jeunes jésuites qui apprennent enfin la langue du Japon. Ceux-ci

après la mort de *Xavier* ne doutent pas qu'il n'ait fait plus de miracles que les apôtres, & qu'il n'ait ressuscité sept ou huit morts pour le moins. Enfin, l'enthousiasme devient si épidémique qu'ils forment au Japon ce qu'ils appellent une *chrétienté*. Cette chrétienté finit par une guerre civile & par cent mille hommes égorgés; l'enthousiasme alors est parvenu à son dernier degré qui est le fanatisme; & ce fanatisme est devenu rage.

Le jeune faquir qui voit le bout de son nez en faisant ses prières, s'échauffe par degrés jusqu'à croire que s'il se charge de chaînes pesant cinquante livres, l'Etre suprême lui aura beaucoup d'obligation. Il s'endort l'imagination toute pleine de *Brama*, & il ne manque pas de le voir en songe. Quelquefois même dans cet état où l'on n'est ni endormi ni éveillé, des étincelles sortent de ses yeux, il voit *Brama* resplendissant de lumière, il a des extases, & cette maladie devient souvent incurable.

La chose la plus rare est de joindre la raison avec l'enthousiasme; la raison consiste à voir toujours les choses comme elles sont. Celui qui dans l'ivresse voit les objets doubles est alors privé de la raison.

L'enthousiasme est précisément comme le vin; il peut exciter tant de tumulte dans les vaisseaux sanguins, & de si violentes vibrations dans les nerfs, que la raison en est tout-à-fait détruire. Il peut ne causer que de légères secousses qui ne fassent que donner au cerveau un peu plus d'activité; c'est ce qui arrive dans les grands mouvemens d'éloquence, & sur-tout

dans la poëſie ſublime. L'enthouſiaſme raiſonnable eſt le partage des grands poëtes.

Cette enthouſiaſme raiſonnable eſt la perfection de leur art, c'eſt ce qui fit croire autrefois qu'ils étaient inſpirés des Dieux, & c'eſt ce qu'on n'a jamais dit des autres artiſtes.

Comment le raiſonnement peut-il gouverner l'enthouſiaſme? c'eſt qu'un poëte deſſine d'abord l'ordonnance de ſon tableau; la raiſon alors tient le crayon. Mais veut-il animer ſes perſonnages & leur donner le caractère des paſſions? alors l'imagination s'échauffe, l'enthouſiaſme agit: c'eſt un courſier qui s'emporte dans ſa carrière. Mais la carrière eſt régulièrement tracée.

L'enthouſiaſme eſt admis dans tous les genres de poéſie où il entre du ſentiment: quelquefois même il ſe fait place juſque dans l'églogue, témoins ces vers de la dixième églogue de *Virgile*.

Jam mihi per rupes videor Lucoſque ſonantes
Ire: libet Partho torquere Cydonia cornu
Spicula: tanquam hæc ſint noſtri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum miteſcere diſcat.

Le ſtyle des épîtres, des ſatires réprouve l'enthouſiaſme; auſſi n'en trouve-t-on point dans les ouvrages de *Boileau* & de *Pope*.

Nos odes, dit-on, ſont de véritables champs d'enthouſiaſme; mais comme elles ne ſe chantent point parmi nous, elles ſont ſouvent moins des odes que des ſtances, ornées de réflexions ingénieuſes. Jetez les yeux ſur la plupart des

ſtances de la belle ode à la Fortune de *Jean-Baptiſte Rouſſeau*.

Vous chez qui la guerrière audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clitus :
Vous verrez un roi reſpectable ;
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels ;
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Ce couplet eſt une courte diſſertation ſur le mérite perſonnel d'*Alexandre* & de *Socrate* ; c'eſt un ſentiment particulier, un paradoxe. Il n'eſt point vrai qu'*Alexandre* ſera le dernier des mortels. Le héros qui vengea la Grèce, qui ſubjugua l'Aſie, qui pleura *Darius*, qui punit ſes meurtriers, qui reſpecta la famille du vaincu, qui donna un trône au vertueux *Abdolonime*, qui rétablit *Porus*, qui bâtit tant de villes en ſi peu de temps, ne ſera jamais le dernier des mortels.

Tel qu'on nous vante dans l'hiſtoire,
Doit peut-être toute ſa gloire
A la honte de ſon rival :
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul Émile
Fit tout le ſuccès d'Annibal.

Voilà encore une réflexion philoſophique ſans aucun enthouſiaſme. Et de plus, il eſt

très-faux que les fautes de *Varron* aient fait tous les succès d'*Annibal*; la ruine de Sagonte, la prise de Turin, la défaite de *Scipion* père de l'Africain, les avantages remportés sur *Sempronius*, la victoire de Trébie, la victoire de Trazimène, & tant de savantes marches, n'ont rien de commun avec la bataille de Cannes, où *Varron* fut vaincu, dit-on, par sa faute. Des faits si défigurés doivent-ils être plus approuvés dans une ode que dans une histoire?

De toutes les odes modernes, celle où il règne le plus grand enthousiasme, qui ne s'affaiblit jamais; & qui ne tombe ni dans le faux, ni dans l'ampoulé, est le *Timothée*, ou la fête d'*Alexandre* par *Dryden*: elle est encore regardée en Angleterre comme un chef-d'œuvre inimitable, dont *Pope* n'a pu approcher quand il a voulu s'exercer dans le même genre. Cette ode fut chantée; & si on avait eu un musicien digne du poëte, ce serait le chef-d'œuvre de la poésie lyrique.

Ce qui est toujours fort à craindre dans l'enthousiasme, c'est de se livrer à l'ampoulé, au gigantesque, au galimatias. En voici un grand exemple dans l'ode sur la naissance d'un prince du sang royal.

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau monde vient d'éclore;
L'univers se reforme encore
Dans les abymes du chaos;

Et pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Nous prendrons cette occasion pour dire qu'il y a peu d'enthousiasme dans l'ode sur la prise de Namur.

Le hasard m'a fait tomber entre les mains une critique très-injuste du poëme des saisons de M. de *Saint-Lambert*, & de la traduction des géorgiques de *Virgile* par M. *Delille*. L'auteur acharné à décrier tout ce qui est louable dans les auteurs vivans, & à louer ce qui est condamnable dans les morts? veut faire admirer cette strophe :

Je vois monter nos cohortes
La flamme & le fer en main,
Et sur les monceaux de piques,
Des corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il ne s'aperçoit pas que les termes de *piques* & de *briques* font un effet très-désagréable; que ce n'est point un grand effort de monter sur des *briques*; que l'image de *briques* est très-faible après celle des *morts*; qu'on ne monte point sur des monceaux de *piques*, & que jamais on n'a entassé de *piques* pour aller à l'assaut; qu'on ne s'ouvre point un large chemin sur des *rocs*; qu'il fallait dire : *Je vois nos cohortes s'ouvrir un large chemin à travers les débris des rochers, au milieu des armes brisées, & sur des morts entassés*; alors il y aurait eu

de la gradation, de la vérité, & une image terrible.

Le critique n'a été guidé que par son mauvais goût & par la rage de l'envie qui dévore tant de petits auteurs subalternes. Il faut, pour s'ériger en critique, être un *Quintilien*, un *Rollin*; il ne faut pas avoir l'insolence de dire, cela est bon, ceci est mauvais, sans en apporter des preuves convaincantes. Ce ne serait plus ressembler à *Rollin* dans son Traité des Études, ce serait ressembler à *Fréron*, & être par conséquent très-méprisable.

ENVIE.

On connaît assez tout ce que l'antiquité a dit de cette passion honteuse, & ce que les modernes ont répété. *Hésiode* est le premier auteur classique qui en ait parlé.

« Le potier porte envie au potier, l'artisan » à l'artisan, le pauvre même au pauvre, le » musicien au musicien, (ou si l'on veut donner » un autre sens au mot *Aoidos*) le poëte au » poëte. »

Long-temps avant *Hésiode*, *Job* avait dit: *l'envie tue les petits.*

Je crois que *Mandeville*, auteur de la fable des abeilles, est le premier qui ait voulu prouver que l'envie est une fort bonne chose, une passion très-utile. Sa première raison est que l'envie est aussi naturelle à l'homme que la faim & la soif; qu'on la découvre dans tous les enfans, ainsi que dans les chevaux & dans les chiens. Voulez-vous que vos enfans se haïssent,

careſſez l'un plus que l'autre ; le ſecret eſt infaillible.

Il prétend que la première choſe que font deux jeunes femmes qui ſe rencontrent eſt de ſe chercher des ridicules, & la ſeconde de ſe dire des flatteries.

Il croit que ſans l'envie les arts ſeroient médiocrement cultivés, & que *Raphaël* n'aurait pas été un grand peintre s'il n'avait pas été jaloux de *Michel-Ange*.

Mandeville a peut-être pris l'émulation pour l'envie ; peut-être auſſi l'émulation n'eſt-elle qu'une envie qui ſe tient dans les bornes de la décence.

Michel-Ange pouvait dire à *Raphaël :* Votre envie ne vous a porté qu'à travailler encore mieux que moi ; vous ne m'avez point décrié, vous n'avez point cabalé contre moi auprès du pape, vous n'avez point tâché de me faire excommunier pour avoir mis des borgnes & des boiteux en paradis, & de ſucculens cardinaux avec de belles femmes nues comme la main en enfer, dans mon tableau du jugement dernier. Allez, votre envie eſt très-louable, vous êtes un brave envieux, ſoyons bons amis.

Mais ſi l'envieux eſt un miſérable ſans talens, jaloux du mérite, comme les gueux le ſont des riches ; ſi preſſé par l'indigence comme par la turpitude de ſon caractère, il vous fait des *nouvelles du Parnaſſe*, des *lettres de madame la comteſſe*, des *années littéraires*, cet animal étale une envie qui n'eſt bonne à rien, & dont *Mandeville* ne pourra jamais faire l'apologie.

On demande pourquoi les anciens croyaient

que l'œil de l'envieux enforcelait les gens qui le regardaient. Ce ſont plutôt les envieux qui ſont enforcelés.

Deſcartes dit : Que *l'envie pouſſe la bile jaune qui vient de la partie inférieure du foie*, & *la bile noire qui vient de la rate*, *laquelle ſe répand du cœur par les artères*, &c. Mais comme nulle eſpèce de bile ne ſe forme dans la rate, *Deſcartes*, en parlant ainſi, ſemblait ne pas trop mériter qu'on portât envie à ſa phyſique.

Un certain *Voet* ou *Voetius*, poliſſon en théologie, qui accuſa *Deſcartes* d'athéiſme, était très-malade de la bile noire ; mais il ſavait encore moins que *Deſcartes* comment ſa déteſtable bile ſe répandait dans ſon ſang.

Madame *Pernelle* a raiſon :

Les envieux mourront ; mais non jamais l'envie.

Mais c'eſt un bon proverbe, qu'il vaut mieux faire envie que pitié. Feſons donc envie autant que nous pourrons.

ÉPIGRAMME.

Ce mot veut dire proprement *inſcription* ; ainſi une épigramme devait être courte. Celles de l'anthologie grecque ſont pour la plupart fines & gracieuſes ; elles n'ont rien des images groſſières que *Catulle* & *Martial* ont prodiguées, & que *Marot* & d'autres ont imitées. En voici quelques-unes traduites avec une briéveté dont on a ſouvent reproché à la langue françaiſe d'être privée. L'auteur eſt inconnu.

Sur les ſacrifices à Hercule.

Un peu de miel, un peu de lait
Rendent Mercure favorable ;
Hercule eſt bien plus cher, il eſt bien moins traitable ;
Sans deux agneaux par jour il n'eſt point ſatisfait.
On dit qu'à mes moutons ce Dieu ſera propice.
Qu'il ſoit béni ! mais entre nous
C'eſt un peu trop en ſacrifice :
Qu'importe qui les mange ou d'Hercule ou des loups ?

Sur Laïs qui remit ſon miroir dans le temple de Vénus.

Je le donne à Vénus puiſqu'elle eſt toujours belle ;
Il redouble trop mes ennuis.
Je ne ſaurais me voir dans ce miroir fidelle.
Ni telle que j'étais, ni telle que je ſuis.

Sur une ſtatue de Vénus.

Oui, je me montrai toute nue
Au Dieu Mars, au bel Adonis,
A Vulcain même, & je rougis ;
Mais Praxitèle, où m'a-t'il vue ?

Sur une ſtatue de Niobé.

Le fatal courroux des Dieux
Changea cette femme en pierre ;
Ce ſculpteur a fait bien mieux,
Il a fait tout le contraire.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui passait pour être fière.

Je sais bien que ces fleurs nouvelles
Sont loin d'égaler vos appas,
Ne vous énorgueillissez pas,
Le temps vous fanera comme elles.

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête.

Epigramme imitée depuis par Martial.

Léandre conduit par l'amour
En nageant, disait aux orages:
Laissez-moi gagner les rivages,
Ne me noyez qu'à mon retour.

A travers la faiblesse de la traduction, il est aisé d'entrevoir la délicatesse & les grâces piquantes de ces épigrammes. Qu'elles sont différentes des grossières images trop souvent peintes dans *Catulle* & dans *Martial!*

At nunc pro cervo mentula supposita est. . . .
Uxor te cunnos nescis habere duos.

Marot en a fait quelques-unes où l'on retrouve toute l'aménité de la Grèce.

Plus ne suis ce que j'ai été
Et ne le saurai jamais être,
Mon beau printemps & mon été

Ont fait le saut par la fenêtre.
Amour tu as été mon maître,
Je t'ai servi sur tous les Dieux.
Oh ! si je pouvais deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

Sans le printemps & l'été qui font *le saut par la fenêtre*, cette épigramme serait digne de *Callimaque*.

Je n'oserais en dire autant de ce rondeau que tant de gens de lettres ont si souvent répété.

Au bon vieux temps un train d'amour régnait
Qui sans grand art & dons se démenait,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'était donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenait ;
Et si par cas à jouir on venait,
Savez-vous bien comme on s'entretenait ?
Vingt ans, trente ans ; cela durait un monde
Au bon vieux temps.
Or, est passé ce qu'amour ordonnait, (*a*)
Rien que pleurs feints, rien que changes on voit,
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on le mène ainsi qu'on le menait
Au bon vieux temps.

(*a*) Il est évident qu'alors on prononçait tous les *oi* rudement, *prenoit*, *démenoit*, *ordonnoit*, & non pas *ordonnait*, *démenait*, *prenait*, puisque ces terminaisons rimaient avec *voit*. Il est évident encore qu'on se permettait les *bâillement*, les *hiatus*.

Je dirais d'abord que peut être ces rondeaux dont le mérite est de répéter à la fin de deux couplets les mots qui commencent ce petit poëme, sont une invention gothique & puérile, & que les Grecs & les Romains n'ont jamais avili la dignité de leurs langues harmonieuses par ces niaiseries difficiles.

Ensuite je demanderais ce que c'est qu'*un train d'amour qui règne*, un *train qui se démène sans dons*. Je pourrais demander si *venir à jouir par cas*, sont des expressions délicates & agréables; si *s'entretenir & se fonder à aimer* ne tiennent pas un peu de la barbarie du temps, que *Marot* adoucit dans quelques-unes de ses petites poésies.

Je penserais que *refondre l'amour* est une image bien peu convenable, que si on le refond on ne le mène pas; & je dirais enfin que les femmes pouvaient repliquer à *Marot*: Que ne le refonds-tu toi-même? quel gré te saura-t-on d'un amour tendre & constant, quand il n'y aura point d'autre amour?

Le mérite de ce petit ouvrage semble consister dans une facilité naïve. Mais que de naïvetés dégoûtantes dans presque tous les ouvrages de la cour de *François I!*

Ton vieux couteau, Pierre Martel, rouillé
Semble ton nez ja retrait & mouillé,
Et le fourreau tant laid où tu l'enguaines
C'est que toujours as aimé vieilles guaines.
Et la ficelle à quoi il est lié
C'est qu'attaché seras & marié,
Quant au manche de corne connaît-on

Que

Que tu feras cornu comme un mouton.
Voilà le sens, voilà la prophétie
De ton couteau dont je te remercie.

Est-ce un courtisan qui est l'auteur d'une telle épigramme? est-ce un matelot ivre dans un cabaret? *Marot* malheureusement n'en a que trop fait dans ce genre.

Les épigrammes qui ne roulent que sur des débauches de moines, & sur des obscénités, sont méprisées des honnêtes gens. Elles ne sont goûtées que par une jeunesse effrénée à qui le sujet plaît beaucoup plus que le style. Changez d'objet, mettez d'autres acteurs à la place; alors ce qui vous amusait paraîtra dans toute sa laideur.

ÉPIPHANIE.

La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.

On ne voit pas trop quel rapport ce mot peut avoir avec trois rois, ou trois mages qui vinrent d'Orient conduits par une étoile. C'est apparemment cette étoile brillante qui valut à ce jour le titre d'*Epiphanie*.

On demande d'où venaient ces trois rois? en quel endroit ils s'étaient donné rendez-vous? Il y en avait un, dit-on, qui arrivait d'Afrique. Celui là n'était donc pas venu de l'Orient. On dit que c'étaient trois mages; mais le peuple a toujours préféré trois rois. On célèbre

par-tout la fête des rois, & nulle part celle des mages. On mange le gâteau des rois, & non pas le gâteau des mages. On crie : *Le roi boit*, & non pas *le mage boit.*

D'ailleurs, comme ils apportaient avec eux beaucoup d'or, d'encens & de myrrhe, il fallait bien qu'ils fussent de très-grands seigneurs. Les mages de ce temps-là n'étaient pas fort riches. Ce n'était pas comme du temps du faux *Smerdis.*

Tertullien est le premier qui ait assuré que ces trois voyageurs étaient des rois. *St Ambroise* & *St Césaire* d'Arles tiennent pour les rois. Et on cite en preuve ces passages du psaume LXXI : *Les rois de Tarsis & des îles lui offriront des présens. Les rois d'Arabie & de Saba lui apporteront des dons.* Les uns ont appelé ces trois rois *Magalat*, *Galgalat*, *Sarasin ;* les autres *Athos*, *Satos*, *Paratoras.* Les catholiques les connaissent sous le nom de *Caspard*, *Melchior* & *Balthazar.* L'évêque *Osorius* rapporte que ce fut un roi de Cranganor dans le royaume de Calicut, qui entreprit ce voyage avec deux mages ; & que ce roi de retour dans son pays, bâtit une chapelle à la Ste Vierge.

On demande combien ils donnèrent d'or à *Joseph* & à *Marie ?* Plusieurs commentateurs assurent qu'ils firent les plus riches présens. Ils se fondent sur l'Evangile de l'enfance, dans lequel il est dit que *Joseph* & *Marie* furent volés en Egypte par *Titus* & *Dumachus.* Or, disent-ils, on ne les aurait pas volés s'ils n'avaient pas eu beaucoup d'argent. Ces deux voleurs furent pendus depuis ; l'un fut le bon

larron, & l'autre le mauvais larron. Mais l'Evangile de *Nicodème* leur donne d'autres noms; il les appelle *Démas* & *Geſtas*.

Le même Evangile de l'enfance dit que ce furent des mages, & non pas des rois qui vinrent à Bethléem; qu'ils avaient été à la vérité conduits par une étoile, mais que l'étoile ayant ceſſé de paraître quand ils furent dans l'étable, un ange leur apparut en forme d'étoile pour leur en tenir lieu. Cet évangile aſſure que cette viſite des trois mages avait été prédite par *Zoradaſht* qui eſt le même que nous appelons *Zoroaſtre*.

Suarez a recherché ce qu'était devenu l'or que préſentèrent les trois rois, ou les trois mages. Il prétend que la ſomme devait être très-forte, & que trois rois ne pouvaient faire un préſent médiocre. Il dit que tout cet argent fut donné depuis à *Judas*, qui ſervant de maître-d'hôtel devint un fripon, & vola tout le tréſor.

Toutes ces puérilités n'ont fait aucun tort à la fête de l'Epiphanie, qui fut d'abord inſtituée par l'Egliſe grecque, comme le nom le porte, & enſuite célébrée par l'Egliſe latine.

ÉPOPÉE.

Poëme épique.

PUISQUE *épos* ſignifiait *diſcours* chez les Grecs, un poëme épique était donc un diſcours; & il était en vers, parce que ce n'é-

tait pas encore la coutume de raconter en prose. Cela paraît bizarre, & n'en est pas moins vrai. Un *Phérécide* passe pour le premier grec qui se soit servi tout uniment de la prose pour faire une histoire moitié vraie, (*a*) moitié fausse, comme elles l'ont été presque toutes dans l'antiquité.

Orphée, *Linus*, *Tamiris*, *Musée*, prédécesseurs d'*Homère* n'écrivirent qu'en vers. *Hésiode* qui était certainement contemporain d'*Homère*, ne donne qu'en vers sa théogonie & son poëme des travaux & des jours. L'harmonie de la langue grecque invitait tellement les hommes à la poésie, une maxime resserrée dans un vers se gravait si aisément dans la mémoire, que les lois, les oracles, la morale, la théologie, tout était en vers.

D'Hésiode.

Il fit usage des fables qui depuis long-temps étaient reçues dans la Grèce. On voit clairement à la manière succinte dont il parle de *Prométhée* & d'*Epimetée*, qu'il suppose ces notions déjà familières à tous les Grecs. Il n'en parle que pour montrer qu'il faut travailler, & qu'un lâche repos dans lequel d'autres mythologistes ont fait consister la félicité de l'homme, est un attentat contre les ordres de l'Etre suprême.

Tâchons de présenter ici au lecteur une imitation de sa fable de *Pandore*, en changeant cependant quelque chose aux premiers vers,

(*a*) Moitié vraie, c'est beaucoup.

& en nous conformant aux idées reçues depuis *Héſiode* ; car aucune mythologie ne fut jamais uniforme.

Prométhée autrefois pénétra dans les cieux.
Il prit le feu ſacré, qui n'appartient qu'aux Dieux.
Il en fit part à l'homme ; & la race mortelle
De l'eſprit qui meut tout, obtint quelque étincelle.
Perfide ! s'écria Jupiter irrité,
Ils ſeront tous punis de ta témérité ;
Il appela Vulcain ; Vulcain créa Pandore.
De toutes les beautés qu'en Vénus on adore
Il orna mollement ſes membres délicats ;
Les amours, les déſirs forment ſes premiers pas.
Les trois Grâces & Flore arrangent ſa coiffure,
Et mieux qu'elles encore elle entend la parure.
Minerve lui donna l'art de perſuader ;
La ſuperbe Junon celui de commander.
Du dangereux Mercure elle apprit à ſéduire,
A trahir ſes amans, à cabaler, à nuire :
Et par ſon écolière il ſe vit ſurpaſſé.
Ce chef-d'œuvre fatal aux mortels fut laiſſé ;
De Dieu ſur les humains tel fut l'arrêt ſuprême :
Voilà votre ſupplice, & j'ordonne qu'on l'aime. (*a*)
Il envoie à Pandore un écrin précieux ;
Sa forme & ſon éclat éblouiſſent les yeux ;
Quels biens doit renfermer cette boîte ſi belle !
De la bonté des Dieux c'eſt un gage fidelle ;
C'eſt-là qu'eſt renfermé le ſort du genre-humain.
Nous ſerons tous des dieux.... elle l'ouvre ; & ſoudain

(*a*) On a placé ici ces vers d'*Héſiode*, qui ſont dans le texte, avant la création de *Pandore*.

Tous les fléaux enſemble inondent la nature.
Hélas ! avant ce temps dans une vie obſcure,
Les mortels moins inſtruits étaient moins malheureux,
Le vice & la douleur n'oſaient approcher d'eux ;
La pauvreté, les ſoins, la peur, la maladie
Ne précipitaient point le terme de leur vie.
Tous les cœurs étaient purs, & tous les jours ſereins, &c.

Si *Héſiode* avait toujours écrit ainſi, qu'il ſerait ſupérieur à *Homère !*

Enſuite *Héſiode* décrit les quatre âges fameux, dont il eſt le premier qui ait parlé (du moins parmi les anciens auteurs qui nous reſtent). Le premier âge eſt celui qui précéda *Pandore*, temps auquel les hommes vivaient avec les dieux. L'âge de fer eſt celui du ſiége de Thèbes & de Troye. *Je ſuis*, dit-il, *dans le cinquième, & je voudrais n'être pas né.* Que d'hommes accablés par l'envie, par le fanatiſme & par la tyrannie en ont dit autant depuis *Héſiode !*

C'eſt dans ce poëme des travaux & des jours qu'on trouve des proverbes qui ſe ſont perpétués, comme, *le potier eſt jaloux du potier ;* & il ajoute : *le muſicien du muſicien, & le pauvre même du pauvre.* C'eſt-là qu'eſt l'original de cette fable du roſſignol tombé dans les ſerres du vautour. Le roſſignol chanta en vain pour le fléchir, le vautour le dévore. *Héſiode* ne conclut pas *que ventre affamé n'a point d'oreilles ;* mais que les tyrans ne ſont point fléchis par les talens.

On trouve dans ce poëme cent maximes dignes des *Xénophons* & des *Catons.*

Les hommes ignorent le prix de la société ; ils ne savent pas que la moitié vaut mieux que le tout.

L'iniquité n'est pernicieuse qu'aux petits.

L'équité seule fait fleurir les cités.

Souvent un homme injuste suffit pour ruiner sa patrie.

Le méchant qui ourdit la perte d'un homme prépare souvent la sienne.

Le chemin du crime est court & aisé. Celui de la vertu est long & difficile ; mais près du but il est délicieux.

DIEU a posé le travail pour sentinelle de la vertu.

Enfin, ses préceptes sur l'agriculture ont mérité d'être imités par *Virgile*. Il y a aussi de très-beaux morceaux dans sa *Théogonie*. L'*Amour* qui débrouille le chaos, *Vénus* qui née sur la mer des parties génitales d'un Dieu, nourrie sur la terre, toujours suivie de l'Amour, unit le ciel, la mer & la terre ensemble, sont des emblèmes admirables.

Pourquoi donc *Hésiode* eut-il moins de réputation qu'*Homère* ? Il me semble qu'à mérite égal *Homère* dût être préféré par les Grecs ; il chantait leurs exploits & leurs victoires sur les Asiatiques leurs éternels ennemis. Il célébrait toutes les maisons qui régnaient de son temps dans l'Achaïe & dans le Péloponèse ; il écrivait la guerre la plus mémorable du premier peuple de l'Europe contre la plus florissante nation qui fût encore connue dans l'Asie. Son poëme fut presque le seul monument de cette grande époque. Point de ville, point de famille qui ne se crût honorée de trouver

son nom dans ces archives de la valeur. On assure même que long-temps après lui, quelques différends entre des villes grecques au sujet des terrains limitrophes, furent décidés par des vers d'*Homère*. Il devint après sa mort le juge des villes dans lesquelles on prétend qu'il demandait l'aumône pendant sa vie. Et cela prouve encore que les Grecs avaient des poëtes long-temps avant d'avoir des géographes.

Il est étonnant que les Grecs se fesant tant d'honneur des poëmes épiques, qui avaient immortalisé les combats de leurs ancêtres, ne trouvassent personne qui chantât les journées de Marathon, des Thermopiles, de Platée, de Salamine. Les héros de ce temps-là valaient bien *Agamemnon*, *Achille* & les *Ajax*.

Tirtée, capitaine, poëte & musicien, tel que nous avons vu de nos jours le roi de Prusse, fit la guerre, & la chanta. Il anima les Spartiates contre les Messéniens par ses vers, & remporta la victoire. Mais ses ouvrages sont perdus. On ne dit point qu'il ait paru de poëme épique dans le siècle de *Périclès*; les grands talens se tournèrent vers la tragédie; ainsi *Homère* resta seul, & sa gloire augmenta de jour en jour. Venons à son *Iliade*.

De l'Iliade.

Ce qui me confirme dans l'opinion qu'*Homère* était de la colonie grecque établie à Smyrne, c'est cette foule de métaphores & de peintures dans le style oriental. La terre qui retentit sous les pieds dans la marche de l'ar-

mée comme les foudres de *Jupiter* sur les monts qui couvrent le géant *Typhée ;* un vent plus noir que la nuit qui vole avec les tempêtes ; *Mars* & *Minerve* suivis de la Terreur, de la Fuite, & de l'insatiable Discorde sœur & compagne de l'Homicide dieu des combats, qui s'élève dès qu'elle paraît, & qui en foulant la terre porte dans le ciel sa tête orgueilleuse. Toute l'*Iliade* est pleine de ces images ; & c'est ce qui fesait dire au sculpteur *Bouchardon :* Lorsque j'ai lu *Homère*, j'ai cru avoir vingt pieds de haut.

Son poëme qui n'est point du tout intéressant pour nous, était donc très-précieux pour tous les Grecs.

Ses dieux sont ridicules aux yeux de la raison, mais ils ne l'étaient pas à ceux du préjugé ; & c'était pour le préjugé qu'il écrivait.

Nous rions, nous levons les épaules en voyant des dieux qui se disent des injures, qui se battent entr'eux, qui se battent contre des hommes, qui sont blessés, & dont le sang coule ; mais c'était là l'ancienne théologie de la Grèce, & de presque tous les peuples asiatiques. Chaque nation, chaque petite peuplade avait sa divinité particulière qui la conduisait aux combats.

Les habitans des nuées, & des étoiles qu'on supposait dans les nuées, s'étaient fait une guerre cruelle. La guerre des anges contre les anges était le fondement de la religion des brachmanes, de temps immémorial. La guerre des Titans enfans du ciel & de la terre contre les dieux maîtres de l'Olympe, était le premier mystère de la religion grecque. *Typhon* chez

les Egyptiens avait combattu contre *Oshirei*, que nous nommons *Osiris*, & l'avait taillé en pièces.

Madame *Dacier*, dans sa préface de l'*Iliade*, remarque très-sensément après *Eustache* évêque de Thessalonique, & *Huet* évêque d'Avranches, que chaque nation voisine des Hébreux avait son dieu des armées. En effet *Jephté* ne dit-il pas aux Ammonites : (*b*) *Vous possédez justement ce que votre dieu Chamos vous a donné, souffrez donc que nous ayons ce que notre* DIEU *nous donne.*

Ne voit-on pas le DIEU de Juda vainqueur dans les montagnes, (*c*) mais repoussé dans les vallées ?

Quant aux hommes qui luttent contre les immortels, c'est encore une idée reçue ; *Jacob* lutte une nuit entière contre un ange de DIEU. Si *Jupiter* envoie un songe trompeur au chef des Grecs, le Seigneur envoie un esprit trompeur au roi *Achab*. Ces emblèmes étaient fréquens, & n'étonnaient personne. *Homère* a donc peint son siècle ; il ne pouvait pas peindre les siècles suivans.

On doit répéter ici que ce fut une étrange entreprise dans *la Motte* de dégrader *Homère*, & de le traduire ; mais il fut encore plus étrange de l'abréger pour le corriger. Au lieu d'échauffer son génie en tâchant de copier les sublimes peintures d'*Homère*, il voulut lui donner de l'esprit ; c'est la manie de la plupart des Français ; une espèce de pointe qu'ils ap-

(*b*) Chap. II, v. 24.

(*c*) Juges, chap. I, v. 29.

pellent un *trait*, une petite antithèse, un léger contraste de mots leur suffit. C'est un défaut dans lequel *Racine* & *Boileau* ne sont presque jamais tombés. Mais combien d'auteurs, combien d'hommes de génie même se sont laissés séduire par ces puérilités qui dessèchent & qui énervent tout genre d'éloquence ! En voici, autant que j'en puis juger, un exemple bien frappant.

Phénix au livre neuvième, pour apaiser la colère d'*Achille*, lui parle à-peu-près ainsi :

Les Prières, mon fils, devant vous éplorées,
Du souverain des Dieux sont les filles sacrées ;
Humbles, le front baissé, les yeux baignés de pleurs,
Leur voix triste & craintive exhale leurs douleurs.
On les voit d'une marche incertaine & tremblante
Suivre de loin l'Injure impie & menaçante,
L'Injure au front superbe, au regard sans pitié,
Qui parcourt à grands pas l'univers effrayé.
Elles demandent grâce.... & lorsqu'on les refuse
C'est au trône de Dieu que leur voix vous accuse ;
On les entend crier en lui tendant les bras :
Punissez le cruel qui ne pardonne pas ;
Livrez ce cœur farouche aux affronts de l'injure,
Rendez-lui tous les maux qu'il aime qu'on endure ;
Que le barbare apprenne à gémir comme nous.
Jupiter les exauce, & son juste courroux
S'appesantit bientôt sur l'homme impitoyable.

Voilà une traduction faible, mais assez exacte ; & malgré la gêne de la rime & la sécheresse de la langue, on aperçoit quelques traits de cette

grande & touchante image si fortement peinte dans l'original.

Que fait le correcteur d'*Homère ?* il mutile en deux vers d'antithèses toute cette peinture.

On offense les Dieux ; mais par des sacrifices,
De ces Dieux irrités on fait des Dieux propices.

Ce n'est plus qu'une sentence triviale & froide. Il y a sans doute des longueurs dans le discours de *Phénix ;* mais ce n'était pas la peinture des Prières qu'il fallait retrancher.

Homère a de grands défauts, *Horace* l'avoue ; tous les hommes de goût en conviennent ; il n'y a qu'un commentateur qui puisse être assez aveugle pour ne les pas voir. *Pope* lui-même traducteur du poëte grec, dit que « c'est une » vaste campagne, mais brute, où l'on ren- » contre des beautés naturelles de toute es- » pèce qui ne se présentent pas aussi régulière- » ment que dans un jardin régulier ; que c'est » une abondante pépinière qui contient les » semences de tous les fruits ; un grand arbre » qui pousse des branches superflues qu'il faut » couper. »

Madame *Dacier* prend le parti de la vaste campagne, de la pépinière & de l'arbre ; & veut qu'on ne coupe rien. C'était sans doute une femme au-dessus de son sexe, & qui a rendu de grands services aux lettres, ainsi que son mari ; mais quand elle se fit homme, elle se fit commentateur ; elle outra tant ce rôle, qu'elle donna envie de trouver *Homère* mauvais. Elle s'opiniâtra au point d'avoir tort

avec M. de *la Motte* même. Elle écrivit contre lui en régent de collége ; & *la Motte* répondit comme aurait fait une femme polie & de beaucoup d'esprit. Il traduisit très-mal l'Iliade ; mais il l'attaqua fort bien.

Nous ne parlerons pas ici de l'*Odyssée ;* nous en dirons quelque chose quand nous serons à l'*Arioste.*

De Virgile.

Il me semble que le second livre de l'Enéide, le quatrième & le sixième, sont autant au-dessus de tous les poëtes grecs & de tous les latins sans exception, que les statues de *Girardon*, sont supérieures à toutes celles qu'on fit en France avant lui.

On a souvent dit que *Virgile* a emprunté beaucoup de traits d'*Homère*, & que même il lui est inférieur dans ses imitations ; mais il ne l'a point imité dans ces trois chants dont je parle. C'est là qu'il est lui-même, c'est là qu'il est touchant & qu'il parle au cœur. Peut-être n'était-il point fait pour le détail terrible, mais fatiguant des combats. *Horace* avait dit de lui avant qu'il eût entrepris l'Enéide :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure camœnæ.

Facetum ne signifie pas ici *facétieux*, mais agréable. Je ne sais si on ne retrouve pas un peu de cette mollesse heureuse & attendrissante dans la passion fatale de *Didon*. Je crois du moins y retrouver l'auteur de ces vers admirables qu'on rencontre dans ses églogues.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

Certainement le chant de la descente aux enfers ne serait pas déparé par ces vers de la quatrième églogue.

Ille Deum vitam accipiet, divisque videbit
Permistos heroas, & ipse videbitur illis...
Pacatumque reget patriis virtutibus orbem.

Je crois revoir beaucoup de ces traits simples, élégans, attendrissans dans les trois beaux chants de l'Enéide.

Tout le quatrième chant est rempli de vers touchans qui font verser des larmes à ceux qui ont de l'oreille & du sentiment.

Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantùm
Posse nefas, tacitusque meâ discedere terrâ!
Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido...
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.

Il faudrait transcrire presque tout ce chant si on voulait en faire remarquer les beautés.

Et dans le sombre tableau des enfers, que de vers encore respirent cette mollesse touchante & noble à la fois!

Ne, pueri, ne tanta animis assuescite bella...
Tuque prior, tu parce, genus qui ducis Olympo:
Projice tela manu, sanguis meus.

Enfin, on sait combien de larmes fit verser

à l'empereur *Auguſte*, à *Livie*, à tout le palais ce ſeul demi-vers.

Tu Marcellus eris.

Homère n'a jamais fait répandre de pleurs. Le vrai poëte eſt, à ce qu'il me ſemble, celui qui remue l'ame & qui l'attendrit ; les autres ſont de beaux parleurs. Je ſuis loin de propoſer cette opinion pour règle. *Je donne mon avis*, dit *Montagne*, *non comme bon*, *mais comme mien.*

De Lucain.

Si vous cherchez dans *Lucain* l'unité de lieu & d'action, vous ne la trouverez pas ; mais où la trouveriez-vous ? Si vous eſpérez ſentir quelque émotion, quelque intérêt, vous n'en éprouverez pas dans les longs détails d'une guerre dont le fond eſt rendu très-ſec, & dont les expreſſions ſont ampoulées ; mais ſi vous voulez des idées fortes, des diſcours d'un courage philoſophique & ſublime, vous ne les verrez que dans *Lucain* parmi les anciens. Il n'y a rien de plus grand que le diſcours de *Labienus* à *Caton* aux portes du temple de Jupiter-Ammon, ſi ce n'eſt la réponſe de *Caton* même.

Hæremus cuncti ſuperis ; temploque tacente
Nil facimus non ſponte Dei.
. . . . *Steriles num legit arenas*
Ut caneret paucis ; merſit ne hoc pulvere verum ?
Eſtne Dei ſedes niſi terra & pontus & aer,
Et cœlum & virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter eſt quodcumque vides quocumque moveris.

Mettez ensemble tout ce que les anciens poëtes ont dit des dieux, ce sont des discours d'enfans en comparaison de ce morceau de *Lucain*. Mais dans un vaste tableau où l'on voit cent personnages, il ne suffit pas qu'il y en ait un ou deux supérieurement dessinés.

Du Tasse.

Boileau a dénigré le clinquant du *Tasse*; mais qu'il y ait une centaine de paillettes d'or faux dans une étoffe d'or, on doit le pardonner. Il y a beaucoup de pierres brutes dans le grand bâtiment de marbre élevé par *Homère*. *Boileau* le savait, le sentait, & il n'en parle pas. Il faut être juste.

On renvoie le lecteur à ce qu'on a dit du *Tasse*, dans l'*Essai sur la poésie épique*. (*) Mais il faut dire ici qu'on sait par cœur ses vers en Italie. Si à Venise, dans une barque, quelqu'un récite une stance de la *Jérusalem délivrée*, la barque voisine lui répond par la stance suivante.

Si *Boileau* eût entendu ces concerts, il n'aurait eu rien à répliquer.

On connaît assez le *Tasse*; je ne répéterai ici ni les éloges ni les critiques. Je parlerai un peu plus au long de l'*Arioste*.

De l'Arioste.

L'ODYSSÉE d'*Homère* semble avoir été le premier modèle du *Morgante*, de l'*Orlando*

(*) Volume de la Henriade.

amoroso;

amoroso, & de l'*Orlando furioso*; & ce qui n'arrive pas toujours, le dernier de ces poëmes a été sans contredit le meilleur.

Les compagnons d'*Ulysse* changés en pourceaux, les vents enfermés dans une peau de chèvre, des musiciennes qui ont des queues de poisson, & qui mangent ceux qui approchent d'elles, *Ulysse* qui suit tout nu le chariot d'une belle princesse qui venait de faire la grande lessive; *Ulysse* déguisé en gueux qui demande l'aumône, & qui ensuite tue tous les amans de sa vieille femme, aidé seulement de son fils & de deux valets, sont des imaginations qui ont donné naissance à tous les romans en vers qu'on a faits depuis dans ce goût.

Mais le roman de l'*Arioste* est si plein & si varié, si fécond en beautés de tous les genres, qu'il m'est arrivé plus d'une fois après l'avoir lu tout entier, de n'avoir d'autre désir que d'en recommencer la lecture. Quel est donc le charme de la poésie naturelle? Je n'ai jamais pu lire un seul chant de ce poëme dans nos traductions en prose.

Ce qui m'a sur-tout charmé dans ce prodigieux ouvrage, c'est que l'auteur toujours au-dessus de sa matière, la traite en badinant. Il dit les choses les plus sublimes sans effort; & il les finit souvent par un trait de plaisanterie qui n'est ni déplacé ni recherché. C'est à la fois l'Iliade, l'Odyssée & dom Quichotte; car son principal chevalier errant devient fou comme le héros espagnol, & est infiniment plus plaisant. Il y a bien plus, on s'intéresse à *Roland*, & personne ne s'intéresse à dom

Quichotte, qui n'eſt repréſenté dans *Cervantes* que comme un inſenſé à qui on fait continuellement des malices.

Le fond du poëme qui raſſemble tant de choſes, eſt préciſément celui de notre roman de *Caſſandre*, qui eut tant de vogue autrefois parmi nous, & qui a perdu cette vogue abſolument, parce qu'ayant la longueur de *l'Orlando furioſo* il n'a aucune de ſes beautés; & quand il les aurait en proſe françaiſe, cinq ou ſix ſtances de l'*Arioſte* les éclipſeraient toutes. Ce fond du poëme eſt que la plupart des héros & des princeſſes qui n'ont pas péri pendant la guerre, ſe retrouvent dans Paris après mille aventures, comme les perſonnages du roman de *Caſſandre* ſe retrouvent dans la maiſon de *Polémon*.

Il y a dans l'*Orlando furioſo* un mérite inconnu à toute l'antiquité; c'eſt celui de ſes exordes. Chaque chant eſt comme un palais enchanté dont le veſtibule eſt toujours dans un goût différent, tantôt majeſtueux, tantôt ſimple, même groteſque. C'eſt de la morale, ou de la gaieté, ou de la galanterie, & toujours du naturel & de la vérité.

Voyez ſeulement cet exorde du quarante-quatrième chant de ce poëme qui en contient quarante-ſix, & qui cependant n'eſt pas trop long, de ce poëme qui eſt tout en ſtances rimées, & qui cependant n'a rien de gêné; de ce poëme qui démontre la néceſſité de la rime dans toutes les langues modernes; de ce poëme charmant qui démontre ſur-tout la ſtérilité & la groſſiéreté des poëmes épiques barbares, dans leſquels les auteurs ſe ſont

affranchis du joug de la rime, parce qu'ils n'avaient pas la force de le porter; comme disait *Pope*, & comme l'a écrit *Louis Racine* qui a eu raison alors.

Spesso in poveri alberghi, e in picciol tetti,
Nelle calamitadi, e nei disagi,
Meglio s'aggiongon d'amicizia i petti,
Che fra ricchezze invidiose, ed agi
Delle piene d'insidie, e di sospetti
Corti regali, e splendidi palagi,
Dove la caritade è in tutto estinta;
Ne si vede amicizia se non finta.

Quindi avien, che tra principi, e signori
Patti, e convenzion' sono si frali.
Fan' lega oggi rè, papi, imperatori;
Doman' saran' nemici capitali;
Perchè, qual' l'apparenze esteriori,
Non hanno i cor, non han gli animi tali,
Chè non mirando al torto, più ch'al dritto
Attendon solamente al lor profitto.

On a imité ainsi plutôt que traduit cet exorde:

L'amitié sous le chaume habita quelquefois;
On ne la trouve point dans les cours orageuses,
Sous les lambris dorés des prélats & des rois,
Séjour des faux sermens, des caresses trompeuses;
Des sourdes factions, des effrénés désirs;
Séjour où tout est faux, & même les plaisirs.

Les papes, les césars apaisant leur querelle;
Jurent sur l'évangile une paix fraternelle;

Vous les voyez demain l'un de l'autre ennemis ;
C'était pour se tromper qu'ils s'étaient réunis :
Nul serment n'est gardé, nul accord n'est sincère ;
Quand la bouche a parlé, le cœur dit le contraire.
Du ciel qu'ils attestaient ils bravaient le courroux ;
L'intérêt est le dieu qui les gouverne tous.

Il n'y a personne d'assez barbare pour ignorer qu'*Astolphe* alla dans le paradis reprendre le bon sens de *Roland*, que la passion de ce héros pour *Angélique* lui avait fait perdre, & qu'il le lui rendit très-proprement renfermé dans une fiole.

Le prologue du trente-cinquième chant est une allusion à cette aventure :

Chi salira per me, Madona, in cielo
A riportarne il mio perduto ingegno ?
Che poi ch'usci da' be' vostri occhi il telo,
Che'l cor mi fisse, ogn'hor perdendo vegno ;
Nè di tanta fattura mi querelo ;
Purchè non cresca, ma stia a questo segno.
Ch'io dubito, se più si va scemando,
Di venir tal, qual' ho descritto Orlando.
Per riaver l'ingegno mio mè aviso,
Che non bisogna, che per l'aria io poggi
Nel cerchio della luna, o in paradiso,
Che'l mio non credo che tant' alto alloggi.
Nè bei vostri occhi, e nel sereno viso,
Nel' sen d'avorio, e alabastrini poggi
Se ne và errando ; ed io con questa labbia
Lo corro ; se vi par, ch'io lo r'abbia.

Ceux qui n'entendent pas l'italien peuvent

se faire quelque idée de ces strophes par la version française.

Oh si quelqu'un voulait monter pour moi
Au paradis ! s'il y pouvait reprendre
Mon sens commun ! s'il daignait me le rendre ! . . .
Belle Aglaé je l'ai perdu pour toi ;
Tu m'as rendu plus fou que Roland même ;
C'est ton ouvrage : on est fou quand on aime.
Pour retrouver mon esprit égaré
Il ne faut pas faire un si long voyage.
Tes yeux l'ont pris, il en est éclairé,
Il est errant sur ton charmant visage.
Sur ton beau sein ce trône des amours
Il m'abandonne. Un seul regard peut-être ;
Un seul baiser peut le rendre à son maître ;
Mais sous tes lois il restera toujours.

Ce *molle & facetum* de l'*Arioste*, cette urbanité, cet atticisme, cette bonne plaisanterie répandue dans tous ses chants, n'ont été ni rendues ni même senties par *Mirabaud* son traducteur, qui ne s'est pas douté que l'*Arioste* raillait de toutes ses imaginations. Voyez seulement le prologue du vingt-quatrième chant.

Chi mette il pie sù l'amorosa pania
Cerchi ritrarlo e non v'invecchi l'ale.
Che non e in somma amor se non insania
A giudicio dè savii, universale.
E se ben, come Orlando, ogni un' Smania,
Suo furor mostra a qualche altro segnale

E quale è di pazzia segno piu espresso
Che per altri voler, perde se stesso?

Vari gli effetti son'; ma la pazzia
E tutta una pero che gli fa uscire.
Gli è come una gran selva ove la via,
Conviene a forza a chi va fallire;
Chi sù, chi giù, chi quà, chi là travia,
Per concludere in somma, io vi vo dire
A chi in amor s'invecchia, oltre ogni pena
Si convengon i ceppi, e la catena.

Ben me si potria dir, frate tu vai
L'altrui mostrando, e non vedi il tuo fallo.
Jo vi rispondo che comprendo assai
Or che di mente ho lucido intervallo
Ed ho gran' cura (e spero farlo omai)
Di riposar mi, e d'uscir fuor di ballo.
Ma tosto far come vorei, no'l posso.
Che'l male è penetrato infino all'osso.

Voici comme *Mirabaud* traduit sérieusement cette plaisanterie :

« Que celui qui a mis le pied sur les gluaux » de l'amour tâche de l'en tirer promptement, » & de n'y pas laisser engluer ses ailes ; car » au jugement unanime des plus sages, l'amour » est une vraie folie. Quoique tous ceux qui » s'y abandonnent comme *Roland* ne deviennent » pas furieux, il n'y en a cependant pas un seul » qui ne fasse voir combien sa raison est » égarée.

» Les effets de cette manie sont différens, » mais une même cause les produit ; c'est

» comme une épaiſſe forêt où l'un prend à » droite, l'autre à gauche; ſans compter enfin » toutes les autres peines que l'amour fait » ſouffrir, il nous ôte encore la liberté & » nous charge de fers.

» Quelqu'un me dira peut-être: Eh, mon » ami, prenez pour vous-même les avis que » vous donnez aux autres. C'eſt bien auſſi » mon deſſein à préſent que la raiſon m'éclaire; » je ſonge à m'affranchir d'un joug qui me » pèſe, & j'eſpère que j'y parviendrai. Il eſt » pourtant vrai que le mal étant fort enra- » ciné, il me faudra pour en guérir beaucoup » plus de temps que je ne voudrais. »

Je crois reconnaître davantage l'eſprit de l'*Arioſte* dans cette imitation faite par un auteur inconnu.

Qui dans la glu du tendre amour s'empêtre
De s'en tirer n'eſt pas long-temps le maître;
On s'y démène, on y perd ſon bon ſens,
Témoin Roland & d'autres perſonnages.
Tous gens de bien, mais fort extravagans;
Ils ſont tous fous; ainſi l'ont dit les ſages.

Cette folie a différens effets,
Ainſi qu'on voit dans de vaſtes forêts,
A droite, à gauche, errer à l'aventure,
Des pélerins au gré de leur monture,
Leur grand plaiſir eſt de ſe fourvoyer;
Et pour leur bien je voudrais les lier.

A ce propos quelqu'un me dira, frère,
C'eſt bien prêché; mais il fallait te taire.
Corrige-toi ſans ſermonner les gens.

Oui, mes amis, oui, je suis très-coupable ;
Et j'en conviens quand j'ai de bons momens ;
Je prétends bien changer avec le temps,
Mais jusqu'ici le mal est incurable.

Quand je dis que l'*Arioste* égale *Homère* dans la description des combats, je n'en veux pour preuve que ces vers.

Suona l'un brando, e l'altro, or basso, or alto :
Il martel di Vulcano era più tardo
Nella spelunca affumicata, dove
Battea all'incude i folgori di Giove.
. . . . . .
. . . . . .
Aspro concerto, orribile armonia
D'alte querele, d'ululi e di strida
Della misera gente, che peria
Nel fondo, per cagion della sua guida ;
Istranamente concordar s'udia
Col fiero suon della fiama omicida.
. . . . . .
. . . . . .
L'alto rumor delle sonore trombe
Di timpani, e di barbari stromenti
Giunte al continuo suon d'archi, di frombe
Di machine, di ruote, e di tormenti,
E quel, di che più per ch'l ciel ribombe.
Gridi, tumulti, gemiti, e lamenti
Rendono un' altro suon, ch'a quel s'accorda
Con che i vicin, cadendo, il Nilo assorda.
. . . . . .
. . . . . .

Alle

Alle squallide ripe dell' Acheronte
Sciolta del corpo, più freddo che ghiaccio,
Bestemmiando fugge l'alma sdegnosa
Che fù sì altera al mondo, e sì orgogliosa.

Voici une faible traduction de ces beaux vers.

Entendez-vous leur armure guerrière
Qui retentit des coups de cimetère!
Moins violens, moins prompts sont les marteaux
Qui vont frappant les céleſtes carreaux,
Quand tout noirci de fumée & de poudre
Au mont Etna Vulcain forge la foudre.
. . . . . .
. . . . . .
Concert horrible, exécrable harmonie,
De cris aigus & de longs hurlemens,
Du bruit des cors, des plaintes des mourans,
Et du fracas des maiſons embraſées
Que ſous leurs toits la flamme a renverſées.
Les inſtrumens de ruine & de mort
Volans en foule & d'un commun effort,
Et la trompette organe du carnage
De plus d'horreur empliſſent ce rivage,
Que n'en reſſent l'étonné voyageur
Alors qu'il voit tout le Nil en fureur,
Tombant des cieux qu'il touche & qu'il inonde,
Sur cent rochers précipiter ſon onde.
. . . . . .
. . . . . .
Alors, alors, cette ame ſi terrible,
Impitoyable, orgueilleuſe, inflexible,

Fuit de son corps & fort en blasphémant,
Superbe encore à son dernier moment,
Et défiant les éternels abymes.
Où s'engloutit la foule de ses crimes.

Il a été donné à l'*Arioste* d'aller & de revenir de ces descriptions terribles aux peintures les plus voluptueuses, & de ces peintures à la morale la plus sage. Ce qu'il a de plus extraordinaire encore, c'est d'intéresser vivement pour les héros & les héroïnes dont il parle, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Il y a presque autant d'événemens touchans dans son poëme que d'aventures grotesques; son lecteur s'accoutume si bien à cette bigarrure, qu'il passe de l'un à l'autre sans en être étonné.

Je ne sais quel plaisant a fait courir le premier ce mot prétendu du cardinal d'Est, *Messer Lodovico dove avete pigliato tante coglionerie?* Le cardinal aurait dû ajouter: *Dove avete pigliato tante cose divine?* Aussi est-il appelé en Italie *il divino Arioſto*.

Il fut le maître du *Tasse*. L'*Armide* est d'après l'*Alcine*. Le voyage des deux chevaliers qui vont désenchanter *Renaud*, est absolument imité du voyage d'*Astolphe*. Et il faut avouer encore que les imaginations fantasques qu'on trouve si souvent dans le poëme de *Roland le furieux*, sont bien plus convenables à un sujet mêlé de sérieux & de plaisant, qu'au poëme sérieux du *Tasse*, dont le sujet semblait exiger des mœurs plus sévères.

Ne passons pas sous silence un autre mérite qui n'est propre qu'à l'*Arioste*; je veux parler

des charmans prologues de tous ses chants.

Je n'avais pas osé autrefois le compter parmi les poëtes épiques; je ne l'avais regardé que comme le premier des grotesques; mais en le relisant je l'ai trouvé aussi sublime que plaisant; & je lui fais très-humblement réparation. Il est très-vrai que le pape *Léon X* publia une bulle en faveur de l'*Orlando furioso*, & déclara excommuniés ceux qui diraient du mal de ce poëme. Je ne veux pas encourir l'excommunication.

C'est un grand avantage de la langue italienne, ou plutôt c'est un rare mérite dans le *Tasse* & dans l'*Arioste* que des poëmes si longs, non-seulement rimés, mais rimés en stances, en rimes croisées, ne fatiguent point l'oreille, & que le poëte ne paraisse presque jamais gêné.

Le Trissin au contraire, qui s'est délivré du joug de la rime, semble n'en avoir que plus de contrainte, avec bien moins d'harmonie & d'élégance.

Spencer en Angleterre voulut rimer en stances son poëme de *la fée Reine*; on l'estima, & personne ne le put lire.

Je crois la rime nécessaire à tous les peuples qui n'ont pas dans leur langue une mélodie sensible, marquée par les longues & par les brèves, & qui ne peuvent employer ces dactyles & ces spondées qui font un effet si merveilleux dans le latin.

Je me souviendrai toujours que je demandai au célèbre *Pope* pourquoi *Milton* n'avait pas rimé son *Paradis perdu*, & qu'il me répondit;

Because he could not, parce qu'il ne le pouvait pas.

Je suis persuadé que la rime irritant, pour ainsi dire, à tout moment le génie, lui donne autant d'élancemens que d'entraves; qu'en le forçant de tourner sa pensée en mille manières, elle l'oblige aussi de penser avec plus de justesse, & de s'exprimer avec plus de correction. Souvent l'artiste en s'abandonnant à la facilité des vers blancs, & sentant intérieurement le peu d'harmonie que ces vers produisent, croit y suppléer par des images giganteſques qui ne sont point dans la nature. Enfin, il lui manque le mérite de la difficulté surmontée.

Pour les poëmes en prose, je ne sais ce que c'est que ce monstre. Je n'y vois que l'impuissance de faire des vers. J'aimerais autant qu'on me proposât un concert sans instrumens. Le *Cassandre* de *la Calprenède* sera, si l'on veut, un poëme en prose, j'y consens; mais dix vers du *Tasse* valent mieux.

De Milton.

Si *Boileau*, qui n'entendit jamais parler de *Milton*, absolument inconnu de son temps, avait pu lire le *Paradis perdu*, c'est alors qu'il aurait pu dire comme du *Tasse*:

Quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Un épisode du *Tasse* est devenu le sujet d'un poëme entier chez l'auteur anglais; celui-ci

a étendu ce que l'autre avait jeté avec discrétion dans la fabrique de son poëme.

Je me livre au plaisir de transcrire ce que dit le *Tasse* au commencement du quatrième chant.

Quinci avendo pur tutto il pensier volto
A recar né cristiani ultima doglia;
Che fia comanda, il popol suo racolto,
(Concilio orrendo) entro la regia soglia.
Come fia pur leggiera impresa (ahi stolto)
Il repugnare alla divina voglia:
Stolto, ch'al ciel s'agguaglia, e'n obblio pone,
Come di dio la destra irata tuone.

Chiama gli abitator' dell'ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Tréman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel rumor rimbomba.
Nè stridendo così dalle superne
Regione del cielo il folgor piomba
Nè si scossa giàmai trema la terra,
Quand i vapori in sen gravida serra.

Orrida maestà nel fero aspetto
Terrore accresce, e più superbo il rende.
Rosseggian gli occhi; e di veneno infetto,
Come infausta cometa, il guardo splende.
Gli involve il mento, e sù l'irsuto petto
Ispida, e folta la gran barba scende.
Ed in guisa di voragine profonda,
S'apre la bocca d'atro sangue immonda;

Quali i fumi sulfurei, ed infiammati
Escon di mon Gibello, e'l pazzo, e'l tuono;

Tal della fera bocca i negri fiati,
Tale il fetore, e le faville fono.
Mentre ei parlava, Cerbero i latrati
Ripreſſe, e l'Idra ſi fe' muta al ſuono:
Reſto Cocito, e ne tremar' gli abiſſi,
E in queſti detti il gran rimbombo udiſſi.

Tartarei numi, di ſeder più degni
Là ſovra il ſole, ond'è l'origin voſtra,
Che meco già da' più felici regni
Spinſe il gran caſo in queſta oribil chioſtra;
Gli antichi altrui ſoſpetti, e i fieri ſdegni.
Noti ſon troppo, e l'alta impreſa noſtra
Or colui regge a ſuo voler le ſtelle,
E noi ſiam giudicate alme rubelle.

Ed in vece del dì ſereno, e puro,
Dell'aureo ſol, degli ſtellati giri,
N'hà qui rinchiuſi in queſto abiſſo oſcuro;
Ne' vol, ch'al primo onor per noi s'aſpiri.
E poſcia (ahi quanto a ricordarlo è duro,
Queſto è quel, che più inaſpra i miei martiri.)
Nè bei ſeggi celeſti hà l'uom chiamato,
L'uom' vile, & di vil fango in terra nato.

Tout le poëme de *Milton* ſemble fondé ſur ces vers, qu'il a même entièrement traduits. Le *Taſſe* ne s'appeſantit point ſur les reſſorts de cette machine, la ſeule peut-être que l'auſtérité de ſa religion, & le ſujet d'une croiſade duſſent lui fournir. Il quitte le diable le plutôt qu'il peut pour préſenter ſon Armide aux lecteurs; l'admirable *Armide*, digne de l'*Alcine* de l'*Arioſte* dont elle eſt imitée. Il

ne fait point tenir de longs discours à *Belial*, à *Mammon*, à *Belzébut*, à *Satan*.

Il ne fait pas bâtir une salle pour les diables; il n'en fait point des géans pour les transformer en pygmées, afin qu'ils puissent tenir plus à l'aise dans la salle. Il ne déguise point enfin *Satan* en cormoran & en crapaud.

Qu'auraient dit les cours & les savans de l'ingénieuse Italie, si le *Tasse*, avant d'envoyer l'esprit de ténèbres exciter *Hidraot* le père d'*Armide* à la vengeance, se fût arrêté aux portes de l'enfer pour s'entretenir avec la Mort & le Péché; si le Péché lui avait appris qu'il était sa fille, qu'il avait accouché d'elle par la tête; qu'ensuite il devint amoureux de sa fille; qu'il en eut un enfant qu'on appela *la Mort*, que la mort (qui est supposée masculin) coucha avec le péché, (qui est supposé féminin) & qu'elle lui fit une infinité de serpens qui rentrent à toute heure dans ses entrailles, & qui en sortent.

De tels rendez-vous, de telles jouissances sont aux yeux des Italiens de singuliers épisodes d'un poëme épique. Le *Tasse* les a négligés, & il n'a pas eu la délicatesse de transformer *Satan* en crapaud, pour mieux instruire *Armide*.

Que n'a-t-on point dit de la guerre des bons & des mauvais anges que *Milton* a imitée, de la gigantomachie de *Claudien*? *Gabriel* consume deux chants entiers à raconter les batailles données dans le ciel contre DIEU même; & ensuite la création du monde. On s'est plaint que ce poëme ne soit presque rempli que d'épisodes; & quels épisodes! c'est *Gabriel* &

Satan qui se disent des injures ; ce sont des anges qui se font la guerre dans le ciel, & qui la font à DIEU. Il y a dans le ciel des dévots & des espèces d'athées. *Abdiel*, *Ariel*, *Arioc*, *Rimiel*, combattent *Moloch*, *Belzébuth*, *Nisroch* ; on se donne de grands coups de sabre ; on se jette des montagnes à la tête avec les arbres qu'elles portent, & les neiges qui couvrent leurs cîmes, & les rivières qui coulent à leurs pieds. C'est-là, comme on voit, la belle & simple nature !

On se bat dans le ciel à coups de canon ; encore cette imagination est-elle prise de l'*Arioste* ; mais l'*Arioste* semble garder quelque bienséance dans cette invention. Voilà ce qui a dégoûté bien des lecteurs italiens & français. Nous n'avons garde de porter notre jugement ; nous laissons chacun sentir du dégoût ou du plaisir à sa fantaisie.

On peut remarquer ici que la fable de la guerre des géans contre les dieux, semble plus raisonnable que celle des anges, si le mot de *raisonnable* peut convenir à de telles fictions. Les géans de la fable étaient supposés les enfans du ciel & de la terre, qui redemandaient une partie de leur héritage à des dieux, auxquels ils étaient égaux en force & en puissance. Ces dieux n'avaient point créé les Titans ; ils étaient corporels comme eux ; mais il n'en est pas ainsi dans notre religion. DIEU est un être pur, infini, tout-puissant, créateur de toutes choses, à qui ses créatures n'ont pu faire la guerre, ni lancer contre lui des montagnes, ni tirer du canon.

Aussi cette imitation de la guerre des géans,

cette fable des anges révoltés contre DIEU même, ne se trouve que dans les livres apocryphes attribués à *Enoch* dans le premier siècle de notre ère vulgaire, livres dignes de toute l'extravagance du rabinisme.

Milton a donc décrit cette guerre. Il y a prodigué les peintures les plus hardies. Ici ce sont des anges à cheval, & d'autres qu'un coup de sabre coupe en deux, & qui se rejoignent sur le champ; là c'est la mort qui *lève le nez pour renifler l'odeur des cadavres* qui n'existent pas encore. Ailleurs elle frappe de *sa massue pétrifique sur le froid & sur le sec.* Plus loin c'est le froid, le chaud, le sec & l'humide qui se disputent l'empire du monde, & qui *conduisent en bataille rangée des embryons d'atomes.* Les questions les plus épineuses de la plus rebutante scolastique, sont traitées en plus de vingt endroits dans les termes même de l'école. Des diables en enfer s'amusent à disputer sur la grâce, sur le libre arbitre, sur la prédestination, tandis que d'autres jouent de la flûte.

Au milieu de ces inventions, il soumet son imagination poétique, & la restreint à paraphraser dans deux chants, les premiers chapitres de la Genèse.

God savv the light vvas good.
And light from darkness divided
Light the day and darkness night he nam'd.
Again god said let be the firmament . . .
And savv that it vvas good . . .

C'est un respect qu'il montre pour l'ancien

teſtament, ce fondement de notre ſainte religion.

Nous croyons avoir une traduction exacte de *Milton*, & nous n'en avons point. On a retranché, ou entièrement altéré plus de deux cents pages qui prouveraient la vérité de ce que j'avance.

En voici un précis que je tire du cinquième chant.

Après qu'*Adam* & *Eve* ont récité le pſeaume CXLVIII, l'ange *Raphaël* deſcend du ciel ſur ſes ſix ailes, & vient leur rendre viſite; & *Eve* lui prépare à dîner. « Elle écraſe des » grappes de raiſin & en fait du vin doux » qu'on appelle *mouſt;* & de pluſieurs graines, » & des doux pignons preſſés, elle tempéra » de douces crèmes.... L'ange lui dit, bon » jour, & ſe ſervit de la ſainte ſalutation » dont il uſa long-temps après envers *Marie* » la ſeconde *Eve:* Bonjour, mère des hommes, » dont le ventre fécond remplira le monde » de plus d'enfans qu'il n'y a de différens » fruits des arbres de DIEU entaſſés ſur ta » table. La table était un gazon & des ſiéges » de mouſſe tout autour, & ſur ſon ample » quarré d'un bout à l'autre tout l'automne » était empilé, quoique le printemps & l'au- » tomne danſaſſent dans ce lieu par la main. « Ils firent quelque temps converſation ſans » craindre que le dîner ſe refroidît. (*d*) Enfin, » notre premier père commença ainſi :

» Envoyé céleſte, qu'il vous plaiſe goûter » des préſens que notre nourricier, dont

(*d*) Mot pour mot : *Nor fear'd leaſt dinner cool'd.*

» descend tout bien parfait & immense, a fait » produire à la terre pour notre nourriture » & pour notre plaisir ; alimens peut-être » insipides pour des natures spirituelles. Je » sais seulement qu'un père céleste les donne » à tous.

» A quoi l'ange répondit : Ce que celui, » dont les louanges soient chantées, donne » à l'homme, en partie spirituel, n'est pas » trouvé un mauvais mets par les purs esprits ; » & ces purs esprits, ces substances intelli- » gentes veulent aussi des alimens ainsi qu'il » en faut à votre substance raisonnable. Ces » deux substances contiennent en elles toutes » les facultés basses des sens par lesquelles » elles entendent, voient, flairent, touchent, » goûtent, digèrent ce qu'elles ont goûté, » en assimilent les parties, & changent les » choses corporelles en incorporelles. Car, » vois-tu, tout ce qui a été créé doit être » soutenu & nourri ; les élémens les plus » grossiers alimentent les plus purs ; la terre » donne à manger à la mer, la terre & la » mer à l'air ; l'air donne de la pâture aux » feux éthérés, & d'abord à la lune, qui est » la plus proche de nous ; c'est de-là qu'on » voit sur son visage rond, ses taches & ses » vapeurs non encore purifiées, & non encore » tournées en sa substance. La lune aussi exhale » de la nourriture de son continent humide » aux globes plus élevés. Le soleil qui départ » sa lumière à tous, reçoit aussi de tous en » récompense son aliment en exhalaisons hu- » mides, & le soir il soupe avec l'Océan.... » Quoique dans le ciel les arbres de vie portent

» un fruit d'ambroisie, quoique nos vignes » donnent du nectar ; quoique tous les matins » nous brossions les branches d'arbres cou- » vertes d'une rosée de miel, quoique nous » trouvions le terrain couvert de graines » perlées, cependant DIEU a tellement varié » ici ses présens de nouvelles délices qu'on » peut les comparer au ciel. Soyez sûrs que » je ne serai pas assez délicat pour n'en pas » tâter avec vous.

» Ainsi ils se mirent à table, & tombèrent » sur les viandes ; & l'ange n'en fit pas seu- » lement semblant ; il ne mangea pas en » mystère, selon la glose commune des théo- » logiens, mais avec la vive dépêche d'une » faim très-réelle, avec une chaleur concoc- » tive & transsubstantive ; le superflu du dîner » transpire aisément dans les pores des esprits ; » il ne faut pas s'en étonner puisque l'empirique » alchimiste avec son feu de charbon & de suie » peut changer, ou croit pouvoir changer » l'écume du plus grossier métal en or aussi » parfait que celui de la mine.

» Cependant *Eve* servait à table toute nue, » & couronnait leurs coupes de liqueurs déli- » cieuses ; ô innocence ! méritant paradis ! » c'était alors plus que jamais que les enfans » de DIEU auraient été excusables d'être » amoureux d'un tel objet ; mais dans leurs » cœurs l'amour régnait sans débauche. Ils ne » connaissaient pas la jalousie, enfer des amans » outragés. »

Voilà ce que les traducteurs de *Milton* n'ont point du tout rendu ; voilà ce dont ils ont supprimé les trois quarts & atténué tout le

reste. C'est ainsi qu'on en a usé quand on a donné des traductions de quelques tragédies da *Shakespeare* ; elles sont toutes mutilées & entièrement méconnaissables. Nous n'avons aucune traduction fidelle de ce célèbre auteur dramatique que celle des trois premiers actes de son *Jules-César*, imprimée à la suite de *Cinna*, dans l'édition de *Corneille* avec des commentaires.

Virgile annonce les destinées des descendans d'*Enée*, & les triomphes des Romains, *Milton* prédit le destin des enfans d'*Adam* ; c'est un objet plus grand, plus intéressant pour l'humanité ; c'est prendre pour son sujet l'histoire universelle. Il ne traite pourtant à fond que celle du peuple juif dans les onzième & douzième chants ; & voici mot à mot ce qu'il dit du reste de la terre.

« L'ange *Michel* & *Adam* montèrent dans » la *vision de Dieu* ; c'était la plus haute » montagne du paradis terrestre, du haut de » laquelle l'hémisphère de la terre s'étendait » dans l'aspect le plus ample & le plus clair. » Elle n'était pas plus haute, ni ne présentait » un aspect plus grand que celle sur laquelle » le diable emporta le second *Adam* dans le » désert, pour lui montrer tous les royaumes » de la terre & leur gloire. Les yeux d'*Adam* » pouvaient commander de-là toutes les villes » d'ancienne & de moderne renommée ; sur le » siége du plus puissant empire, depuis les » futures murailles de Combalu, capitale du » grand-kan du Catai, & de Samarcande sur » l'Oxus, trône de *Tamerlan*, à Pékin des » rois de la Chine, & de-là à Agra, & de-là

» à Lahor du grand mogol jusqu'à la Cher-
» sonèse d'or, ou jusqu'au siége du Persan
» dans Ecbatane, & depuis dans Ispahan,
» ou jusqu'au czar russe dans Moscou, ou au
» sultan venu du Turkestan dans Byzance. Ses
» yeux pouvaient voir l'empire du Négus
» jusqu'à son dernier port Ercoco, & les
» royaumes maritimes Mombaza, Quiloa &
» Melinde, & Sofala qu'on croit Ophir, jus-
» qu'au royaume de Congo & Angola plus
» au sud. Ou bien de-là il voyait depuis le
» fleuve Niger jusqu'au mont Atlas, les ro-
» yaumes d'Almanzor, de Fez & de Maroc,
» Sus, Alger, Tremizen, & de-là l'Europe
» à l'endroit d'où Rome devait gouverner le
» monde. Peut-être il vit en esprit le riche
» Mexique siége de *Montezume*, & Cusco dans
» le Pérou plus riche siége d'*Atabalipa*, & la
» Guiane non encore dépouillée, dont la
» capitale est appelée *Eldorado* par les Es-
» pagnols. »

Après avoir fait voir tant de royaumes aux yeux d'*Adam*, on lui montre aussitôt un hôpital ; & l'auteur ne manque pas de dire que c'est un effet de la gourmandise d'*Eve*.

« Il vit un lazaret où gisait nombre de
» malades, spasmes hideux, empreintes dou-
» loureuses, maux de cœur, d'agonie, toutes
» les sortes de fièvres, convulsions, épilep-
» sies, terribles catarres, pierres & ulcères
» dans les intestins, douleurs de coliques,
» frénésies diaboliques, mélancolies soupi-
» rantes, folies lunatiques, atrophies, ma-
» rasmes, peste dévorante au loin, hydro-
» pisie, asthmes, rhumes, &c. »

Toute cette vision semble une copie de l'*Arioste* ; car *Astolphe*, monté sur l'hippogryphe, voit en volant tout ce qui se passe sur les frontières de l'Europe & sur toute l'Afrique. Peut-être, si on l'ose dire, la fiction de l'*Arioste* est plus vraisemblable que celle de son imitateur ; car en volant il est tout naturel qu'on voie plusieurs royaumes l'un après l'autre ; mais on ne peut découvrir toute la terre du haut d'une montagne.

On a dit que *Milton* ne savait pas l'optique ; mais cette critique est injuste ; il est très-permis de feindre qu'un esprit céleste découvre au père des hommes les destinées de ses descendans. Il n'importe que ce soit du haut d'une montagne ou ailleurs. L'idée au moins est grande & belle.

Voici comme finit ce poëme.

La Mort & le Péché construisent un large pont de pierre qui joint l'enfer à la terre pour leur commodité & pour celle de *Satan*, quand ils voudront faire leur voyage. Cependant *Satan* revole vers les diables par un autre chemin ; il vient rendre compte à ses vassaux du succès de sa commission ; il harangue les diables ; mais il n'est reçu qu'avec des sifflets. DIEU le change en grand serpent, & ses compagnons deviennent serpens aussi.

Il est aisé de reconnaître dans cet ouvrage, au milieu de ses beautés, je ne sais quel esprit de fanatisme & de férocité pédantesque qui dominaient en Angleterre du temps de *Cromwell*, lorsque tous les Anglais avaient la bible & le pistolet à la main. Ces absurdités théologiques dont l'ingénieux *Butler* auteur d'*Hudibras* s'est

tant moqué, furent traitées sérieusement par *Milton*. Aussi cet ouvrage fut-il regardé par toute la cour de *Charles II* avec autant d'horreur qu'on avait de mépris pour l'auteur.

Milton avait été quelque temps secrétaire pour la langue latine du parlement appelé le *rump*, ou le *croupion*. Cette place fut le prix d'un livre latin en faveur des meurtriers du roi *Charles I*; livre (il faut l'avouer) aussi ridicule par le style que détestable par la matière; livre où l'auteur raisonne à peu près comme lorsque, dans son Paradis perdu, il fait digérer un ange, & fait passer les excrémens par insensible transpiration; lorsqu'il fait coucher ensemble le Péché & la Mort, lorsqu'il transforme son *Satan* en cormoran & en crapaud, lorsqu'il fait des diables géans, qu'il change ensuite en pygmées pour qu'ils puissent raisonner plus à l'aise & parler de controverse, &c.

Si on veut un échantillon de ce libelle scandaleux qui le rendit si odieux, en voici quelques-uns. *Saumaise* avait commencé son livre en faveur de la maison *Stuart* & contre les régicides, par ces mots.

L'horrible nouvelle du parricide commis en Angleterre, a blessé depuis peu nos oreilles & encore plus nos cœurs.

Milton répond à *Saumaise*: *Il faut que cette horrible nouvelle ait eu une épée plus longue que celle de saint Pierre qui coupa une oreille à Malchus, ou les oreilles hollandaises doivent être bien longues pour que le coup ait porté de Londres à la Haye; car une telle nouvelle ne pouvait blesser que des oreilles d'âne.*

Après

Après ce singulier préambule, *Milton* traite de *pusillanimes* & de *lâches*, les larmes que le crime de la faction de *Cromwell* avait fait répandre à tous les hommes justes & sensibles. *Ce sont*, dit-il, *des larmes telles qu'il en coula des yeux de la nymphe Salmacis, qui produisirent la fontaine dont les eaux énervaient les hommes, les dépouillaient de leur virilité, leur ôtaient le courage, & en fesaient des hermaphrodites.* Or *Saumaise* s'appelait *Salmasius* en latin. *Milton* le fait descendre de la nymphe *Salmacis*. Il l'appelle *eunuque & hermaphrodite*, quoiqu'hermaphrodite soit le contraire d'eunuque. Il lui dit que ses pleurs sont ceux de *Salmacis* sa mère, & qu'ils l'ont rendu infame.

Infamis ne quem male fortibus undis
Salmacis enervet.

On peut juger si un tel pédant atrabilaire, défenseur du plus énorme crime, put plaire à la cour polie & délicate de *Charles II*, aux lords *Rochester*, *Roscommon*, *Buckingham*, aux *Waller*, aux *Couley*, aux *Congrèves*, aux *Wicherley*. Ils eurent tous en horreur l'homme & le poëme. A peine même sut-on que le Paradis perdu existait. Il fut totalement ignoré en France aussi-bien que le nom de l'auteur.

Qui aurait osé parler aux *Racines*, aux *Despréaux*, aux *Molières*, aux *la Fontaine* d'un poëme épique sur *Adam* & *Eve*? Quand les Italiens l'ont connu, ils ont peu estimé cet ouvrage moitié théologique & moitié diabolique, où les anges & les diables parlent pendant des chants entiers. Ceux qui savent

par cœur l'*Arioſte* & le *Taſſe*, n'ont pu écouter les ſons durs de *Milton*. Il y a trop de diſtance entre la langue italienne & l'anglaiſe.

Nous n'avions jamais entendu parler de ce poëme en France, avant que l'auteur de la *Henriade* nous en eût donné une idée dans le neuvième chapitre de ſon *Eſſai ſur le poëme épique*. Il fut même le premier (ſi je ne me trompe) qui nous fit connaître les poëtes anglais, comme il fut le premier qui expliqua les découvertes de *Newton* & les ſentimens de *Locke*. Mais quand on lui demanda ce qu'il penſait du génie de *Milton*, il répondit: *Les Grecs recommandaient aux poëtes de ſacrifier aux grâces, Milton a ſacrifié au diable.*

On ſongea alors à traduire ce poëme épique anglais dont M. de *Voltaire* avait parlé avec beaucoup d'éloges à certains égards. Il eſt difficile de ſavoir préciſément qui en fut le traducteur. On l'attribue à deux perſonnes qui travaillèrent enſemble; mais on peut aſſurer qu'ils ne l'ont point du tout traduit fidellement. Nous l'avons déjà fait voir, & il n'y a qu'à jeter les yeux ſur le début du poëme pour en être convaincu.

« Je chante la déſobéiſſance du premier » homme, & les funeſtes effets du fruit dé- » fendu, la perte d'un paradis, & le mal de » la mort triomphant ſur la terre, juſqu'à ce » ce qu'un Dieu-homme vienne juger les » nations, & nous rétabliſſe dans le ſéjour » bienheureux. »

Il n'y a pas un mot dans l'original qui réponde exactement à cette traduction. Il faut d'abord conſidérer qu'on ſe permet dans la

langue anglaise des inversions que nous souffrons rarement dans la nôtre. Voici mot à mot le commencement de ce poëme de *Milton*.

« La première désobéissance de l'homme, » & le fruit de l'arbre défendu, dont le goût » porta la mort dans le monde, & toutes nos » misères avec la perte d'Eden, jusqu'à ce » qu'un plus grand-homme nous rétablît (*e*) & » regagnât notre demeure heureuse ; Muse » céleste, c'est-là ce qu'il faut chanter. »

Il y a de très-beaux morceaux sans doute dans ce poëme singulier ; & j'en reviens toujours à ma grande preuve, c'est qu'ils sont retenus en Angleterre par quiconque se pique d'un peu de littérature. Tel est ce monologue de *Satan*, lorsque s'échappant du fond des enfers, & voyant pour la première fois notre soleil sortant des mains du créateur, il s'écrie :

« Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
» Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
» Jour qui fais mon supplice, & dont mes yeux s'étonnent,
» Toi qui sembles le Dieu des cieux qui t'environnent,
» Devant qui tout éclat disparaît & s'enfuit,
» Qui fais pâlir le front des astres de la nuit ;
» Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
» Hélas ! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
» Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
» Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi ;

(*e*) Il y a dans plusieurs éditions, *Restore us and regain*. J'ai choisi cette leçon comme la plus naturelle. Il y a dans l'original : *La première désobéissance de l'homme*, &c. *Chantez, muse céleste*. Mais cette inversion ne peut être adoptée dans notre langue.

» Je fuis tombé ; l'orgueil m'a plongé dans l'abyme.
» Hélas ! je fus ingrat, c'eſt là mon plus grand crime.
» J'oſai me révolter contre mon créateur,
» C'eſt peu de me créer, il fut mon bienfaiteur ;
» Il m'aimait : j'ai forcé ſa juſtice éternelle
» D'appeſantir ſon bras ſur ma tête rebelle ;
» Je l'ai rendu barbare en ſa ſévérité,
» Il punit à jamais, & je l'ai mérité.
» Mais ſi le repentir pouvait obtenir grâce ! . . .
» Non, rien ne fléchira ma haine & mon audace ;
» Non, je déteſte un maître ; & ſans doute il vaut mieux
» Régner dans les enfers qu'obéir dans les cieux.

Les amours d'*Adam* & d'*Eve* ſont traités avec une molleſſe élégante & même attendriſſante, qu'on n'attendrait pas du génie un peu dur, & du ſtyle ſouvent raboteux de *Milton*.

Du reproche de plagiat fait à Milton.

QUELQUES-UNS l'ont accuſé d'avoir pris ſon poëme dans la tragédie du Banniſſement d'Adam de *Grotius*, & dans la Sarcotis du jéſuite *Mazénius*, imprimée à Cologne en 1654 & en 1661, long-temps avant que *Milton* donnât ſon Paradis perdu.

Pour *Grotius*, on ſavait aſſez en Angleterre que *Milton* avait tranſporté dans ſon poëme épique anglais quelques vers latins de la tragédie d'Adam. Ce n'eſt point du tout être plagiaire ; c'eſt enrichir ſa langue des beautés d'une langue étrangère. On n'accuſa point *Euripide* de plagiat pour avoir imité dans un

chœur d'*Iphigénie* le second livre de l'*Iliade*; au contraire, on lui fut très-bon gré de cette imitation, qu'on regarda comme un hommage rendu à *Homère* sur le théâtre d'Athènes.

Virgile n'essuya jamais de reproche pour avoir heureusement imité dans l'*Enéide* une centaine de vers du premier des poëtes grecs.

On a poussé l'accusation un peu plus loin contre *Milton*. Un écossais, nommé M. *Lauder*, très-attaché à la mémoire de *Charles I*, que *Milton* avait insultée avec l'acharnement le plus grossier, se crut en droit de flétrir la mémoire de l'accusateur de ce monarque. On prétendait que *Milton* avait fait une infame fourberie pour ravir à *Charles I* la triste gloire d'être l'auteur de l'*Eikon Basilike*; livre long-temps cher aux royalistes, & que *Charles I* avait, dit-on, composé dans sa prison pour servir de consolation à sa déplorable infortune.

Lauder voulut donc, vers l'année 1752, commencer par prouver que *Milton* n'était qu'un plagiaire, avant de prouver qu'il avait agi en faussaire contre la mémoire du plus malheureux des rois; il se procura des éditions du poëme de la Sarcotis. Il paraissait évident que *Milton* en avait imité quelques morceaux, comme il avait imité *Grotius* & le *Tasse*.

Mais *Lauder* ne s'en tint pas là; il déterra une mauvaise traduction en vers latins du Paradis perdu du poëte anglais; & joignant plusieurs vers de cette traduction à ceux de *Mazénius*, il crut rendre par-là l'accusation plus grave, & la honte de *Milton* plus complète. Ce fut en quoi il se trompa lourdement; sa fraude fut découverte. Il voulait faire passer

Milton pour un fauſſaire, & lui-même fut convaincu de l'être. On n'examina point le poëme de *Mazénius*, dont il n'y avait alors que très-peu d'exemplaires en Europe. Toute l'Angleterre convaincue du mauvais artifice de l'Ecoſſais, n'en demanda pas davantage. L'accuſateur confondu fut obligé de déſavouer ſa manœuvre & d'en demander pardon.

Depuis ce temps on imprima une nouvelle édition de *Mazénius* en 1757. Le public littéraire fut ſurpris du grand nombre de très-beaux vers dont la Sarcotis était parſemée. Ce n'eſt à la vérité qu'une longue déclamation de collége ſur la chute de l'homme. Mais l'exorde, l'invocation, la deſcription du jardin d'Eden, le portrait d'*Eve*, celui du diable, ſont préciſément les mêmes que dans *Milton*. Il y a bien plus, le même ſujet, le même nœud, la même cataſtrophe. Si le diable veut dans *Milton* ſe venger ſur l'homme du mal que DIEU lui a fait, il a préciſément le même deſſein chez le jéſuite *Mazénius*; & il le manifeſte dans des vers dignes peut-être du ſiècle d'*Auguſte*.

Semel excidimus crudelibus aſtris,
Et conjuratas involvit terra cohortes.
Fata manent, tenet & ſuperos oblivio noſtri;
Indecore premimur, vulgi tolluntur inertes
Ac viles animæ, cœloque ſruuntur aperto.
Nos divûm ſoboles, patriaque in ſede locandi
Pellimur exilio, mœſtoque Acheronte tenemur.
Heu! dolor & ſuperûm decreta indigna! fatiſcat
Orbis & antiquo turbentur cuncta tumultu,
Ac redeat deforme chaos; Styx atra ruinam

Terrarum excipiat, fatoque impellat eodem
Et cœlum, & cœli cives; ut inulta cadamus
Turba, nec umbrarum pariter caligine raptam
Sarcoteam, inviſum caput, involvamus? ut oſtris
Regnantem, & nobis domina cervice minantem
Ignavi patiamur? adhuc tamen, improba, vivit!
Vivit adhuc, fruiturque Dei ſecura favore!
Cernimus? & quicquam furiarum abſconditur orco!
Vah! pudor, æternumque probrum ſtygis, occidat, amens
Occidat, & noſtræ ſubeat conſortia culpæ.
Hæc mihi ſecluſo cœlis, ſolatia tantum
Excidii reſtant; juvat hac conſorte malorum
Poſſe frui, juvat ad noſtram ſeducere pœnam
Fruſtra exultantem, patriaque ex ſorte ſuperbam.
Ærumnas exempla levant; minor illa ruina eſt,
Quæ caput adverſi labens oppreſſerit hoſtis.

On trouve dans *Mazénius* & dans *Milton* de petits épiſodes, de légères excurſions abſolument ſemblables; l'un & l'autre parlent de *Xerxès* qui couvrit la mer de ſes vaiſſeaux.

Quantus erat Xerxes medium qui contrahit orbem
Urbis in excidium.

Tous deux parlent ſur le même ton de la tour de Babel; tous deux font la même deſcription du luxe, de l'orgueil, de l'avarice, de la gourmandiſe.

Ce qui a le plus perſuadé le commun des lecteurs du plagiat de *Milton*, c'eſt la parfaite reſſemblance du commencement des deux poëmes. Pluſieurs lecteurs étrangers, après avoir

lu l'exorde, n'ont pas douté que tout le reſte du poëme de *Milton* ne fût pris de *Mazénius*. C'eſt une erreur bien grande, & aiſée à reconnaître.

Je ne crois pas que le poëte anglais ait imité en tout plus de deux cents vers du jéſuite de Cologne; & j'oſe dire qu'il n'a imité que ce qui méritait de l'être. Ces deux cents vers ſont fort beaux; ceux de *Milton* le ſont auſſi; & le total du poëme de *Mazénius*, malgré ces deux cents beaux vers, ne vaut rien du tout.

Molière prit deux ſcènes entières dans la ridicule comédie du Pédant joué de *Cyrano de Bergerac*. Ces deux ſcènes ſont bonnes, diſait-il, en plaiſantant avec ſes amis, elles m'appartiennent de droit, je reprends mon bien. On aurait été, après cela, très-mal reçu à traiter de plagiaire l'auteur du Tartuffe & du Miſanthrope.

Il eſt certain qu'en général *Milton*, dans ſon *Paradis*, a volé de ſes propres ailes en imitant; & il faut convenir que s'il a emprunté tant de traits de *Grotius* & du jéſuite de Cologne, ils ſont confondus dans la foule des choſes originales qui ſont à lui; il eſt toujours regardé en Angleterre comme un très-grand poëte.

Il eſt vrai qu'il aurait dû avouer qu'il avait traduit deux cents vers d'un jéſuite; mais de ſon temps, dans la cour de *Charles II*, on ne ſe ſouciait ni des jéſuites, ni de *Milton*, ni du Paradis perdu, ni du Paradis retrouvé. Tout cela était ou bafoué ou inconnu.

ÉPREUVE.

ÉPREUVE.

TOUTES les absurdités qui aviliſſent la nature humaine, nous ſont donc venues d'Aſie, avec toutes les ſciences & tous les arts ! C'eſt en Aſie, c'eſt en Egypte qu'on oſa faire dépendre la vie & la mort d'un accuſé, ou d'un coup de dez, ou de quelque choſe d'équivalent ; ou de l'eau froide, ou de l'eau chaude, ou d'un fer rouge, ou d'un morceau de pain d'orge. Une ſuperſtition à peu près ſemblable exiſte encore, à ce qu'on prétend, dans les Indes, ſur les côtes de Malabar, & au Japon.

Elle paſſa d'Egypte en Grèce. Il y eut à Trezène un temple fort célèbre, dans lequel tout homme qui ſe parjurait, mourait ſur le champ d'apoplexie. *Hippolyte*, dans la tragédie de Phèdre, parle ainſi à ſa maîtreſſe *Aricie* :

Aux portes de Trezène, & parmi ces tombeaux,
Des princes de ma race antiques ſépultures,
Eſt un temple ſacré formidable aux parjures.
C'eſt-là que les mortels n'oſent jurer en vain ;
Le perfide y reçoit un châtiment ſoudain ;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le menſonge n'a point de frein plus redoutable.

Le ſavant commentateur du grand *Racine* fait cette remarque ſur les épreuves de Trezène.

« M. de *la Motte* a dit qu'*Hippolyte* devait » propoſer à ſon père de venir entendre ſa » juſtification dans ce temple où l'on n'oſait » jurer en vain. Il eſt vrai que *Théſée* n'aurait

» pu douter alors de l'innocence de ce jeune » prince ; mais il eût eu une preuve trop con- » vaincante contre *la vertu de Phèdre*, & c'eſt » ce qu'*Hippolyte* ne voulait pas faire. M. de » *la Motte* aurait dû ſe défier un peu de ſon » goût, en ſoupçonnant celui de *Racine*, qui » ſemble avoir prévu ſon objection. En effet, » *Racine* ſuppoſe que *Théſée* eſt ſi prévenu » contre *Hippolyte*, qu'il ne veut pas même » l'admettre à ſe juſtifier par ſerment. »

Je dois dire que la critique de *la Motte* eſt de feu M. le marquis de *Laſſai*. Il la fit à table chez M. de *la Faye*, où j'étais avec feu M. de *la Motte*, qui promit qu'il en ferait uſage ; & en effet, dans ſes diſcours ſur la tragédie, (*a*) il fait honneur de cette critique à M. le marquis de *Laſſai*. Cette réflexion me parut très-judicieuſe, ainſi qu'à M. de *la Faye* & à tous les convives qui étaient, excepté moi, les meilleurs connaiſſeurs de Paris. Mais nous convînmes tous que c'était *Aricie* qui devait demander à *Théſée* l'épreuve du temple de Trezène, d'autant plus que *Théſée* immédiatement après, parle aſſez long-temps à cette princeſſe, laquelle oublie la ſeule choſe qui pouvait éclairer le père & juſtifier le fils. Cet oubli me paraît inexcuſable. Ni M. de *Laſſai*, ni M. de *la Motte* ne devaient ſe défier de leur goût en cette occaſion. C'eſt en vain que le commentateur objecte que *Théſée* a déclaré à ſon fils qu'il n'en croira point ſes ſermens.

Toujours les ſcélérats ont recours au parjure.

Il y a une prodigieuſe différence entre un

(*a*) *La Motte*, tome IV, page 308.

ſerment fait dans une chambre, & un ſerment fait dans un temple où les parjures ſont punis d'une mort ſubite. Si *Aricie* avait dit un mot, *Théſée*, n'avait aucune excuſe de ne pas conduire *Hippolyte* dans ce temple; mais alors il n'y avait plus de cataſtrophe.

Hippolyte, ne devait donc point parler de la vertu du temple de Trezène à ſon *Aricie*; il n'avait pas beſoin de lui faire ſerment de l'aimer; elle en était aſſez perſuadée. C'eſt une légère faute qui a échappé au tragique le plus ſage, le plus élégant & le plus paſſionné que nous ayons eu.

Après cette petite digreſſion, je reviens à la barbare folie des épreuves. Elle ne fut point reçue dans la république romaine. On ne peut regarder comme une des épreuves dont nous parlons, l'uſage de faire dépendre les grandes entrepriſes de la manière dont les poulets ſacrés mangeaient des veſces. Il ne s'agit ici que des épreuves faites ſur les hommes. On ne propoſa jamais aux *Manlius*, aux *Camilles*, aux *Scipions* de ſe juſtifier en mettant la main dans de l'eau bouillante ſans s'échauder.

Ces inepties barbares ne furent point admiſes ſous les empereurs. Mais nos Tartares qui vinrent détruire l'empire, (car la plupart de ces déprédateurs étaient originaires de Tartarie) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenaient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à *Juſtinien*, malgré la déteſtable ſuperſtition qui régnait alors. Mais depuis ce temps, les épreuves dont nous parlons y furent reçues. Cette manière de juger les hommes eſt ſi ancienne, qu'on

la trouve établie chez les Juifs dans tous les temps.

Coré, *Dathan* & *Abiron* disputent le pontificat au grand-prêtre *Aaron* dans le désert; *Moïse* leur ordonne d'apporter deux cents cinquante encensoirs, & leur dit : Que DIEU choisira entre leurs encensoirs & celui d'*Aaron*. A peine les révoltés eurent paru pour soutenir cette épreuve, qu'ils furent engloutis dans la terre, & que le feu du ciel frappa deux cents cinquante de leurs principaux adhérens; (*b*) après quoi le Seigneur fit encore mourir quatorze mille sept cents hommes du parti. La querelle n'en continua pas moins entre les chefs d'Israël & *Aaron* pour le sacerdoce. On se servit alors de l'épreuve des verges, chacun présenta sa verge; & celle d'*Aaron* fut la seule qui fleurit.

Quand le peuple de DIEU eut fait tomber les murs de Jérico au son des trompettes, il fut vaincu par les habitans du village de Haï. Cette défaite ne parut pas naturelle à *Josué*; il consulta le Seigneur qui lui répondit qu'Israël avait péché, que quelqu'un s'était approprié une part de ce qui était dévoué à l'anathême dans Jérico. En effet, tout le butin avait dû être brûlé avec les hommes, les femmes, les enfans & les bêtes, & quiconque avait sauvé ou emporté quelque chose devait être exterminé. (*c*) *Josué*, pour découvrir le coupable, soumit toutes les tribus à l'épreuve du sort. Il tomba d'abord sur la tribu de *Juda*, ensuite

(*b*) Nombres, chap. XVI.

(*c*) Josué, chap. VII.

sur la famille de *Zaré*, puis sur la maison où demeurait *Zabdi*, & enfin sur le petit-fils de *Zabdi*, nommé *Acan*.

L'écriture n'explique pas comment ces tribus errantes avaient alors des maisons. Elle ne dit pas non plus de quel sort on se servait ; mais il est certain, par le texte, qu'*Acan* étant convaincu de s'être approprié une petite lame d'or, un manteau d'écarlate & deux cents sicles d'argent, fut brûlé avec ses fils, ses brebis, ses bœufs, ses ânes & sa tente même dans la vallée d'Achor.

La terre promise fut partagée au sort ; (*d*) on tirait au sort les deux boucs d'expiation, pour savoir lequel des deux serait offert en sacrifice, (*e*) tandis qu'on enverrait l'autre au désert.

Quand il fallut élire *Saül* pour roi, (*f*) on consulta le sort qui désigna d'abord la tribu de *Benjamin*, la famille de *Métri* dans cette tribu, & ensuite *Saül* fils de *Cis* dans la famille de *Métri*.

Le sort tomba sur *Jonathas* pour le punir d'avoir mangé un peu de miel au bout d'une verge. (*g*)

Les matelots de Joppé jetèrent le sort pour apprendre de DIEU quelle était la cause de la tempête. (*h*) Le sort leur apprit que c'était *Jonas*, & ils le jetèrent dans la mer.

(*d*) Josué, chap. XIV.
(*e*) Lévit. chap. XVI.
(*f*) Liv. I des Rois, chap. X.
(*g*) Liv. I des Rois, chap. XIV, v. 42.
(*h*) Jonas, chap. I.

Toutes ces épreuves par le sort, qui n'étaient que des superstitions profanes chez les autres nations, étaient la voix de DIEU même chez le peuple chéri, & tellement la voix de DIEU que les apôtres tirèrent au sort la place de l'apôtre *Judas*. (*i*) Les deux concurrens étaient *St Mathias* & *Barsabas*. La Providence se déclara pour *St Mathias*.

Le pape *Honorius*, troisième du nom, défendit par une décrétale que l'on se servît dorénavant de cette voie pour élire des évêques. Elle était assez commune, c'est ce que les païens appelaient *sortilegium* sortilége. *Caton* dit dans la Pharsale :

Sortilegis egeant dubii.

Il y avait d'autres épreuves au nom du Seigneur chez les Juifs, comme les eaux de jalousie. (*k*) Une femme soupçonnée d'adultère devait boire de cette eau mêlée avec de la cendre, & consacrée par le grand-prêtre. Si elle était coupable, elle enflait sur le champ & mourait. C'est sur cette loi que tout l'Occident chrétien établit les preuves dans les accusations juridiques, ne sachant pas que ce qui était ordonné par DIEU même dans l'ancien testament, n'était qu'une superstition absurde dans le nouveau.

Le duel fut une de ces épreuves, & elle a duré jusqu'au seizième siècle. Celui qui tuait son adversaire avait toujours raison.

(*i*) Actes des apôtres, chap. I.

(*k*) Nombres, chap. V, v. 17.

La plus terrible de toutes était de porter, dans l'espace de neuf pas, une barre de fer ardent sans se brûler. Aussi l'*Histoire du moyen âge*, quelque fabuleuse qu'elle soit, ne rapporte aucun exemple de cette épreuve, ni de celle qui consistait à marcher sur neuf coutres de charrue enflammés. On peut douter de toutes les autres, ou expliquer les tours de charlatans dont on se servait pour tromper les juges. Par exemple, il était très-aisé de faire l'épreuve de l'eau bouillante impunément; on pouvait présenter un cuvier à moitié plein d'eau fraîche, & y verser juridiquement de la chaude, moyennant quoi l'accusé plongeait sa main dans de l'eau tiède jusqu'au coude, & prenait au fond l'anneau béni qu'on y jetait.

On pouvait faire bouillir de l'huile avec de l'eau; l'huile commence à s'élever, à jaillir, à paraître bouillonner quand l'eau commence à frémir; & cette huile n'a encore acquis que très-peu de chaleur. On semble alors mettre sa main dans l'eau bouillante; & on l'humecte d'une huile qui la préserve.

Un champion peut très-facilement s'être endurci jusqu'à tenir quelques secondes un anneau jeté dans le feu, sans qu'il reste de grandes marques de brûlure.

Passer entre deux feux sans se brûler n'est pas un grand tour d'adresse quand on passe fort vîte, & qu'on s'est bien pommadé le visage & les mains. C'est ainsi qu'en usa ce terrible *Pierre Aldobrandin*, *Petrus Igneus*, (supposé que ce conte soit vrai) quand il passa entre deux bûchers à Florence pour démontrer avec l'aide de DIEU, que son archevêque était un

fripon & un débauché. Charlatans ! charlatans ! disparaissez de l'histoire.

C'était une plaisante épreuve que celle d'avaler un morceau de pain d'orge, qui devait étouffer son homme s'il était coupable. J'aime bien mieux *Arlequin* que le juge interroge sur un vol dont le docteur *Balouard* l'accuse. Le juge était à table, & buvait d'excellent vin quand *Arlequin* comparut ; il prend la bouteille & le verre du juge ; il vide la bouteille, & lui dit : Monsieur, je veux que ce vin là me serve de poison, si j'ai fait ce dont on m'accuse.

ÉQUIVOQUE.

Faute de définir les termes, & sur-tout faute de netteté dans l'esprit, presque toutes les lois qui devraient être claires comme l'arithmétique & la géométrie, sont obscures comme des logogryphes. La triste preuve en est que presque tous les procès sont fondés sur le sens des lois, entendues presque toujours différemment par les plaideurs, les avocats & les juges.

Tout le droit public de notre Europe eut pour origine des équivoques, à commencer par la loi salique. *Fille n'héritera point en terre salique.* Mais qu'est-ce que terre salique ? & fille n'héritera-t-elle point d'un argent comptant, d'un collier à elle légué qui vaudra mieux que la terre ?

Les citoyens de Rome saluent *Karl* fils de *Pepin le bref* l'austrasien, du nom d'*imperator*. Entendaient-ils par-là, nous vous conférons tous les droits d'*Octave*, de *Tibère*, de *Ca-*

ligula, de *Claude?* nous vous donnons tout le pays qu'ils poſſédaient? Mais ils ne pouvaient le donner, puiſque loin d'en être les maîtres, ils l'étaient à peine de leur ville. Jamais il n'y eut d'expreſſion plus équivoque; & elle l'était tellement qu'elle l'eſt encore.

L'évêque de Rome *Léon III*, qui, dit-on, déclara *Charlemagne* empereur, comprenait-il la force des termes qu'il prononçait? Les Allemands prétendent qu'il entendait que *Charles* ſerait ſon maître; la Daterie a prétendu qu'il voulait dire qu'il ſerait maître de *Charlemagne*.

Les choſes les plus reſpectables, les plus ſacrées, les plus divines, n'ont-elles pas été obſcurcies par les équivoques des langues.

On demande à deux chrétiens de quelle religion ils ſont; l'un & l'autre répond: Je ſuis catholique. On les croit tous deux de la même communion; cependant l'un eſt de la grecque, l'autre de la latine, & tous deux irréconciliables. Si on veut s'éclaircir davantage, il ſe trouve que chacun d'eux entend par catholique *univerſel*, & qu'en ce cas univerſel a ſignifié *partie*.

L'ame de *St François* eſt au ciel, eſt en paradis. Un de ces mots ſignifie l'*air*, l'autre veut dire *jardin*.

On ſe ſert du mot *eſprit* pour exprimer vent, extrait, penſée, brandevin rectifié, apparition d'un corps mort.

L'équivoque a été tellement un vice néceſſaire de toutes les langues formées, par ce qu'on appelle le *haſard* & par l'habitude, que l'auteur même de toute clarté & de toute vérité daigna condeſcendre à la manière de parler

de son peuple, c'est ce qui fait qu'*heloïm* signifie en quelques endroits des *juges*, d'autres fois des *dieux*, & d'autres fois des *anges*.

Tu es Pierre, & sur cette pierre je bâtirai mon assemblé, serait une équivoque dans une langue & dans un sujet profane; mais ces paroles reçoivent un sens divin de la bouche qui les prononce & du sujet auquel elles sont appliquées.

Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac & de Jacob : or, DIEU *n'est pas le Dieu des morts, mais des vivans*. Dans le sens ordinaire, ces paroles pouvaient signifier : Je suis le même Dieu qu'ont adoré *Abraham* & *Jacob*, comme la terre qui a porté *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*, porte aussi leurs descendans; le soleil qui luit aujourd'hui est le soleil qui éclairait *Abraham*, *Isaac* & *Jacob*; la loi de leurs enfans est leur loi. Et cela ne signifie pas qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* soient encore vivans. Mais quand c'est le Messie qui parle, il n'y a plus d'équivoque; le sens est aussi clair que divin. Il est évident qu'*Abraham*, *Isaac* & *Jacob* ne sont point au rang des morts, mais qu'ils vivent dans la gloire, puisque cet oracle est prononcé par le Messie; mais il fallait que ce fût lui qui le dît.

Les discours des prophètes juifs pouvaient être équivoques aux yeux des hommes grossiers qui n'en pénétraient pas le sens; mais ils ne le furent pas pour les esprits éclairés des lumières de la foi.

Tous les oracles de l'antiquité étaient équivoques; l'un prédit à *Crésus* qu'un puissant empire succombera; mais sera-ce le sien? sera-

ce celui de *Cyrus?* L'autre dit à Pirrhus que les Romains peuvent le vaincre, & qu'il peut vaincre les Romains. Il eſt impoſſible que cet oracle mente.

Lorſque *Septime Sévère*, *Peſcennius Niger* & *Clodius Albinus* diſputaient l'empire, l'oracle de Delphes (conſulté malgré le jéſuite *Baltus* qui prétend que les oracles avaient ceſſé) répondit: *Le brun eſt fort bon, le blanc ne vaut rien, l'africain eſt paſſable.* On voit qu'il y avait plus d'une manière d'expliquer un tel oracle.

Quand *Aurélien* conſulta le Dieu de Palmyre, (& toujours malgré *Baltus*) le Dieu dit que les *colombes craignent le faucon.* Quelque choſe qui arrivât, le Dieu ſe tirait d'affaire. Le faucon était le vainqueur; les colombes étaient les vaincus.

Quelquefois des ſouverains ont employé l'équivoque auſſi-bien que les Dieux. Je ne ſais quel tyran ayant juré à un captif de ne le pas tuer, ordonna qu'on ne lui donnât point à manger, diſant qu'il lui avait promis de ne le pas faire mourir, mais non de contribuer à le faire vivre. (*)

ESCLAVES.

SECTION PREMIÈRE.

POURQUOI appelons-nous *eſclaves* ceux que les Romains appelaient *ſervi*, & les Grecs *douloi*. L'étymologie eſt ici fort en défaut,

(*) Voyez *æbus des mots.*

& les *Bochart* ne pourront faire venir ce mot de l'hébreu.

Le plus ancien monument que nous ayons de ce nom d'*eſclave*, eſt le teſtament d'un *Ermangaut*, archevêque de Narbonne, qui lègue à l'évêque *Frédelon* ſon eſclave *Anaph*, *Anaphum Slavonium*. Cet *Anaph* était bien heureux d'appartenir à deux évêques de ſuite.

Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que les Slavons étant venus du fond du Nord avec tant de peuples indigens & conquérans piller ce que l'empire romain avait ravi aux nations; & ſur-tout la Dalmatie & l'Illyrie, les Italiens aient appelé *ſchiavitu* le malheur de tomber entre leurs mains, & *ſchiavi* ceux qui étaient en captivité dans leurs nouveaux repaires.

Tout ce qu'on peut recueillir du fatras de l'Hiſtoire du moyen âge, c'eſt que du temps des Romains notre univers connu ſe diviſait en hommes libres & en eſclaves. Quand les Slavons, Alains, Huns, Hérules, Lombards, Oſtrogoths, Viſigoths, Vandales, Bourguignons, Francs, Normands, vinrent partager les dépouilles du monde, il n'y a pas d'apparence que la multitude des eſclaves diminuât; d'anciens maîtres ſe virent réduits à la ſervitude; le très-petit nombre enchaîna le grand, comme on le voit dans les colonies où l'on emploie les nègres, & comme il ſe pratique en plus d'un genre.

Nous n'avons rien dans les anciens auteurs concernant les eſclaves des Aſſyriens & des Egyptiens.

Le livre où il eſt le plus parlé d'eſclaves, eſt l'Iliade. D'abord la belle *Briſeis* eſt eſclave

chez *Achille*. Toutes les Troyennes, & surtout les princeſſes, craignent d'être eſclaves des Grecs, & d'aller filer pour leurs femmes.

L'eſclavage eſt auſſi ancien que la guerre, & la guerre auſſi ancienne que la nature humaine.

On était ſi accoutumé à cette dégradation de l'eſpèce, qu'*Epictète*, qui aſſurément valait mieux que ſon maître, n'eſt jamais étonné d'être eſclave.

Aucun légiſlateur de l'antiquité n'a tenté d'abroger la ſervitude; au contraire, les peuples les plus enthouſiaſtes de la liberté, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Romains, les Carthaginois, furent ceux qui portèrent les lois les plus dures contre les ſerfs. Le droit de vie & de mort ſur eux était un des principes de la ſociété. Il faut avouer que de toutes les guerres, celle de *Spartacus* eſt la plus juſte, & peut-être la ſeule juſte.

Qui croirait que les Juifs, formés, à ce qu'il ſemblait, pour ſervir toutes les nations tour à tour, euſſent pourtant quelques eſclaves auſſi. Il eſt prononcé dans leurs lois (*a*) qu'ils pourront acheter leurs frères pour ſix ans, & les étrangers pour toujours. Il était dit que les enfans d'*Eſaü* devaient être les ſerfs des enfans de *Jacob*. Mais depuis, ſous une autre économie, les Arabes qui ſe diſaient enfans d'*Eſaü*, réduiſirent les enfans de *Jacob* à l'eſclavage.

Les évangiles ne mettent pas dans la bouche

(*a*) Exode, chap. XXI. Lévitiq. chap. XXV, &c. Genèſe chap. XXVII, XXXII.

de JESUS-CHRIST une seule parole qui rappelle le genre-humain à sa liberté primitive, pour laquelle il semble né. Il n'est rien dit dans le nouveau testament de cet état d'opprobre & de peine auquel la moitié du genre-humain était condamnée ; pas un mot dans les écrits des apôtres & des pères de l'Eglise pour changer des bêtes de somme en citoyens, comme on commença à le faire parmi nous vers le treizième siècle. S'il est parlé de l'esclavage, c'est de l'esclavage du péché.

Il est difficile de bien comprendre comment dans *St Jean* (*b*) les Juifs peuvent dire à JESUS : *Nous n'avons jamais servi sous personne*, eux qui étaient alors sujets des Romains, eux qui avaient été vendus au marché après la prise de Jérusalem ; eux dont dix tribus emmenées esclaves par *Salmanazar*, avaient disparu de la face de la terre, & dont deux autres tribus furent dans les fers des Babyloniens soixante & dix ans ; eux sept fois réduits en servitude dans leur terre promise, de leur propre aveu ; eux qui dans tous leurs écrits parlaient de leur servitude en Egypte, dans cette Egypte qu'ils abhorraient, & où ils coururent en foule pour gagner quelque argent dès que *Alexandre* daigna leur permettre de s'y établir. Le révérend père dom *Calmet* dit qu'il faut entendre ici une *servitude intrinsèque*, ce qui n'est pas moins difficile à comprendre.

L'Italie, les Gaules, l'Espagne, une partie de l'Allemagne étaient habitées par des étrangers devenus maîtres, & par des natifs devenus

(*b*) Chap. VIII.

ſerfs. Quand l'évêque de Séville *Opas* & le comte *Julien* appelèrent les Maures mahométans contre les rois chrétiens viſigoths qui régnaient de-là les Pyrenées ; les mahométans, ſelon leur coutume, propoſèrent aux peuples de ſe faire circoncire, ou de ſe battre, ou de payer en tribut de l'argent & des filles. Le roi *Roderic* fut vaincu, il n'y eut d'eſclaves que ceux qui furent pris à la guerre.

Les colons gardèrent leurs biens & leur religion en payant. C'eſt ainſi que les Turcs en uſèrent depuis en Grèce. Mais ils impoſèrent aux Grecs un tribut de leurs enfans, les mâles pour être circoncis, & pour ſervir d'icoglans & de janiſſaires, les filles pour être élevées dans les ſérails. Ce tribut fut depuis racheté à prix d'argent. Les Turcs n'ont plus guère d'eſclaves pour le ſervice intérieur des maiſons que ceux qu'ils achètent des Circaſſiens, des Mingréliens & des petits Tartares.

Entre les Africains muſulmans, & les Européens chrétiens, la coutume de piller, de faire eſclave tout ce qu'on rencontre ſur mer a toujours ſubſiſté. Ce ſont des oiſeaux de proie qui fondent les uns ſur les autres ; Algériens, Maroquins, Tuniſiens vivent de piraterie. Les religieux de Malte, ſucceſſeurs des religieux de Rhodes, jurent de piller & d'enchaîner tout ce qu'ils trouveront de muſulmans. Les galères du pape vont prendre des Algériens, ou ſont priſes ſur les côtes ſeptentrionales d'Afrique. Ceux qui ſe diſent blancs vont acheter des nègres à bon marché, pour les revendre cher en Amérique. Les Penſilvaniens ſeuls ont renoncé depuis peu ſo-

lennellement à ce trafic qui leur a paru malhonnête.

SECTION II.

J'AI lu depuis peu au mont Krapac où l'on sait que je demeure, un livre fait à Paris, plein d'esprit, de paradoxes, de vues & de courage, tel à quelques égards que ceux de *Montesquieu*, & écrit contre *Montesquieu*. (*) Dans ce livre on préfère hautement l'esclavage à la domesticité, & sur-tout à l'état libre de manœuvre. On y plaint le sort de ces malheureux hommes libres qui peuvent gagner leur vie où ils veulent par le travail pour lequel l'homme est né, & qui est le gardien de l'innocence comme le consolateur de la vie. Personne, dit l'auteur, n'est chargé de les nourrir, de les secourir, au lieu que les esclaves étaient nourris & soignés par leurs maîtres ainsi que leurs chevaux. Cela est vrai; mais l'espèce humaine aime mieux se pourvoir que dépendre; & les chevaux nés dans les forêts les préfèrent aux écuries.

Il remarque avec raison que les ouvriers perdent beaucoup de journées, dans lesquelles il leur est défendu de gagner leur vie; mais ce n'est point parce qu'ils sont libres, c'est parce que nous avons quelques lois ridicules & beaucoup trop de fêtes.

Il dit très-justement que ce n'est pas la charité chrétienne qui a brisé les chaînes de la servitude, puisque cette charité les a ser-

(*) *Théorie de lois civiles* par M. *Linguet*.

serrées

ferrées pendant plus de douze siècles ; (c) & il pouvait encore ajouter que chez les chrétiens les moines mêmes, tout charitables qu'ils sont, possèdent encore des esclaves réduits à un état affreux sous le nom de *mortaillables*, de *mainmortables*, de *serfs de glèbe*.

Il affirme, ce qui est très-vrai, que les princes chrétiens n'affranchirent les serfs que par avarice. C'est en effet, pour avoir l'argent amassé par ces malheureux, qu'ils leur signèrent des patentes de manumission. Ils ne leur donnèrent pas la liberté, ils la vendirent. L'empereur *Henri V* commença ; il affranchit les serfs de Spire & de Worms au douzième siècle. Les rois de France l'imitèrent. Cela prouve de quel prix est la liberté, puisque ces hommes grossiers l'achetèrent très-chèrement.

Enfin, c'est aux hommes sur l'état desquels on dispute, à décider quel est l'état qu'ils préfèrent. Interrogez le plus vil manœuvre couvert de haillons, nourri de pain noir, dormant sur la paille dans une hutte entr'ouverte ; demandez-lui s'il voudrait être esclave, mieux nourri, mieux vêtu, mieux couché ; non-seulement il répondra en reculant d'horreur, mais il en est à qui vous n'oseriez en faire la proposition.

Demandez ensuite à un esclave, s'il désirerait d'être affranchi, & vous verrez ce qu'il vous répondra. Par cela seul la question est décidée. (1)

(c) Voyez la sect. III.

(1) Il est très-possible qu'un homme préfère l'escla-

Considérez encore que le manœuvre peut devenir fermier, & de fermier propriétaire. Il peut même en France parvenir à être conseiller du roi, s'il a gagné du bien. Il peut être en Angleterre franc-tenancier, nommer un député au parlement ; en Suède devenir lui-même un membre des Etats de la nation. Ces perspectives valent bien celle de mourrir abandonné dans le coin d'une étable de son maître.

SECTION III.

PUFFENDORF dit (*d*) que l'esclavage a été établi *par un libre consentement des parties, & par un contrat de faire afin qu'on nous donne.*

Je ne croirai *Puffendorf* que quand il m'aura montré le premier contrat.

Grotius demande si un homme fait captif à la guerre a le droit de s'enfuir ? (& remarquez qu'il ne parle pas d'un prisonnier sur sa parole d'honneur) Il décide qu'il n'a pas ce droit. Que ne dit-il qu'ayant été blessé il n'a pas le droit de se faire panser ! la nature décide contre *Grotius*.

Voici ce qu'avance l'auteur de l'Esprit des lois, (*e*) après avoir peint l'esclavage des nègres avec le pinceau de *Molière*.

vage à la misère ; mais cette alternative n'est pas une condition nécessaire de la vie humaine. D'ailleurs on est souvent à la fois esclave & misérable.

(*d*) Liv. VI, chap. III.

(*e*) Liv. XV, chap. VI.

« M. *Perri* dit que les Moscovites se vendent » aisément ; j'en sais bien la raison ; c'est que » leur liberté ne vaut rien. »

Le capitaine *Jean Perri* anglais, qui écrivait en 1714 l'Etat présent de la Russie, ne dit pas un mot de ce que l'Esprit des lois lui fait dire. Il n'y a dans *Perri* que quelques lignes touchant l'esclavage des Russes ; les voici : « Le » czar a ordonné que dans tous ses Etats per- » sonne à l'avenir ne se dirait son golup ou » esclave, mais seulement raab qui signifie » *sujet*. Il est vrai que ce peuple n'en a tiré » aucun avantage réel ; car il est encore aujour- » d'hui effectivement esclave. » (*f*)

L'auteur de l'Esprit des lois ajoute que suivant le récit de *Guillaume Dampier*, *tout le monde cherche à se vendre dans le royaume d'Achem*. Ce serait là un étrange commerce. Je n'ai rien vu dans le Voyage de *Dampier* qui approche d'une pareille idée. C'est dommage qu'un homme qui avait tant d'esprit, ait hasardé tant de choses, & cité faux tant de fois. (*g*)

SECTION IV.

Serfs des corps, serfs de glèbe, main-morte, &c.

On dit communément qu'il n'y a plus d'esclaves en France, que c'est le royaume des

(*f*) Pag. 228, édition d'Amsterdam, 1717.

(*g*) Voyez à l'article *Lois* les grands changemens faits depuis en Russie. Voyez aussi quelques méprises de *Montesquieu*.

Francs ; qu'eſclave & franc ſont contradictoires. Qu'on y eſt ſi franc, que pluſieurs financiers y ſont morts en dernier lieu avec plus de trente millions de francs acquis aux dépens des deſcendans des anciens Francs, s'il y en a. Heureuſe la nation françaiſe d'être ſi franche ! Cependant comment accorder tant de liberté avec tant d'eſpèces de ſervitude, comme, par exemple, celle de la main-morte ?

Plus d'une belle dame à Paris, brillante dans une loge de l'opera, ignore qu'elle deſcend d'une famille de Bourgogne ou du Bourbonnais, ou de la Franche-Comté, ou de la Marche, ou de l'Auvergne, & que ſa famille eſt encore eſclave mortaillable, main-mortable.

De ces eſclaves, les uns ſont obligés de travailler trois jours de la ſemaine pour leur ſeigneur ; les autres deux. S'ils meurent ſans enfans leur bien appartient à ce ſeigneur ; s'ils laiſſent des enfans le ſeigneur prend ſeulement les plus beaux beſtiaux, les meilleurs meubles à ſon choix dans plus d'une coutume. Dans d'autres coutumes, ſi le fils de l'eſclave main-mortable n'eſt pas dans la maiſon de l'eſclavage paternel depuis un an & un jour à la mort du père, il perd tout ſon bien & il demeure encore eſclave, c'eſt-à-dire que s'il gagne quelque bien par ſon induſtrie, ce pécule à ſa mort appartiendra au ſeigneur.

Voici bien mieux : un bon pariſien va voir ſes parens en Bourgogne ou en Franche-Comté, il demeure un an & un jour dans une maiſon main-mortable & s'en retourne à Paris, tous ſes biens, en quelque endroit

qu'ils soient situés, appartiendront au seigneur foncier, en cas que cet homme meure sans laisser de lignée.

On demande à ce propos comment la Comté de Bourgogne eut le sobriquet de *franche* avec une telle servitude? C'est, sans doute, comme les Grecs donnèrent aux furies le nom d'Euménides, *bons cœurs*.

Mais le plus curieux, le plus consolant de toute cette jurisprudence, c'est que les moines sont seigneurs de la moitié des terres main-mortables.

Si par hasard un prince du sang, ou un ministre d'Etat, ou un chancelier, ou quelqu'un de leurs secrétaires jetait les yeux sur cet article, il serait bon que dans l'occasion il se ressouvînt que le roi de France déclare à la nation, dans son ordonnance du 18 mai 1731, *que les moines & les bénéficiers possèdent plus de la moitié des biens de la Franche-Comté.*

Le marquis d'*Argenson* dans le Droit public ecclésiastique auquel il eut la meilleure part, dit qu'en Artois, de dix-huit charrues, les moines en ont treize.

On appelle les moines eux-mêmes *gens de main-morte*, & ils ont des esclaves. Renvoyons cette possession monacale au chapitre des contradictions.

Quand nous avons fait quelques remontrances modestes sur cette étrange tyrannie de gens qui ont juré à DIEU d'être pauvres & humbles, on nous a répondu: Il y a six cents ans qu'ils jouissent de ce droit; comment les en dépouiller? Nous avons répliqué humblement;

Il y a trente ou quarante mille ans, plus ou moins, que les fouines ſont en poſſeſſion de manger nos poulets, mais on nous accorde la permiſſion de les détruire quand nous les rencontrons.

N. B. C'eſt un péché mortel dans un chartreux de manger une demi-once de mouton, mais il peut en ſureté de conſcience manger la ſubſtance de toute une famille. J'ai vu les chartreux de mon voiſinage hériter cent mille écus d'un de leurs eſclaves main-mortable, lequel avait fait cette fortune à Francfort par ſon commerce. Il eſt vrai que la famille dépouillée a eu la permiſſion de venir demander l'aumône à la porte du couvent, car il faut tout dire.

Diſons donc que les moines ont encore cinquante ou ſoixante mille eſclaves main-mortables dans le royaume des Francs. On n'a pas penſé juſqu'à préſent, à réformer cette juriſprudence chrétienne qu'on vient d'abolir dans les Etats du roi de Sardaigne; mais on y penſera. Attendons ſeulement quelques ſiècles, quand les dettes de l'Etat ſeront payées.

ESPACE.

Qu'est-ce que l'eſpace? *Il n'y a point d'eſpace, point de vide*, diſait *Leibnitz*, après avoir admis le vide; mais quand il l'admettait il n'était pas encore brouillé avec *Newton*. Il ne lui diſputait pas encore le calcul des fluxions, dont *Newton* était l'inventeur. Quand

leur dispute eut éclaté, il n'y eut plus de vide, plus d'espace pour *Leibnitz*.

Heureusement, quelque chose que disent les philosophes sur ces questions insolubles, que l'on soit pour *Epicure*, pour *Gassendi*, pour *Newton*, ou pour *Descartes* & *Rohaut*, les règles du mouvement seront toujours les mêmes. Tous les arts mécaniques seront exercés soit dans l'espace pur, soit dans l'espace matériel.

Que Rohaut vainement sèche pour concevoir
Comment tout étant plein', tout a pu se mouvoir.

Cela n'empêchera pas que nos vaisseaux n'aillent aux Indes, & que tous les mouvemens ne s'exécutent avec régularité, tandis que *Rohaut* séchera. L'espace pur, dites-vous, ne peut être ni matière ni esprit. Or il n'y a dans le monde que matière & esprit, donc il n'y a point d'espace.

Eh! messieurs, qui nous a dit qu'il n'y a que matière & esprit, à nous qui connaissons si imparfaitement l'un & l'autre? Voilà une plaisante décision: *Il ne peut être dans la nature que deux choses, lesquelles nous ne connaissons pas.* Du moins *Montezume* raisonnait plus juste dans la tragédie anglaise de *Dryden*: *Que venez-vous me dire au nom de l'empereur Charles-Quint? il n'y a que deux empereurs dans le monde, celui du Pérou & moi. Montezume* parlait de deux choses qu'il connaissait; mais nous autres nous parlons de deux choses dont nous n'avons aucune idée nette.

Nous sommes de plaisans atomes. Nous se-

sons DIEU un esprit à la mode du nôtre. Et parce que nous appelons *esprit* la faculté que l'Etre suprême, universel, éternel, tout-puissant nous a donnée de combiner quelques idées dans notre petit cerveau, large de six doigts tout au plus, nous nous imaginons que DIEU est un esprit de cette même sorte. (Toujours DIEU à notre image, bonnes gens!)

Mais s'il y avait des millions d'êtres qui fussent toute autre chose que notre matière, dont nous ne connaissons que les apparences, & tout autre chose que notre esprit, notre souffle idéal, dont nous ne savons précisément rien du tout! & qui pourra m'assurer que ces millions d'êtres n'existent pas? & qui pourra soupçonner que DIEU, démontré existant par ses effets, n'est pas infiniment différent de tous ces êtres là, & que l'espace n'est pas un de ces êtres?

Nous sommes bien loin de dire avec *Lucrèce*:

Ergo præter inane & corpora tertia per se
Nulla potest rerum in numero natura referri.

Hors le corps & le vide il n'est rien dans le monde.

Mais oserons-nous croire avec lui que l'espace infini existe?

A-t-on jamais pu répondre à son argument? *Lancez une flèche des bornes du monde tombera-t-elle dans le rien, dans le néant?*

Clarke, qui parlait au nom de *Newton*, prétend que l'*espace a des propriétés, qu'il est étendu, qu'il est mesurable, donc il existe.* Mais si on lui répond qu'on met quelque chose là

où

où il n'y avait rien, que répliqueront *Newton* & *Clarke* ?

Newton regarde l'espace comme le *sensorium* de DIEU. J'ai cru entendre ce grand mot autrefois, car j'étais jeune ; à présent je ne l'entends pas plus que ses explications de l'Apocalypse. L'espace *sensorium* de DIEU, l'organe intérieur de DIEU ; je m'y perds & lui aussi.

Il crut, au rapport de *Locke*, (*a*) qu'on pouvait expliquer la création, en supposant que DIEU, par un acte de sa volonté & de son pouvoir, avait rendu l'espace impénétrable. Il est triste qu'un génie tel que *Newton* ait dit des choses si inintelligibles.

ESPRIT.

SECTION PREMIÈRE.

On consultait un homme, qui avait quelque connaissance du cœur humain, sur une tragédie qu'on devait représenter : il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce qu'il doutait de son succès. Quoi? dira-t-on, est ce là un défaut, dans un temps où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus

(*a*) Cette anecdote est rapportée par le traducteur de l'*Essai sur l'entendement humain*, tom. IV, pag. 175.

fausses, quand elles sont brillantes ? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, & on s'ennuiera le second.

Ce qu'on appelle esprit, est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une illusion fine : ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, & qu'on laisse entendre dans un autre ; là un rapport délicat entre deux idées peu communes : c'est une métaphore singulière ; c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre ; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner. Enfin, je vous parlerais de toutes les différentes façons de montrer de l'esprit, si j'en avais davantage ; mais tous ces brillans (& je ne parle pas des faux brillans) ne conviennent point, ou conviennent fort rarement à un ouvrage sérieux & qui doit intéresser. La raison en est, qu'alors c'est l'auteur qui paraît, & que le public ne veut voir que le héros. Or ce héros est toujours, ou dans la passion, ou en danger. Le danger & les passions ne cherchent point l'esprit. *Priam* & *Hécube* ne font point d'épigrammes, quand leurs enfans sont égorgés dans Troye embrasée : *Didon* ne soupire point en madrigaux, en volant au bûcher sur lequel elle va s'immoler : *Démosthènes* n'a point de jolies pensées, quand il anime les Athéniens à la guerre ; s'il en avait, il serait un rhéteur, & il est un homme d'Etat.

L'art de l'admirable *Racine* est bien au-dessus

de ce qu'on appelle *esprit ;* mais si *Pyrrhus* s'exprimait toujours dans ce style :

Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai,
Hélas ! fus-je jamais si cruel que vous l'êtes ?

si *Oreste* continuait toujours à dire : *Que les Scythes sont moins cruels qu'Hermione ;* ces deux personnages ne toucheraient point du tout : on s'apercevrait que la vraie passion s'occupe rarement de pareilles comparaisons, & qu'il y a peu de proportion entre les feux réels dont Troye fut consumée, & les feux de l'amour de *Pyrrhus ;* entre les Scythes qui immolent des hommes, & *Hermione* qui n'aima point *Oreste*. *Cinna* dit en parlant de *Pompée :*

Le ciel choisit sa mort, pour servir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement ;
Et devait cette honneur aux manes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Cette pensée a un très-grand éclat : il y a là beaucoup d'esprit, & même un air de grandeur qui impose. Je suis sûr que ces vers, prononcés avec l'enthousiasme & l'art d'un bon acteur, feront applaudis ; mais je suis sûr que la piece de *Cinna*, écrite toute dans ce goût, n'aurait jamais été jouée long-temps. En effet, pourquoi le ciel devait-il faire l'honneur à *Pompée* de rendre les Romains esclaves après sa mort ? Le contraire serait plus vrai : les manes de *Pompée* devraient plutôt obtenir du ciel le maintien éternel de cette

liberté pour laquelle on suppose qu'il combattit & qu'il mourut.

Que serait-ce donc qu'un ouvrage rempli de pensées recherchées & problématiques? Combien sont supérieurs à toutes ces idées brillantes ces vers simples & naturels?

Cinna, tu t'en souviens, & veux m'assassiner!
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Ce n'est pas ce qu'on appelle *esprit*; c'est le sublime & le simple qui font la vraie beauté.

Que dans Rodogune, *Antiochus* dise de sa maîtresse qui le quitte, après lui avoir indignement proposé de tuer sa mère:

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

Antiochus a de l'esprit; c'est faire une épigramme contre *Rodogune*: c'est comparer ingénieusement les dernières paroles qu'elle dit en s'en allant, aux flèches que les Parthes lançaient en fuyant. Mais ce n'est point parce que sa maîtresse s'en va, que la proposition de tuer sa mère est révoltante: qu'elle sorte, ou qu'elle demeure, *Antiochus* a également le cœur percé. L'épigramme est donc fausse; & si *Rodogune* ne sortait pas, cette mauvaise épigramme ne pouvait plus trouver place.

Je choisis exprès ces exemples dans les meilleurs auteurs, afin qu'ils soient plus frappans. Je ne relève pas dans eux les pointes & les jeux de mots dont on sent le faux aisément: il n'y a personne qui ne rie, quand dans la tragédie de la Toison d'or *Hipsipile*

dit à *Médée*, en fesant allusion à ses sortiléges:

Je n'ai que des attraits, & vous avez des charmes.

Corneille trouva le théâtre & tous les genres de littérature infectés de ces puérilités, qu'il se permit rarement. Je ne veux parler ici que de ces traits d'esprit, qui seraient admis ailleurs, & que le genre sérieux réprouve. On pourrait appliquer à leurs auteurs ce mot de *Plutarque*, traduit avec cette heureuse naïveté d'*Amiot* : *Tu tiens sans propos beaucoup de bons propos.*

Il me revient dans la mémoire un des traits brillans que j'ai vu citer, comme un modèle, dans beaucoup d'ouvrages de goût, & même dans le Traité des études de feu M. *Rollin*. Ce morceau est tiré de la belle oraison funèbre du grand *Turenne*, composée par *Fléchier*. Il est vrai que dans cette oraison, *Fléchier* égala presque le sublime *Bossuet*, que j'ai appelé & que j'appelle encore *le seul homme éloquent* parmi tant d'écrivains élégans; mais il me semble que le trait dont je parle n'eût pas été employé par l'évêque de Meaux. Le voici:

« Puissances ennemies de la France, vous » vivez, & l'esprit de charité chrétienne m'in» terdit de faire aucun souhait pour votre » mort, &c.; mais vous vivez, & je plains » dans cette chaire un vertueux capitaine dont » les intentions étaient pures, &c. »

Une apostrophe dans ce goût eût été convenable à Rome dans la guerre civile, après

l'assassinat de *Pompée*, ou dans Londres après le meurtre de *Charles I*, parce qu'en effet il s'agissait des intérêts de *Pompée* & de *Charles I*. Mais est-il décent de souhaiter adroitement en chaire la mort de l'empereur, du roi d'Espagne & des électeurs, & de mettre en balance avec eux le général d'armée d'un roi leur ennemi? Les intentions d'un capitaine, qui ne peuvent être que de servir son prince, doivent-elles être comparées avec les intérêts politiques des têtes couronnées contre lesquelles il servait? Que dirait-on d'un allemand qui eût souhaité la mort au roi de France, à propos de la perte du général *Merci* dont les intentions étaient pures? (*a*) Pourquoi donc ce passage a-t-il toujours été loué par tous les rhéteurs? C'est que la figure est en elle-même belle & pathétique; mais ils n'examinaient point le fond & la convenance de la pensée. *Plutarque* eût dit à *Fléchier*: *Tu as tenu sans propos un très-beau propos.*

Je reviens à mon paradoxe, que tous ces brillans, auxquels on donne le nom d'esprit, ne doivent point trouver place dans les grands ouvrages, faits pour instruire ou pour toucher: je dirai même qu'ils doivent être bannis de l'opéra. La musique exprime les passions, les sentimens, les images: mais où sont les accords qui peuvent rendre une épigramme?

(*a*) *Fléchier* avait tiré mot pour mot la moitié de cette oraison funèbre du maréchal de *Turenne*, de celle que l'évêque de Grenoble *Lingende* avait faite d'un duc de Savoie. Or, ce morceau, qui était convenable pour un souverain, ne l'est pas pour un sujet.

Quinault était quelquefois négligé, mais il était toujours naturel.

De tous nos opéra, celui qui eſt le plus orné, ou plutôt accablé de cet eſprit épigrammatique, eſt le Ballet du triomphe des arts, compoſé par un homme aimable, (*) qui penſa toujours finement, & qui s'exprima de même; mais qui, par l'abus de ce talent, contribua un peu à la décadence des lettres, après les beaux jours de *Louis XIV*. Dans ce ballet, où *Pygmalion* anime ſa ſtatue, il lui dit :

Vos premiers mouvemens ont été de m'aimer.

Je me ſouviens d'avoir entendu admirer ce vers dans ma jeuneſſe par quelques perſonnes. Qui ne voit que les mouvemens du corps de la ſtatue ſont ici confondus avec les mouvemens du cœur, & que dans aucun ſens la phraſe n'eſt françaiſe; que c'eſt en effet une pointe, une plaiſanterie? Comment ſe pouvait-il faire qu'un homme qui avait tant d'eſprit, n'en eût pas aſſez pour retrancher ces fautes éblouiſſantes? Ce même homme qui mépriſait *Homère* & qui le traduiſit; qui en le traduiſant crut le corriger; & en l'abrégeant crut le faire lire, s'aviſe de donner de l'eſprit à *Homère*. C'eſt lui qui, en feſant reparaître *Achille* reconcilié avec les Grecs, prêts à le venger, fait crier à tout le camp :

Que ne vaincra-t-il point? il s'eſt vaincu lui-même.

Il faut être bien amoureux du bel eſprit, pour faire dire une pointe à cinquante mille hommes.

(*) *La Motte.*

Ces jeux de l'imagination, ces finesses, ces tours, ces traits saillans, ces gaietés, ces petites sentences coupées, ces familiarités ingénieuses qu'on prodigue aujourd'hui, ne conviennent qu'aux petits ouvrages de pur agrément. La façade du louvre de *Perrault* est simple & majestueuse. Un cabinet peut recevoir avec grâce de petits ornemens. Ayez autant d'esprit que vous voudrez, ou que vous pourrez, dans un madrigal, dans des vers légers; dans une scène de comédie, qui ne sera ni passionnée, ni naïve, dans un compliment, dans un petit roman, dans une lettre, où vous vous égayerez, pour égayer vos amis.

Loin que j'aie reproché à *Voiture* d'avoir mis de l'esprit dans ses lettres, j'ai trouvé, au contraire, qu'il n'en avait pas assez, quoiqu'il le cherchât toujours. On dit que les maîtres à danser font mal la révérence, parce qu'ils la veulent trop bien faire. J'ai cru que *Voiture* était souvent dans ce cas: ses meilleures lettres sont étudiées; on sent qu'il se fatigue pour trouver ce qui se présente si naturellement au comte *Antoine Hamilton*, à madame de *Sévigné*, & à tant d'autres dames qui écrivent sans efforts ces bagatelles, mieux que *Voiture* ne les écrivait avec peine. *Despréaux*, qui avait osé comparer *Voiture* à *Horace*, dans ses premières satires, changea d'avis quand son goût fut mûri par l'âge. Je sais qu'il importe très-peu aux affaires de ce monde que *Voiture* soit ou ne soit pas un grand génie, qu'il ait fait seulement quelques jolies lettres, ou que toutes ses plaisanteries soient des modèles. Mais pour nous autres, qui cultivons les arts,

& qui les aimons, nous portons une vue attentive sur ce qui est assez indifférent au reste du monde. Le bon goût est pour nous en littérature ce qu'il est pour les femmes en ajustemens; & pourvu qu'on ne fasse pas de son opinion une affaire de parti, il me semble qu'on peut dire hardiment qu'il y a dans *Voiture* peu de choses excellentes, & que *Marot* serait aisément réduit à peu de pages.

Ce n'est pas qu'on veuille leur ôter leur réputation; c'est au contraire qu'on veut savoir bien au juste ce qui leur a valu cette réputation qu'on respecte, & quelles sont les vraies beautés qui ont fait passer leurs défauts. Il faut savoir ce qu'on doit suivre & ce qu'on doit éviter; c'est là le véritable fruit d'une étude approfondie des belles-lettres; c'est ce que faisait *Horace* quand il examinait *Lucilius* en critique. *Horace* se fit par-là des ennemis; mais il éclaira ses ennemis mêmes.

Cette envie de briller & de dire d'une manière nouvelle ce que les autres ont dit, est la source des expressions nouvelles, comme des pensées recherchées. Qui ne peut briller par une pensée, veut se faire remarquer par un mot. Voilà pourquoi on a voulu en dernier lieu substituer *amabilités* au mot d'*agrémens*, *négligemment* à *négligence*, *badiner les amours* à *badiner avec les amours*. On a cent autres affectations de cette espèce. Si on continuait ainsi, la langue des *Bossuet*, des *Racine*, des *Pascal*, des *Corneille*, des *Boileau*, des *Fénélon*, deviendrait bientôt surannée. Pourquoi éviter une expression qui est d'usage, pour en introduire une qui dit précisément la même

chose ? Un mot nouveau n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible & sonore ; on est obligé d'en créer en physique : une nouvelle découverte, une nouvelle machine, exigent un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain ? Y a-t-il une autre grandeur que celle de *Corneille* & de *Bossuet ?* Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été maniées par *Racine*, effleurées par *Quinault ?* Y a-t-il une autre morale évangélique que celle du père *Bourdaloue ?*

Ceux qui accusent notre langue de n'être pas assez féconde, doivent en effet trouver de la stérilité, mais c'est dans eux-mêmes : *Rem verba sequuntur.* Quand on est bien pénétré d'une idée, quand un esprit juste & plein de chaleur possède bien sa pensée, elle sort de son cerveau, toute ornée des expressions convenables, comme *Minerve* sortit toute armée du cerveau de *Jupiter.* Enfin, la conclusion de tout ceci est qu'il ne faut rechercher ni les pensées, ni les tours, ni les expressions ; & que l'art, dans tous les grands ouvrages, est de bien raisonner, sans trop faire d'argumens ; de bien peindre, sans vouloir tout peindre ; d'émouvoir, sans vouloir toujours exciter les passions. Je donne ici de beaux conseils, sans doute. Les ai-je pris pour moi-même ? Hélas non !

Pauci quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Diis geniti potuere.

SECTION II.

Le mot *esprit*, quand il signifie *une qualité de l'ame*, est un de ces termes vagues, auxquels tous ceux qui les prononcent attachent presque toujours des sens différens : Il exprime autre chose que jugement, génie, goût, talent, pénétration, étendue, grâce, finesse ; & il doit tenir de tous ces mérites : on pourrait le définir, *raison ingénieuse*.

C'est un mot générique qui a toujours besoin d'un autre mot qui le détermine ; & quand on dit : *Voilà un ouvrage plein d'esprit*, *un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander duquel. L'esprit sublime de *Corneille* n'est ni l'esprit exact de *Boileau*, ni l'esprit naïf de *la Fontaine* ; & l'esprit de *la Bruyère*, qui est l'art de peindre singulièrement, n'est point celui de *Mallebranche*, qui est de l'imagination avec de la profondeur.

Quand on dit qu'un homme a un *esprit judicieux*, on entend moins qu'il a ce qu'on appelle de l'esprit, qu'une raison épurée. Un esprit ferme, mâle, courageux, grand, petit, faible, léger, doux, emporté, &c. signifie *le caractère & la trempe de l'ame*, & n'a point de rapport à ce qu'on entend dans la société par cette expression, *avoir de l'esprit*.

L'esprit, dans l'acception ordinaire de ce mot, tient beaucoup du bel esprit, & cependant ne signifie pas précisément la même chose : car jamais ce terme *homme d'esprit* ne peut être pris en mauvaise part, & *bel esprit* est quelquefois prononcé ironiquement.

D'où vient cette différence ? C'est qu'*homme d'esprit* ne signifie pas *esprit supérieur*, *talent marqué*, & que *bel esprit* le signifie. Ce mot *homme d'esprit* n'annonce point de prétention, & le *bel esprit* est une affiche : c'est un art qui demande de la culture, c'est une espèce de profession, & qui par-là expose à l'envie & au ridicule.

C'est en cesens que le P. *Bouhours* aurait eu raison de faire entendre, d'après le cardinal *Duperron*, que les Allemands ne prétendaient pas à l'esprit, parce qu'alors leurs savans ne s'occupaient guère que d'ouvrages laborieux & de pénibles recherches, qui ne permettaient pas qu'on y répandît des fleurs, qu'on s'efforçât de briller, & que le bel esprit se mêlât au savant.

Ceux qui méprisent le génie d'*Aristote*, au lieu de s'en tenir à condamner sa physique, qui ne pouvait être bonne étant privée d'expériences, seraient bien étonnés de voir qu'*Aristote* a enseigné parfaitement dans sa rhétorique la manière de dire les choses avec esprit : il dit que cet art consiste à ne se pas servir simplement du mot propre, qui ne dit rien de nouveau ; mais qu'il faut employer une métaphore, une figure dont le sens soit clair & l'expression énergique ; il en apporte plusieurs exemples, & entr'autres ce que dit *Périclès* d'une bataille où la plus florissante jeunesse d'Athènes avait péri, *l'année a été dépouillée de son printemps*.

Aristote a bien raison de dire qu'il faut du nouveau. Le premier qui, pour exprimer que les plaisirs sont mêlés d'amertume, les regarda

comme des roſes accompagnées d'épines, eut de l'eſprit ; ceux qui le répétèrent n'en eurent point.

Ce n'eſt pas toujours par une métaphore qu'on s'exprime ſpirituellement : c'eſt un tour nouveau ; c'eſt en laiſſant deviner ſans peine une partie de ſa penſée : c'eſt ce qu'on appelle *fineſſe*, *délicateſſe* ; & cette manière eſt d'autant plus agréable qu'elle exerce & qu'elle fait valoir l'eſprit des autres.

Les alluſions, les allégories, les comparaiſons ſont un champ vaſte de penſées ingénieuſes ; les effets de la nature, la fable, l'hiſtoire préſentés à la mémoire, fourniſſent à une imagination heureuſe des traits qu'elle emploie à propos.

Il ne ſera pas inutile de donner des exemples de ces différens genres. Voici un madrigal de M. de *la Sablière*, qui a toujours été eſtimé des gens de goût:

Églé tremble que dans ce jour,
L'hymen, plus puiſſant que l'amour,
N'enlève ſes tréſors ſans qu'elle oſe s'en plaindre.
Elle a négligé mes avis ;
Si la belle les eût ſuivis,
Elle n'aurait plus rien à craindre.

L'auteur ne pouvait, ce ſemble, ni mieux cacher, ni mieux faire entendre ce qu'il penſait, & ce qu'il craignait d'exprimer.

Le madrigal ſuivant paraît plus brillant & plus agréable : c'eſt une alluſion à la fable :

Vous êtes belle & votre sœur est belle ;
Entre vous deux, tout choix serait bien doux,
L'amour était blond comme vous,
Mais il aimait une brune comme elle.

En voici encore un autre fort ancien. Il est de *Bertaud*, évêque de Séez, & paraît au-dessus des deux autres, parce qu'il réunit l'esprit & le sentiment :

Quand je revis ce que j'ai tant aimé,
Peu s'en fallut que mon feu rallumé
N'en fît le charme en mon ame renaître,
Et que mon cœur, autrefois son captif,
Ne ressemblât l'esclave fugitif,
A qui le sort fit rencontrer son maître.

De pareils traits plaisent à tout le monde, & caractérisent l'*esprit* délicat d'une nation ingénieuse.

Le grand point est de savoir jusqu'où cet esprit doit être admis. Il est clair que dans les grands ouvrages, on doit l'employer avec sobriété, par cela même qu'il est un ornement. Le grand art est dans l'à-propos.

Une pensée fine, ingénieuse, une comparaison juste & fleurie, est un défaut, quand la raison seule ou la passion doivent parler, ou bien quand on doit traiter de grands intérêts : ce n'est pas alors du faux bel esprit, mais c'est de l'esprit déplacé ; & toute beauté hors de sa place cesse d'être beauté.

C'est un défaut dans lequel *Virgile* n'est

jamais tombé, & qu'on peut quelquefois reprocher au *Taſſe*, tout admirable qu'il eſt d'ailleurs : ce défaut vient de ce que l'auteur, trop plein de ſes idées, veut ſe montrer lui-même, lorſqu'il ne doit montrer que ſes perſonnages.

La meilleure manière de connaître l'uſage qu'on doit faire de l'eſprit, eſt de lire le petit nombre de bons ouvrages de génie qu'on a dans les langues ſavantes & dans la nôtre.

Le *faux eſprit* eſt autre choſe que de l'*eſprit déplacé* : ce n'eſt pas ſeulement une penſée fauſſe, car elle pourrait être fauſſe ſans être ingénieuſe ; c'eſt une penſée fauſſe & recherchée.

Il a été remarqué ailleurs qu'un homme de beaucoup d'eſprit, qui traduiſit, ou plutôt qui abrégea *Homère* en vers français, crut embellir ce poëte, dont la ſimplicité fait le caractère, en lui prêtant des ornemens. Il dit au ſujet de la réconciliation d'*Achille* :

Tout le camp s'écria, dans une joie extrême,
Que ne vaincra-t-il point ? il s'eſt vaincu lui-même.

Premièrement, de ce qu'on a dompté ſa colère, il ne s'enſuit pas du tout qu'on ne ſera point battu : ſecondement toute une armée peut-elle s'accorder, par une inſpiration ſoudaine, à dire une pointe ?

Si ce défaut choque les juges d'un goût ſévère, combien doivent révolter tous ces traits forcés, toutes ces penſées alambiquées que l'on trouve en foule dans ces écrits, d'ailleurs eſtimables ? Comment ſupporter que

dans un livre de mathématique on dise que, *si Saturne venait à manquer, ce serait le dernier satellite qui prendrait sa place, parce que les grands seigneurs éloignent toujours d'eux leurs successeurs?* Comment souffrir qu'on dise qu'*Hercule* savait la physique, & qu'on *ne pouvait résister à un philosophe de cette force*? L'envie de briller & de surprendre par des choses neuves, conduit à ces excès.

Cette petite vanité a produit les jeux de mots dans toutes les langues, ce qui est la pire espèce du faux bel esprit.

Le faux goût est différent du faux bel esprit, parce que celui-ci est toujours une affectation, un effort de faire mal; au lieu que l'autre est souvent une habitude de faire mal sans effort, & de suivre par instinct un mauvais exemple établi.

L'intempérance & l'incohérence des imaginations orientales, est un faux goût; mais c'est plutôt un manque d'esprit qu'un abus d'esprit.

Des étoiles qui tombent, des montagnes qui se fendent, des fleuves qui reculent, le soleil & la lune qui se dissolvent, des comparaisons fausses & gigantesques, la nature toujours outrée, sont le caractère de ces écrivains, parce que dans ces pays où l'on n'a jamais parlé en public, la vraie éloquence n'a pu être cultivée, & qu'il est bien plus aisé d'être ampoulé que d'être juste, fin & délicat.

Le faux esprit est précisément le contraire de ces idées triviales & ampoulées; c'est une recherche fatigante de traits déliés, une affectation de dire en énigme ce que d'autres ont déjà

déjà dit naturellement, de rapprocher des idées qui paraissent incompatibles, de diviser ce qui doit être réuni, de saisir de faux rapports, de mêler, contre les bienséances, le badinage avec le sérieux, & le petit avec le grand.

Ce serait ici une peine superflue d'entasser des citations dans lesquelles le mot *esprit* se trouve. On se contentera d'en examiner une de *Boileau*, qui est rapportée dans le grand dictionnaire de *Trévoux* : *C'est le propre des grands esprits, quand ils commencent à vieillir & à décliner, de se plaire aux contes & aux fables.* Cette réflexion n'est pas vraie. Un grand esprit peut tomber dans cette faiblesse ; mais ce n'est pas le propre des grands esprits. Rien n'est plus capable d'égarer la jeunesse, que de citer les fautes des bons écrivains comme des exemples.

Il ne faut pas oublier de dire ici en combien de sens differens le mot d'*esprit* s'emploie ; ce n'est point un défaut de la langue ; c'est au contraire un avantage d'avoir ainsi des racines qui se ramifient en plusieurs branches.

Esprit d'un corps, d'une société, pour exprimer les usages, la manière de parler, de se conduire, les préjugés d'un corps.

Esprit de parti, qui est à l'esprit d'un corps ce que sont les passions aux sentimens ordinaires.

Esprit d'une loi, pour en distinguer l'intention : c'est en ce sens qu'on a dit, *la lettre tue & l'esprit vivifie.*

Esprit d'un ouvrage, pour en faire concevoir le caractère & le but.

Esprit de vengeance, pour signifier *désir* & *intention* de se venger.

Esprit de discorde, *esprit de révolte*, &c.

On a cité dans un dictionnaire, *esprit de politesse*; mais c'est d'après un auteur nommé *Bellegarde*, qui n'a nulle autorité. On doit choisir avec un soin scrupuleux ses auteurs & ses exemples. On ne dit point *esprit de politesse*, comme on dit *esprit de vengeance*, *de dissention*, *de faction*; parce que la politesse n'est point une passion animée par un motif puissant qui la conduise, lequel on appelle *esprit* métaphoriquement.

Esprit familier se dit dans un autre sens, & signifie ces êtres mitoyens, ces génies, ces démons admis dans l'antiquité, comme l'*esprit de Socrate*, &c.

Esprit signifie quelquefois la plus subtile partie de la matière: on dit, *esprits animaux*, *esprits vitaux*, pour signifier ce qu'on n'a jamais vu, & ce qui donne le mouvement & la vie. Ces esprits qu'on croit couler rapidement dans les nerfs, sont probablement un feu subtil. Le docteur *Méad* est le premier qui semble en avoir donné des preuves dans la préface du *Traité sur les poisons*.

Esprit en chimie, est encore un terme qui reçoit plusieurs acceptions différentes, mais qui signifie toujours la partie subtile de la matière.

Il y a loin de l'*esprit* en ce sens, au *bon esprit*, au *bel esprit*. Le même mot, dans toutes les langues, peut donner des idées différentes, parce que tout est métaphore, sans que le vulgaire s'en aperçoive.

SECTION III.

Ce mot n'eſt-il pas une grande preuve de l'imperfection des langages, du chaos où elles ſont encore, & du haſard qui a dirigé preſque toutes nos conceptions ?

Il plut aux Grecs, ainſi qu'à d'autres nations, d'appeler vent, ſouffle, *pneuma*, ce qu'ils entendaient vaguement par reſpiration, vie, ame. Ainſi ame & vent étaient en un ſens la même choſe dans l'antiquité. Et ſi nous diſions que l'homme eſt une machine pneumatique, nous ne ferions que traduire les Grecs. Les Latins les imitèrent, & ſe ſervirent du mot *ſpiritus*, eſprit, ſouffle. *Anima*, *ſpiritus*, furent la même choſe.

Le *rouhak* des Phéniciens, & à ce qu'on prétend, des Chaldéens, ſignifiait de même *ſouffle* & *vent*.

Quand on traduiſit la Bible en latin, on employa toujours indifféremment le mot ſouffle, eſprit, vent, ame. *Spiritus* DEI *ferebatur ſuper aquas*, le vent de DIEU, l'eſprit de DIEU était porté ſur les eaux.

Spiritus vitæ, le ſouffle de la vie, l'ame de la vie.

Inſpiravit in faciem ejus ſpiraculum, ou *ſpiritum vitæ*, & il ſouffla ſur ſa face un ſouffle de vie. Et, ſelon l'hébreu, il ſouffla dans ſes narines un ſouffle, un eſprit de vie.

Hæc cum dixiſſet, inſufflavit, & dixit eis : Accipite ſpiritum ſanctum. Ayant dit cela, il ſouffla ſur eux : & leur dit : Recevez le ſouffle ſaint, l'eſprit ſaint.

Spiritus ubi vult ſpirat, & vocem ejus audis; ſed neſcis unde veniat, l'eſprit, le vent ſouffle où il veut, & vous entendez ſa voix (ſon bruit); mais vous ne ſavez d'où il vient.

Il y a loin de là à nos brochures du quai des auguſtins & du pont-neuf, intitulées Eſprit de *Marivaux*, Eſprit de *Desfontaines*, &c.

Ce que nous entendons communément en français par eſprit, bel eſprit, trait d'eſprit, &c. ſignifie des penſées ingénieuſes. Aucune autre nation n'a fait un tel uſage du mot *ſpiritus*. Les Latins diſaient *ingenium*, les Grecs *euphuia*, ou bien ils employaient des adjectifs. Le sEſpagnols diſent, *agudlo*, *agudezza*.

Les Italiens emploient communément le terme *ingegno*.

Les Anglais ſe ſervent du mot *wit*, *witty*, dont l'étymologie eſt belle, car ce mot autrefois ſignifiait *ſage*.

Les Allemands diſent *verſtandig*; & quand ils veulent exprimer des penſées ingénieuſes, vives, agréables, ils diſent riche en ſenſations, *ſinn reich*. C'eſt de là que les Anglais, qui ont retenu beaucoup d'expreſſions de l'ancienne langue germanique & françaiſe, diſent *ſenſible man*.

Ainſi preſque tous les mots qui expriment des idées de l'entendement, ſont des métaphores.

L'*ingegno*, l'*ingenium*, eſt tiré de ce qui engendre; l'*agudeſſa* de ce qui eſt pointu, le *ſinn reich* des ſenſations, l'eſprit du vent, & le *wit* de la ſageſſe.

En toute langue ce qui répond à eſprit en

général est de plusieurs sortes ; & quand vous dites : Cet homme a de l'esprit, on est en droit de vous demander duquel ?

Girard, dans son livre utile des définitions, intitulé : Synonymes français, conclut ainsi : *Il faut dans le commerce des dames de l'esprit ou du jargon qui en ait l'apparence.* (Ce n'est pas leur faire honneur, elles méritent mieux.) *L'entendement est de mise avec les politiques & les courtisans.*

Il me semble que l'entendement est nécessaire par-tout, & qu'il est bien extraordinaire de voir un entendement *de mise*.

Le génie est propre avec les gens à projets & à dépense.

Ou je me trompe, ou le génie de *Corneille* était fait pour les spectateurs ; le génie de *Bossuet* pour tous les auditeurs, encore plus que propre avec les gens à dépense.

Le mot qui répond à *spiritus*, esprit, vent, souffle, donnant nécessairement à toutes les nations l'idée de l'air, elles supposèrent toutes que notre faculté de penser, d'agir, ce qui nous anime, est de l'air ; & de-là notre ame fut de l'air subtil.

De-là les manes, les esprits, les revenans, les ombres furent composés d'air. (*)

De-là nous disions, il n'y a pas long-temps : *Un esprit lui est apparu, il a un esprit familier ; il revient des esprits dans ce château* ; & la populace le dit encore.

Il n'y a guère que les traductions des livres hébreux en mauvais latin, qui aient employé le mot de *spiritus* en ce sens.

(*) Voyez *Ame*.

Manes, *umbræ*, *simulacra*, sont les expressions de *Cicéron* & de *Virgile*. Les Allemands disent *geist*, les Anglais *ghost*, les Espagnols, *duende*, *trasgo*; les Italiens semblent n'avoir point de terme qui signifie *revenant*. Les Français seuls se sont servis du mot *esprit*. Le mot propre pour toutes les nations doit être *fantôme*, *imagination*, *rêverie*, *sottise*, *friponnerie*.

SECTION IV.

Bel esprit, *esprit*.

QUAND une nation commence à sortir de la barbarie, elle cherche à montrer ce que nous appelons *de l'esprit*.

Ainsi aux premières tentatives qu'on fit sous *François I*, vous voyez dans *Marot* des pointes, des jeux de mots, qui feraient aujourd'hui intolérables.

Romorentin sa perte rememore,
Cognac s'en cogne en sa poitrine blême,
Anjou fait joug, Angoulême est de même.

Ces belles idées ne se présentent pas d'abord pour marquer la douleur des peuples. Il en a coûté à l'imagination pour parvenir à cet excès de ridicule.

On pourrait apporter plusieurs exemples d'un goût si dépravé; mais tenons-nous-en à celui-ci qui est le plus fort de tous.

Dans la seconde époque de l'esprit humain en France, au temps de *Balzac*, de *Mairet*, de *Rotrou*, de *Corneille*, on applaudissait à toute pensée qui surprenait par des images nouvelles qu'on appelait *esprit*. On reçut très-bien ces vers de la tragédie de Pyrame.

Ah! voici le poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître.

On trouvait un grand art à donner du sentiment à ce poignard, à le faire rougir de honte d'être teint du sang de *Pyrame* autant que du sang dont il était coloré.

Personne ne se récria contre *Corneille* quand dans sa tragédie d'Andromède, *Phinée* dit au soleil :

Tu luis, Soleil, & ta lumière
Semble se plaire à m'affliger.
Ah! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carrière.
Viens, Soleil, viens voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

Le soleil qui fuit parce qu'il est moins clair que le visage d'*Andromède*, vaut bien le poignard qui rougit.

Si de tels efforts d'ineptie trouvaient grâce devant un public dont le goût s'est formé difficilement, il ne faut pas être surpris que des traits d'esprit qui avaient quelque lueur de beauté, aient long-temps séduit.

Non-seulement on admirait cette traduction de l'espagnol.

Ce sang qui tout versé fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Non-seulement on trouvait une finesse très-spirituelle dans ce vers d'*Hipsipile* à *Médée* dans la Toison d'or :

Je n'ai que des attraits & vous avez des charmes.

Mais on ne s'apercevait pas, & peu de connaisseurs s'aperçoivent encore, que dans le rôle imposant de *Cornélie*, l'auteur met presque toujours de l'esprit où il fallait seulement de la douleur. Cette femme dont on vient d'assassiner le mari, commence son discours étudié à *César*, par un *car :*

César, car le dessin que dans tes fers je brave,
M'a fait ta prisonnière & non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage & te nommer seigneur.

Elle s'interrompt ainsi dès le premier mot, pour dire une chose recherchée & fausse. Jamais une citoyenne romaine ne fut esclave d'un citoyen romain ; jamais un romain ne fut appelé *seigneur ;* & ce mot *seigneur* n'est parmi nous qu'un terme d'honneur & de remplissage usité au théâtre.

Fille de Scipion, & pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus.

Outre

Outre le défaut si commun à tous les héros de *Corneille*, de s'annoncer ainsi eux-mêmes, de dire : Je suis grand, j'ai du courage, admirez-moi, il y a ici une affectation bien condamnable de parler de sa naissance, quand la tête de *Pompée* vient d'être présentée à *César*. Ce n'est point ainsi qu'une affliction véritable s'exprime. La douleur ne cherche point à dire *encor plus*. Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'en voulant dire encore plus, elle dit beaucoup moins. Etre romaine est sans doute moins que d'être fille de *Scipion* & femme de *Pompée*. L'infame *Septime*, assassin de *Pompée*, était romain comme elle. Mille romains étaient des hommes très-médiocres ; mais être femme & fille des plus grands des romains, c'était là une vraie supériorité. Il y a donc, dans ce discours de l'esprit faux & déplacé, ainsi qu'une grandeur fausse & déplacée.

Ensuite elle dit, d'après *Lucain*, qu'elle doit rougir d'être en vie.

Je dois rougir *pourtant*, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.

Lucain, après le beau siècle d'*Auguste*, cherchait de l'esprit, parce que la décadence commençait ; & dans le siècle de *Louis XIV* on commença par vouloir étaler de l'esprit, parce que le bon goût n'était pas encore entièrement formé comme il le fut depuis.

César, de ta victoire écoute moins le bruit,
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.

Quel mauvais artifice, quelle idée fausse autant qu'imprudente ! *César* ne doit point,

selon elle, écouter *le bruit* de sa victoire. Il n'a vaincu à Pharsale que parce que *Pompée* a épousé *Cornélie* ! Que de peine pour dire ce qui n'est ni vrai, ni vraisemblable, ni convenable, ni touchant !

Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrace.

C'est le *bis nocui mundo* de *Lucain*. Ce vers présente une très-grande idée. Elle doit surprendre, il n'y manque que la vérité. Mais il faut bien remarquer que si ce vers avait seulement une faible lueur de vraisemblance, & s'il était échappé aux emportemens de la douleur il serait admirable ; il aurait alors toute la vérité, toute la beauté de la convenance théâtrale.

Heureuse en mes malheurs si ce triste hyménée
Pour le bonheur du monde à Rome m'eût donnée,
Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
D'un astre envenimé l'invincible poison ;
Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine ;
Je te l'ai déjà dit, César, je suis romaine ;
Et quoique ta captive, un cœur tel que le mien,
De peur de s'oublier ne te demande rien.

C'est encore de *Lucain* ; elle souhaite dans la Pharsale d'avoir épousé *César*, & de n'avoir eu à se louer d'aucun de ses maris.

Atque utinam in thalamis inviſi Cæſaris eſſem
Infelix conjux & nulli lœta marito.

Ce sentiment n'est point dans la nature ; il est à la fois gigantesque & puéril ; mais du

moins ce n'eſt pas à *Céſar* que *Cornélie* parle ainſi dans *Lucain*. *Corneille* au contraire fait parler *Cornélie* à *Céſar* même ; il lui fait dire qu'elle ſouhaite d'être ſa femme, pour porter dans ſa maiſon le *poiſon invincible d'un aſtre envenimé ;* car, ajoute-t-elle, ma haine ne peut s'abaiſſer, & je t'ai déjà dit que je ſuis romaine, & je ne te demande rien. Voilà un ſingulier raiſonnement ; je voudrais t'avoir épouſé pour te faire mourir, car je ne te demande rien.

Ajoutons encore que cette veuve accable *Céſar* d'injures dans le moment ou *Céſar* vient de pleurer la mort de *Pompée*, & qu'il a promis de la venger.

Il eſt certain que ſi l'auteur n'avait pas voulu donner de l'eſprit à *Cornélie*, il ne ſerait pas tombé dans ces défauts qui ſe font ſentir aujourd'hui après avoir été applaudis ſi long-temps. Les actrices ne peuvent plus guère les pallier par une fierté étudiée & des éclats de voix ſéducteurs.

Pour mieux connaître combien l'eſprit ſeul eſt au-deſſous des ſentimens naturels, comparez *Cornélie* avec elle-même, quand elle dit des choſes toutes contraires dans la même tirade :

Encore ai-je ſujet de rendre grâce aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que Céſar y commande & non pas Ptolomée.
Hélas ! & ſous quel aſtre, ô ciel ! m'as-tu formée !
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,

Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince,
Qui doit à mon époux son trône & sa province.

Passons sur la petite faute de style, & considérons combien ce discours est décent & douloureux ; il va au cœur, tout le reste éblouit l'esprit un moment & ensuite le révolte.

Ces vers naturels charment tous les spectateurs ;

O vous ! à ma douleur, objet terrible & tendre,
Éternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié, &c.

C'est par ces comparaisons qu'on se forme le goût, & qu'on s'accoutume à ne rien aimer que le vrai mis à sa place. (*)

Cléopâtre, dans la même tragédie, s'exprime ainsi à sa confidente *Charmion :*

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime est sûre d'être aimée ;
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Charmion pouvait lui répondre : Madame, je n'entends pas ce que c'est que les beaux feux d'une princesse qui n'oseraient l'exposer à des hontes. Et à l'égard des princesses qui ne disent qu'elles aiment que quand elles sont sûres d'être aimées, je fais toujours le rôle de confidente à la comédie, & vingt princesses m'ont avoué

(*) Voyez *Goût*.

leurs beaux feux sans être sûres de rien, & principalement l'infante du *Cid*.

Allons plus loin. *Césat*, *Césat* lui-même ne parle à *Cléopâtre* que pour montrer de l'esprit alambiqué :

Mais, ô Dieux ! ce moment que je vous ai quittée
D'un trouble bien plus grand a mon ame agitée,
Et ces soins importans qui m'arrachaient à vous
Contre ma grandeur même allumaient mon courroux ;
Je lui voulais du mal de m'être si contraire.
Mais je lui pardonnais au simple souvenir
Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir ;
C'est elle dont je tiens cette haute espérance
Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence.
C'était pour acquérir un droit si précieux
Que combattait par-tout mon bras ambitieux.
Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
Plus pour le conserver que pour vaincre pompée.

Voilà donc *Césat* qui veut du mal à sa grandeur de l'avoir éloigné un moment de *Cléopâtre*, mais qui pardonne à sa grandeur en se souvenant que cette grandeur lui a fait obtenir le bonheur de sa flamme. Il tient la haute espérance d'une illustre apparence ; & ce n'est que pour acquérir le droit précieux de cette illustre apparence que son bras ambitieux a donné la bataille de Pharsale.

On dit que cette sorte d'esprit, qui n'est, il faut le dire, que du galimatias, était alors l'esprit du temps. C'est cet abus intolérable que *Molière* proscrivit dans ses Précieuses ridicules.

Ce sont ces défauts trop fréquens dans *Corneille* que *la Bruyère* désigna en disant : (*a*) *J'ai cru dans ma première jeunesse que ces endroits étaient clairs, intelligibles pour les acteurs, pour le parterre & l'amphithéâtre, que leurs auteurs s'entendaient eux-mêmes, & que j'avais tort de n'y rien comprendre. Je suis détrompé.* Nous avons relevé ailleurs l'affectation singulière où est tombé *la Motte* dans son abrégé de l'Iliade, en fesant parler avec esprit toute l'armée des Grecs à la fois :

Tout le camp s'écria dans une joie extrême :
Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

C'est là un trait d'esprit, une espèce de pointe & de jeu de mots. Car s'ensuit-il de ce qu'un homme a dompté sa colère qu'il sera vainqueur dans le combat ? Et comment cent mille hommes peuvent-ils dans un même instant s'accorder à dire un rébus, ou, si l'on veut, un bon mot ?

SECTION V.

En Angleterre, pour exprimer qu'un homme a beaucoup d'esprit, on dit qu'il a de grandes parties, *great parts*. D'où cette manière de parler qui étonne aujourd'hui les Français, peut-elle venir ? d'eux-mêmes. Autrefois nous nous servions de ce mot *parties* très-commu-

(*a*) *Caractères* de *la Bruyère*, chap. *des ouvrages de l'esprit*.

nément dans ce sens-là. *Clélie*, *Cassandre*, nos autres anciens romans, ne parlent que des parties de leurs héros & de leurs héroïnes, & ces parties sont leur esprit. On ne pouvait mieux s'exprimer. En effet, qui peut avoir tout? Chacun de nous n'a que sa petite portion d'intelligence, de mémoire, de sagacité, de profondeur d'idées, d'étendue, de vivacité, de finesse. Le mot de *parties* est le plus convenable pour des êtres aussi faibles que l'homme. Les Français ont laissé échapper de leurs dictionnaires une expression dont les Anglais se sont saisis. Les Anglais se sont enrichis plus d'une fois à nos dépens.

Plusieurs écrivains philosophes se sont étonnés de ce que tout le monde prétendant à l'esprit, personne n'ose se vanter d'en avoir.

L'envie, a-t-on dit, *permet à chacun d'être le panégyriste de sa probité & non de son esprit.* L'envie permet qu'on fasse l'apologie de sa probité, non de son esprit, pourquoi? c'est qu'il est très-nécessaire de passer pour homme de bien, & point du tout d'avoir la réputation d'homme d'esprit.

On a ému la question, si tous les hommes sont nés avec le même esprit, les mêmes dispositions pour les sciences, & que tout dépend de leur éducation & des circonstances où ils se trouvent. Un philosophe, qui avait droit de se croire né avec quelque supériorité, prétendit que les esprits sont égaux; cependant on a toujours vu le contraire. De quatre cents enfans élevés ensemble sous les mêmes maîtres, dans la même discipline, à peine y en a-t-il cinq ou six qui fassent des progrès bien mar-

qués. Le grand nombre est toujours des médiocres, & parmi ces médiocres il y a des nuances; en un mot les esprits diffèrent plus que les visages.

SECTION VI.

Esprit faux.

Nous avons des aveugles, des borgnes, des bigles, des louches, des vues longues, des vues courtes, ou distinctes, ou confuses, ou faibles, ou infatigables. Tout cela est une image assez fidelle de notre entendement. Mais on ne connaît guère de vue fausse. Il n'y a guère d'hommes qui prennent toujours un coq pour un cheval, ni un pot de chambre pour une maison. Pourquoi rencontre-t-on souvent des esprits assez justes d'ailleurs, qui sont absolument faux sur des choses importantes? Pourquoi ce même Siamois qui ne se laissera jamais tromper quand il sera question de lui compter trois roupies, croit-il fermement aux métamorphoses de *Sammonocodom ?* Par quelle étrange bizarrerie des hommes sensés ressemblent-ils à dom *Quichotte*, qui croyait voir des géans où les autres hommes ne voyaient que des moulins à vent? Encore dom *Quichotte* était plus excusable que le Siamois qui croit que *Sammonocodom* est venu plusieurs fois sur la terre, & que le Turc qui est persuadé que *Mahomet* a mis la moitié de la lune dans sa manche. Car dom *Quichotte*, frappé de l'idée

qu'il doit combattre des géans, peut se figurer qu'un géant doit avoir le corps aussi gros qu'un moulin, & les bras aussi longs que les ailes du moulin : mais de quelle supposition peut partir un homme sensé pour se persuader que la moitié de la lune est entrée dans une manche, & qu'un *Sammonocodom* est descendu du ciel pour venir jouer au cerf-volant à Siam, couper une forêt, & faire des tours de passe-passe ?

Les plus grands génies peuvent avoir l'esprit faux sur un principe qu'ils ont reçu sans examen. *Newton* avait l'esprit très-faux quand il commentait l'Apocalypse.

Tout ce que certains tyrans des ames désirent, c'est que les hommes qu'ils enseignent aient l'esprit faux. Un faquir élève un enfant qui promet beaucoup ; il emploie cinq ou six années à lui enfoncer dans la tête que le dieu *Fo* apparut aux hommes en éléphant blanc, & il persuade l'enfant qu'il sera fouetté après sa mort pendant cinq cents mille années, s'il ne croit pas ces métamorphoses. Il ajoute qu'à la fin du monde l'ennemi du dieu *Fo* viendra combattre contre cette divinité.

L'enfant étudie & devient un prodige ; il argumente sur les leçons de son maître ; il trouve que *Fo* n'a pu se changer qu'en éléphant blanc, parce que c'est le plus beau des animaux. Les rois de Siam & du Pégu, dit-il, se sont fait la guerre pour un éléphant blanc ; certainement si *Fo* n'avait pas été caché dans cet éléphant, ces rois n'auraient pas été si insensés que de combattre pour la possession d'un simple animal.

L'ennemi de *Fo* viendra le défier à la fin du monde ; certainement cet ennemi sera un rhinocéros, car le rhinocéros combat l'éléphant. C'est ainsi que raisonne dans un âge mûr l'élève savant du faquir, & il devient une des lumières des Indes ; plus il a l'esprit subtil, plus il l'a faux, & il forme ensuite des esprits faux comme lui.

On montre à tous ces énergumènes un peu de géométrie, & ils l'apprennent assez facilement ; mais, chose étrange ! leur esprit n'est pas redressé pour cela ; ils aperçoivent les vérités de la géométrie, mais elle ne leur apprend point à peser les probabilités ; ils ont pris leur pli, ils raisonneront de travers toute leur vie, & j'en suis fâché pour eux.

Il y a malheureusement bien des manières d'avoir l'esprit faux. 1°. De ne pas examiner si le principe est vrai lors même qu'on en déduit des conséquences justes, & cette maniere est commune. (*)

2°. De tirer des conséquences fausses d'un principe reconnu pour vrai. Par exemple, un domestique est interrogé si son maître est dans sa chambre, par des gens qu'il soupçonne d'en vouloir à sa vie : s'il était assez sot pour leur dire la vérité sous prétexte qu'il ne faut pas mentir, il est clair qu'il aurait tiré une conséquence absurde d'une principe très-vrai.

Un juge qui condamnerait un homme qui a tué son assassin, parce que l'homicide est défendu, serait aussi inique que mauvais raisonneur.

(*) Voyez *Conséquence*.

De pareils cas se subdivisent en mille nuances différentes. Le bon esprit, l'esprit juste est celui qui les démêle; de-là vient qu'on a vu tant de jugemens iniques; non que le cœur des juges fût méchant, mais parce qu'ils n'étaient pas assez éclairés.

ESSÉNIENS.

Plus une nation est superstitieuse & barbare, obstinée à la guerre malgré ses défaites, partagée en factions flottantes entre la royauté & le sacerdoce, enivrée de fanatisme, plus il se trouve chez un tel peuple un nombre de citoyens qui s'unissent pour vivre en paix.

Il arrive qu'en temps de peste un petit canton s'interdit la communication avec les grandes villes. Il se préserve de la contagion qui règne; mais il reste en proie aux autres maladies.

Tels on a vu les gymnosophistes aux Indes, telles furent quelques sectes de philosophes chez les Grecs; tels les pythagoriciens en Italie & en Grèce, & les thérapeutes en Egypte, tels sont aujourd'hui les primitifs nommés *quakers*, & les *dunkards* en Pensilvanie, & tels furent à peu près les premiers chrétiens qui vécurent ensemble loin des villes.

Aucune de ces sociétés ne connut cette effrayante coutume de se lier par serment au genre de vie qu'elles embrassaient; de se donner des chaînes perpétuelles, de se dépouiller religieusement de la nature humaine dont le premier caractère est la liberté; de faire enfin ce que nous appelons des *vœux*. Ce fut *St Basile*

qui le premier imagina ces vœux, ce ſerment de l'eſclavage. Il introduiſit un nouveau fléau ſur la terre, & il tourna en poiſon ce qui avait été inventé comme remède.

Il y avait en Syrie des ſociétés toutes ſemblables à celles des eſſéniens. C'eſt le juif *Philon* qui nous le dit dans le *Traité de la liberté des gens de bien*. La Syrie fut toujours ſuperſtitieuſe & factieuſe, toujours opprimée par des tyrans. Les ſucceſſeurs d'*Alexandre* en firent un théâtre d'horreurs. Il n'eſt pas étonnant que parmi tant d'infortunés, quelques-uns plus humains & plus ſages que les autres, ſe ſoient éloignés du commerce des grandes villes, pour vivre en commun dans une honnête pauvreté, loin des yeux de la tyrannie.

On ſe réfugia dans de ſemblables aſiles en Egypte pendant les guerres civiles des derniers *Ptolomées*; & lorſque les armées romaines ſubjuguèrent l'Egypte, les thérapeutes s'établirent dans un déſert auprès du lac Mœris.

Il paraît très-probable qu'il y eut des thérapeutes grecs, égyptiens & juifs. *Philon*, (*b*) après avoir loué *Anaxagore*, *Démocrite* & les autres philoſophes qui embraſsèrent ce genre de vie, s'exprime ainſi:

« On trouve de pareilles ſociétés en plu-
» ſieurs pays; la Grèce & d'autres contrées
» jouiſſent de cette conſolation: elle eſt très-
» commune en Egypte dans chaque nôme, &
» ſur-tout dans celui d'Alexandrie. Les plus
» gens de bien, les plus auſtères ſe ſont re-
» tirés au-deſſus du lac Mœris dans un

(*b*) *Philon*, de la vie contemplative.

» lieu déſert, mais commode, qui forme une » pente douce. L'air y eſt très-ſain, les bour- » gades aſſez nombreuſes dans le voiſinage » du déſert, &c. »

Voilà donc par-tout des ſociétés qui ont tâché d'échapper aux troubles, aux factions, à l'inſolence, à la rapacité des oppreſſeurs. Toutes, ſans exception, eurent la guerre en horreur; ils la regardèrent préciſément du même œil que nous voyons le vol & l'aſſaſſinat ſur les grands chemins.

Tels furent à peu près les gens de lettres qui s'aſſemblèrent en France, & qui fondèrent l'académie. Ils échappaient aux factions & aux cruautés qui déſolaient le règne de *Louis XIII.* Tels furent ceux qui fondèrent la ſociété royale de Londres, pendant que les fous barbares nommés *puritains* & *épiſcopaux*, s'égorgeaient pour quelques paſſages de trois ou quatre vieux livres inintelligibles.

Quelques ſavans ont cru que JESUS-CHRIST qui daigna paraître quelque temps dans le petit pays de Capharnaüm, dans Nazareth & dans quelques autres bourgades de la Paleſtine, était un de ces eſſéniens qui fuyaient le tumulte des affaires, & qui cultivaient en paix la vertu. Mais, ni dans les quatre évangiles reçus, ni dans les apocryphes, ni dans les Actes des apôtres, ni dans leurs lettres, on ne lit le nom d'*eſſénien*.

Quoique le nom ne s'y trouve pas, la reſſemblance s'y trouve en pluſieurs points, confraternité, biens en commun, vie auſtère, travail des mains, détachement des richeſſes & des honneurs, & ſur-tout horreur pour la

guerre. Cet éloignement est si grand, que JESUS-CHRIST commande de tendre l'autre joue quand on vous donne un soufflet, & de donner votre tunique quand on vous vole votre manteau. C'est sur ce principe que les chrétiens se conduisirent pendant près de deux siècles, sans autels, sans temples, sans magistratures, tous exerçant des métiers, tous menant une vie cachée & paisible.

Leurs premiers écrits attestent qu'il ne leur était pas permis de porter les armes. Ils ressemblaient en cela parfaitement à nos pensilvains, à nos anabaptistes, à nos memnonistes d'aujourd'hui, qui se piquent de suivre l'évangile à la lettre. Car quoiqu'il y ait dans l'évangile plusieurs passages qui étant mal entendus, peuvent inspirer la violence, comme les marchands chassés à coups de fouet hors des parvis du temple, le *contrains-les d'entrer*, les cachots dans lesquels on précipite ceux qui n'ont pas fait profiter l'argent du maître à cinq pour un, ceux qui viennent au festin sans avoir la robe nuptiale; quoique, dis-je, toutes ces maximes y semblent contraires à l'esprit pacifique, cependant, il y en a tant d'autres qui ordonnent de souffrir au lieu de combattre, qu'il n'est pas étonnant que les chrétiens aient eu la guerre en exécration pendant environ deux cents ans.

Voilà sur quoi se fonde la nombreuse & respectable société des pensilvains, ainsi que les petites sectes qui l'imitent. Quand je les appelle *respectables*, ce n'est point par leur aversion pour la splendeur de l'Eglise catholique. Je plains sans doute, comme je le dois, leurs

erreurs. C'eſt leur vertu, c'eſt leur modeſtie, c'eſt leur eſprit de paix que je reſpecte.

Le grand philoſophe *Bayle* n'a-t-il donc pas eu raiſon de dire qu'un chrétien des premiers temps ſerait un très-mauvais ſoldat, ou qu'un ſoldat ſerait un très-mauvais chrétien.

Ce dilemme paraît ſans réplique; & c'eſt, ce me ſemble, la différence entre l'ancien chriſtianiſme & l'ancien judaïſme.

La loi des premiers Juifs dit expreſſément: Dès que vous ſerez entrés dans le pays dont vous devez vous emparer, mettez tout à feu & à ſang, égorgez ſans pitié vieillards, femmes, enfans à la mamelle, tuez juſqu'aux animaux, ſaccagez tout, brûlez tout, c'eſt votre DIEU qui vous l'ordonne. Ce catéchiſme n'eſt pas annoncé une fois, mais vingt; & il eſt toujours ſuivi.

Mahomet perſécuté par les Mecquois ſe défend en brave homme. Il contraint ſes perſécuteurs vaincus à ſe mettre à ſes pieds, à devenir ſes proſélytes; il établit ſa religion par la parole & par l'épée.

JESUS, placé entre les temps de *Moïſe* & de *Mahomet* dans un coin de la Galilée, prêche le pardon des injures, la patience, la douceur, la ſouffrance, meurt du dernier ſupplice, & veut que ſes premiers diſciples meurent ainſi.

Je demande en bonne foi ſi *St Barthelemi*, *St André*, *St Matthieu*, *St Barnabé* auraient été reçus parmi les cuiraſſiers de l'empereur, ou dans les trabans de *Charles XII*? *St Pierre* même, quoiqu'il ait coupé l'oreille à *Malchus*, aurait-il été propre à faire un bon chef de file? Peut-être *St Paul* accoutumé d'abord au car-

nage, & ayant eu le malheur d'être un perſécuteur ſanguinaire, eſt le ſeul qui aurait pu devenir guerrier. L'impétuoſité de ſon tempérament & la chaleur de ſon imagination en auraient pu faire un capitaine redoutable. Mais malgré ces qualités il ne chercha point à ſe venger de *Gamaliel* par les armes. Il ne fit point comme les *Judas*, les *Theudas*, les *Barcochebas* qui levèrent des troupes; il ſuivit les préceptes de JESUS, il ſouffrit, & même il eut, à ce qu'on prétend, la tête tranchée.

Faire une armée de chrétiens était donc, dans les premiers temps, une contradiction dans les termes.

Il eſt clair que les chrétiens n'entrèrent dans les troupes de l'empire que quand l'eſprit qui les animait fut changé. Ils avaient dans les deux premiers ſiècles de l'horreur pour les temples, les autels, les cierges, l'encens, l'eau luſtrale; *Porphire* les comparait aux renards qui diſent, *ils ſont trop verts*. Si vous pouviez avoir, diſait-il, de beaux temples brillans d'or avec de groſſes rentes pour les deſſervans, vous aimeriez les temples paſſionnément. Ils ſe donnèrent enſuite tout ce qu'ils avaient abhorré. C'eſt ainſi qu'ayant déteſté le métier des armes, ils allèrent enfin à la guerre. Les chrétiens, dès le temps de *Dioclétien*, furent auſſi différens des chrétiens du temps des apôtres, que nous ſommes différens des chrétiens du troiſième ſiècle.

Je ne conçois pas comment un eſprit auſſi éclairé & auſſi hardi que celui de *Monteſquieu*, a pu condamner ſévèrement un autre génie bien plus méthodique que le ſien, & combattre

cette

cette vérité annoncée par *Bayle*, (c) *qu'une société de vrais chrétiens pourrait vivre héureusement ensemble, mais qu'elle se défendrait mal contre les attaques d'un ennemi.*

« Ce seraient, dit *Montesquieu*, des citoyens » infiniment éclairés sur leurs devoirs, & qui » auraient un très-grand zèle pour les remplir. » Ils sentiraient très-bien les droits de la dé» fense naturelle. Plus ils croiraient devoir à » la religion, plus ils penseraient devoir à la » patrie. Les principes du christianisme bien » gravés dans le cœur seraient infiniment plus » forts que ce faux honneur des monarchies, » ces vertus humaines des républiques, & cette » crainte servile des Etats despotiques. »

Assurément l'auteur de l'*Esprit des lois* ne songeait pas aux paroles de l'évangile quand il dit que les vrais chrétiens sentiraient très-bien les droits de la défense naturelle. Il ne se souvenait pas de l'ordre de donner sa tunique quand on vous vole le manteau, & de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet. Voilà les principes de la défense naturelle très-clairement anéantis. Ceux que nous appelons *quakers* ont toujours refusé de combattre ; mais ils auraient été écrasés dans la guerre de 1756, s'ils n'avaient pas été secourus & forcés à se laisser secourir par les autres Anglais. (*)

N'est-il pas indubitable que ceux qui penseraient en tout comme des martyrs, se battraient fort mal contre des grenadiers ? Toutes les paroles de ce chapitre de l'*Esprit des lois*

(c) *Continuation des pensées diverses*, article CXXIV.

(*) Voyez l'article *Eglise primitive*.

me paraissent fausses. *Les principes du christianisme bien gravés dans le cœur seraient infiniment plus forts*, &c. Oui, plus forts pour les empêcher de manier l'épée, pour les faire trembler de répandre le sang de leur prochain, pour leur faire regarder la vie comme un fardeau dont le souverain bonheur est d'être déchargé.

On les enverrait, dit *Bayle*, *comme des brebis au milieu des loups, si on les faisait aller repousser de vieux corps d'infanterie, ou charger des régimens de cuirassiers.*

Bayle avait très-grande raison. *Montesquieu* ne s'est pas aperçu qu'en le réfutant, il ne voyait que les chrétiens mercenaires & sanguinaires d'aujourd'hui, & non pas des premiers chrétiens. Il semble qu'il ait voulu prévenir les injustes accusations qu'il a essuyées des fanatiques, en leur sacrifiant *Bayle*; & il n'y a rien gagné. Ce sont deux grands-hommes qui paraissent d'avis différent, & qui auraient eu toujours le même s'ils avaient été également libres.

Le faux honneur des monarchies, les vertus humaines des républiques, la crainte servile des Etats despotiques. Rien de tout cela ne fait les soldats, comme le prétend l'*Esprit des lois*. Quand nous levons un régiment dont le quart déserte au bout de quinze jours, il n'y a pas un seul des enrôlés qui pense à l'honneur de la monarchie; ils ne savent ce que c'est. Les troupes mercenaires de la république de Venise connaissent leur paye, & non la vertu républicaine, de laquelle on ne parle jamais dans la place St Marc. Je ne crois pas en un mot

qu'il y ait un seul homme sur la terre qui s'enrôle dans un régiment par vertu.

Ce n'est point non plus par une crainte servile que les Turcs & les Russes se battent avec un acharnement & une fureur de lions & de tigres ; on n'a point ainsi du courage par crainte. Ce n'est pas non plus par dévotion que les Russes ont battu les armées de *Moustapha*. Il serait à désirer, ce me semble, qu'un homme si ingénieux eût plus cherché à faire connaître le vrai qu'à montrer son esprit. Il faut s'oublier entièrement quand on veut instruire les hommes, & n'avoir en vue que la vérité.

ÉTATS, GOUVERNEMENS.

Quel est le meilleur ?

Je n'ai jusqu'à présent connu personne qui n'ait gouverné quelque Etat. Je ne parle pas de MM. les ministres, qui gouvernent en effet, les uns deux ou trois ans, les autres six mois, les autres six semaines ; je parle de tous les autres hommes qui, à souper ou dans leur cabinet, étalent leur système de gouvernement, réforment les armées, l'Eglise, la robe & la finance.

L'abbé de *Bourzeis* se mit à gouverner la France vers l'an 1645, sous le nom du cardinal de *Richelieu*, & fit ce testament politique dans lequel il veut enrôler la noblesse dans la cavalerie pour trois ans, faire payer la taille aux chambres des comptes & aux parlemens, priver le roi du produit de la gabelle ;

il assure sur-tout que pour entrer en campagne avec cinquante mille hommes, il faut par économie en lever cent mille. Il affirme que la *Provence seule a beaucoup plus de beaux ports de mer, que l'Espagne & l'Italie ensemble.*

L'abbé de *Bourzeis* n'avait pas voyagé. Au reste, son ouvrage fourmille d'anachronismes & d'erreurs; il fait signer le cardinal de *Richelieu* d'une manière dont il ne signa jamais, ainsi qu'il le fait parler comme il n'a jamais parlé. Au surplus, il emploie un chapitre entier à dire que *la raison doit être la règle d'un Etat*, & à tâcher de prouver cette découverte; cet ouvrage de ténèbres, ce bâtard de l'abbé de *Bourzeis* a passé long-temps pour le fils légitime du cardinal de *Richelieu;* & tous les académiciens, dans leurs discours de réception, ne manquaient pas de louer démesurément ce chef-d'œuvre de politique.

Le sieur *Gatien de Courtils* voyant le succès du testament politique de *Richelieu*, fit imprimer à la Haye le testament de *Colbert*, avec une belle lettre de M. *Colbert* au roi. Il est clair que si ce ministre avait fait un pareil testament, il eût fallu l'interdire; cependant ce livre a été cité par quelques auteurs.

Un autre gredin, dont on ignore le nom, ne manqua pas de donner le testament de *Louvois*, plus mauvais encore, s'il se peut, que celui de *Colbert;* un abbé de *Chévremont* fit tester aussi *Charles* duc de Lorraine. Nous avons eu les testamens politiques du cardinal *Albéroni*, du maréchal de *Belle-Isle*, & enfin, celui de *Mandrin*.

M. de *Boisguilbert*, auteur du détail de la

France, imprimé en 1695, donna le projet inexécutable de la dixme royale, sous le nom du maréchal de *Vauban*.

Un fou nommé *la Jonchère*, qui n'avait pas de pain, fit en 1720, un projet de finance en quatre volumes, & quelques sots ont cité cette production comme un ouvrage de *la Jonchère* le trésorier général, s'imaginant qu'un trésorier ne peut faire un mauvais livre de finances.

Mais il faut convenir que des hommes très-sages, très-dignes peut-être de gouverner, ont écrit sur l'administration des Etats, soit en France, soit en Espagne, soit en Angleterre. Leurs livres ont fait beaucoup de bien; ce n'est pas qu'ils aient corrigé les ministres qui étaient en place quand ces livres parurent, car un ministre ne se corrige point & ne peut se corriger; il a pris sa croissance, plus d'instructions, plus de conseils, il n'a pas le temps de les écouter, le courant des affaires l'emporte; mais ces bons livres forment les jeunes gens destinés aux places, ils forment les princes, & la seconde génération est instruite.

Le fort & le faible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu & vu, dans quel Etat, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né? Je conçois qu'un grand seigneur terrien en France ne serait pas fâché d'être né en Allemagne; il serait souverain, au lieu d'être sujet. Un pair de France serait fort aise d'avoir les priviléges de la pairie anglaise, il serait législateur.

L'homme de robe & le financier se trouveraient mieux en France qu'ailleurs.

Mais quelle patrie choisirait un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre, & sans préjugés ?

Un membre du conseil de Pondichéri, assez savant, revenait en Europe par terre avec un brame, plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du grand-mogol, dit le conseiller ? abominable, répondit le brame. Comment voulez-vous qu'un Etat soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos raïas, nos omras, nos nababs sont fort contens, mais les citoyens ne le sont guère ; & des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller & le brame traversèrent en raisonnant toute la haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré longtemps ; il y en avait encore une autre vers l'Arabie pétrée, dans un petit coin nommé la Palestine, si on peut honorer du nom de république une horde de voleurs & d'usuriers, tantôt gouvernée par des juges, tantôt par des espèces de rois, tantôt par des grands pontifes, devenue esclave sept ou huit fois, & enfin chassée du pays qu'elle avait usurpé.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à des petits peuples, qui se cachent

dans les îles, ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers; mais à la longue ils sont découverts & dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame: Croiriez-vous bien qu'il y a eu une république formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, & qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne, & l'Italie entière? Elle se tourna donc bien vîte en monarchie, dit le brame? Vous l'avez deviné, dit l'autre. Mais cette monarchie est tombée, & nous fesons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence & de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien; cet empire est tombé parce qu'il existait. Il faut bien que tout tombe; j'espère bien qu'il en arrivera tout autant à l'empire du grand-mogol.

A propos, dit l'Européen, croyez-vous qu'il faille plus d'honneur dans un Etat despotique, & plus de vertu dans une république? L'Indien s'étant fait expliquer ce qu'on entend par honneur, répondit que l'honneur était plus nécessaire dans une république, & qu'on avait bien plus besoin de vertu dans un Etat monarchique. Car, dit-il, un homme qui prétend être élu par le peuple ne le sera pas s'il est déshonoré; au lieu qu'à la cour il pourra aisément obtenir une charge, selon la maxime d'un grand prince, qu'un courtisan pour réussir doit n'avoir ni honneur ni humeur. A l'égard de la vertu, il en faut prodigieusement dans une cour pour oser dire la vérité. L'homme ver-

tueux est bien plus à son aise dans une république, il n'a personne à flatter.

Croyez-vous, dit l'homme d'Europe, que les lois & les religions soient faites pour les climats, de même qu'il faut des fourrures à Moscou, & des étoffes de gaze à Délhé? Oui, sans doute, dit le brame; toutes les lois qui concernent la physique, sont calculées pour le méridien qu'on habite; il ne faut qu'une femme à un Allemand, & il en faut trois ou quatre à un Persan.

Les rites de la religion sont de même nature. Comment voudriez-vous, si j'étais chrétien, que je disse la messe dans ma province, où il n'y a ni pain ni vin? A l'égard des dogmes, c'est autre chose; le climat n'y fait rien. Votre religion n'a-t-elle pas commencé en Asie, d'où elle a été chassée? N'existe-t-elle pas vers la mer Baltique, où elle était inconnue?

Dans quel Etat, sous quelle domination aimeriez-vous mieux vivre? dit le conseiller. Par-tout ailleurs que chez moi, dit son compagnon; & j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Tunquinois, de Persans, & de Turcs qui en disaient autant. Mais, encore une fois, dit l'Européen, quel Etat choisiriez-vous? Le brame répondit: Celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là? dit le conseiller. Le brame dit: Il faut le chercher. Voyez l'article *Genève*, dans l'Encyclopédie. (1)

(1) Cet article a été écrit vers 1757. Voyez aussi l'article *Gouvernement*.

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Il y en a toujours eu dans l'Europe, & probablement dans toute la terre, tant il est naturel d'assembler la famille, pour connaître ses intérêts & pourvoir à ses besoins. Les Tartares avaient leur *Cour-ilté*. Les Germains, selon *Tacite*, s'assemblaient pour délibérer. Les Saxons & les peuples du nord eurent leur *Wittenagemot*. Tout fut états-généraux dans les républiques grecques & romaines.

Nous n'en voyons point chez les Egyptiens, chez les Perses, chez les Chinois, parce que nous n'avons que des fragmens fort imparfaits de leurs histoires; nous ne les connaissons guère que depuis le temps où leurs rois furent absolus, ou du moins depuis le temps où ils n'avaient que les prêtres pour contre-poids de leur autorité.

Quand les comices furent abolis à Rome, les gardes prétoriennes prirent leur place; des soldats insolens, avides, barbares & lâches furent la république. *Septime Sévère* les vainquit & les cassa.

Les états-généraux de l'empire ottoman sont les janissaires & les spahis; dans Alger & dans Tunis c'est la milice.

Le plus grand & le plus singulier exemple de ces états-généraux est la diète de Ratisbonne qui dure depuis cent ans, où siégent continuellement les représentans de l'empire, les ministres des électeurs, des princes, des comtes, des prélats & des villes impériales, lesquelles sont au nombre de trente-sept.

Les seconds états-généraux de l'Europe sont ceux de la Grande-Bretagne. Ils ne sont pas toujours assemblés comme la diète de Ratisbonne, mais ils sont devenus si nécessaires que le roi les convoque tous les ans.

La chambre des communes répond précisément aux députés des villes reçus dans la diète de l'empire ; mais elle est en beaucoup plus grand nombre, & jouit d'un pouvoir bien supérieur. C'est proprement la nation. Les pairs & les évêques ne sont en parlement que pour eux, & la chambre des communes y est pour tout le pays. Ce parlement d'Angleterre n'est autre chose qu'une imitation perfectionnée de quelques états-généraux de France.

En 1355, sous le roi *Jean*, les trois états furent assemblés à Paris pour secourir le roi *Jean* contre les Anglais. Ils lui accordèrent une somme considérable, à cinq livres cinq sous le marc, de peur que le roi n'en changeât la valeur numéraire. Ils réglèrent l'impôt nécessaire pour recueillir cet argent ; & ils établirent neuf commissaires pour présider à la recette. Le roi promit pour lui & pour ses successeurs de ne faire dans l'avenir aucun changement dans la monnaie.

Qu'est-ce que promettre pour soi & pour ses héritiers ? ou ce n'est rien promettre, ou c'est dire : Ni moi, ni mes héritiers n'avons le droit d'altérer la monnaie, nous sommes dans l'impuissance de faire le mal.

Avec cet argent, qui fut bientôt levé, on forma aisément une armée, qui n'empêcha pas le roi *Jean* d'être fait prisonnier à la bataille de Poitiers.

On devait rendre compte aux états, au bout de l'année, de l'emploi de la somme accordée. C'eſt ainſi qu'on en uſe aujourd'hui en Angleterre avec la chambre des communes. La nation anglaiſe a conſervé tout ce que la nation françaiſe a perdu.

Les états-généraux de Suède ont une coutume plus honorable encore à l'humanité, & qui ne ſe trouve chez aucun peuple. Ils admettent dans leurs aſſemblées deux cents payſans qui font un corps ſéparé des trois autres, & qui ſoutiennent la liberté de ceux qui travaillent à nourrir les hommes.

Les états-généraux de Danemarck prirent une réſolution toute contraire en 1660; ils ſe dépouillèrent de tous leurs droits en faveur du roi. Ils lui donnèrent un pouvoir abſolu & illimité. Mais ce qui eſt plus étrange, c'eſt qu'ils ne s'en ſont point repentis juſqu'à préſent.

Les états-généraux en France n'ont point été aſſemblés depuis 1613, & les *cortez* d'Eſpagne ont duré cent ans après. On les aſſembla encore en 1712 pour confirmer la renonciation de *Philippe V* à la couronne de France. Ces états-généraux n'ont point été convoqués depuis ce temps.

ÉTERNITÉ.

J'ADMIRAIS dans ma jeuneſſe tous les raiſonnemens de *Samuel Clarke*; j'aimais ſa perſonne quoiqu'il fût un arien déterminé ainſi que *Newton*, & j'aime encore ſa mémoire parce qu'il était bon homme; mais le cachet

de ſes idées, qu'il avait mis ſur ma cervelle encore molle, s'effaça quand cette cervelle ſe fut un peu fortifiée. Je trouvai, par exemple, qu'il avait auſſi mal combattu l'éternité du monde, qu'il avait mal établi la réalité de l'eſpace infini.

J'ai tant de reſpect pour la Genèſe & pour l'Egliſe qui l'adopte, que je la regarde comme la ſeule preuve de la création du monde depuis cinq mille ſept cents dix-huit ans, ſelon le comput des Latins, & depuis ſept mille deux cents ſoixante & dix-huit ans ſelon les Grecs.

Toute l'antiquité crut au moins la matière éternelle; & les plus grands philoſophes attribuèrent auſſi l'éternité à l'ordre de l'univers.

Ils ſe ſont tous trompés, comme on ſait; mais on peut croire ſans blaſphème que l'Eternel, formateur de toutes choſes, fit d'autres mondes que le nôtre.

Voici ce que dit ſur ces mondes & ſur cette éternité un auteur inconnu dans une petite feuille, qui peut aiſément ſe perdre, & qu'il eſt peut-être bon de conſerver.

Foliis tantum ne carmina manda.

S'il y a dans cet écrit quelques propoſitions téméraires, la petite ſociété qui travaille à la rédaction du recueil, les déſavoue de tout ſon cœur. (*)

(*) Voyez le dialogue intitulé *les Adorateurs*, &c.

ÉVANGILE.

C'EST une grande question de savoir quels sont les premiers évangiles. C'est une vérité constante, quoi qu'en dise *Abadie*, qu'aucun des premiers pères de l'Eglise inclusivement jusqu'à *Irénée* ne cite aucun passage des quatre évangiles que nous connaissons. Au contraire, les alloges, les théodosiens rejetèrent constamment l'évangile de *St Jean*, & ils en parlaient toujours avec mépris, comme l'avance *St Epiphane* dans sa trente-quatrième homélie. Nos ennemis remarquent encore que non-seulement les plus anciens pères ne citent jamais rien de nos évangiles; mais qu'ils rapportent plusieurs passages qui ne se trouvent que dans les évangiles apocryphes rejetés du canon.

St Clément, par exemple, rapporte que notre Seigneur ayant été interrogé sur le temps où son royaume aviendrait, répondit : *Ce sera quand deux ne feront qu'un, quand le dehors ressemblera au dedans, & quand il n'y aura ni mâle ni femelle.* Or, il faut avouer que ce passage ne se trouve dans aucun de nos évangiles. Il y a cent exemples qui prouvent cette vérité; on les peut recueillir dans l'examen critique de M. *Fréret*, secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris.

Le savant *Fabricius* s'est donné la peine de rassembler les anciens évangiles que le temps a conservés; celui de *Jacques* paraît le premier. Il est certain qu'il a encore beaucoup d'autorité dans quelques églises d'Orient. Il est appelé

premier évangile. Il nous reſte la paſſion & la réſurrection qu'on prétend écrites par *Nicodème.* Cet évangile de *Nicodème* eſt cité par *St Juſtin* & par *Tertullien*, c'eſt là qu'on trouve les noms des accuſateurs de notre Sauveur, *Annas*, *Caïphas*, *Soumas*, *Dathan*, *Gamaliel*, *Judas*, *Lévi*, *Nephtali*; l'attention de rapporter ces noms donne une apparence de candeur à l'ouvrage. Nos adverſaires ont conclu que puiſqu'on ſuppoſa tant de faux évangiles reconnus d'abord pour vrais, on peut auſſi avoir ſuppoſé ceux qui ſont aujourd'hui l'objet de notre croyance. Ils inſiſtent beaucoup ſur la foi des premiers hérétiques qui moururent pour ces évangiles apocryphes. Il y eut donc, diſent-ils, des fauſſaires, des ſéducteurs & des gens ſéduits qui moururent pour l'erreur; ce n'eſt donc pas une preuve de la vérité de notre religion que des martyrs ſoient morts pour elle.

Ils ajoutent de plus, qu'on ne demanda jamais aux martyrs: Croyez-vous à l'évangile de *Jean*, ou à l'évangile de *Jacques?* Les païens ne pouvaient fonder des interrogatoires ſur des livres qu'ils ne connaiſſaient pas: les magiſtrats punirent quelques chrétiens très-injuſtement comme perturbateurs du repos public; mais ils ne les interrogèrent jamais ſur nos quatre évangiles. Ces livres ne furent un peu connus des Romains que ſous *Dioclétien*; & ils eurent à peine quelque publicité dans les dernières années de *Dioclétien.* C'était un crime abominable, irrémiſſible à un chrétien de faire voir un évangile à un gentil. Cela eſt ſi vrai, que vous ne rencontrez le mot d'*évangile* dans aucun auteur profane.

Les sociniens rigides ne regardent donc nos quatre divins évangiles que comme des ouvrages clandestins fabriqués environ un siècle après JESUS-CHRIST, & cachés soigneusement aux gentils pendant un autre siècle ; ouvrages, disent-ils, grossièrement écrits par des hommes grossiers qui ne s'adressèrent long-temps qu'à la populace de leur parti. Nous ne voulons pas répéter ici leurs autres blasphèmes. Cette secte, quoiqu'assez répandue, est aujourd'hui aussi cachée que l'étaient les premiers évangiles. Il est d'autant plus difficile de les convertir, qu'ils ne croient que leur raison. Les autres chrétiens ne combattent contre eux que par la voix sainte de l'Ecriture : ainsi il est impossible que les uns & les autres étant toujours ennemis, puissent jamais se rencontrer.

Pour nous, restons toujours inviolablement attachés à nos quatre évangiles avec l'Eglise infaillible ; réprouvons les cinquante évangiles qu'elle a réprouvés ; n'examinons point pourquoi notre Seigneur JESUS-CHRIST permit qu'on fît cinquante évangiles faux, cinquante histoires fausses de sa vie, & soumettons-nous à nos pasteurs qui sont les seuls sur la terre éclairés du St Esprit.

Qu'*Abadie* soit tombé dans une erreur grossière en regardant comme authentiques les lettres, si ridiculement supposées, de *Pilate* à *Tibère*, & la prétendue proposition de *Tibère* au sénat, de mettre JESUS-CHRIST au rang des Dieux. Si *Abadie* est un mauvais critique & un très-mauvais raisonneur, l'Eglise est-elle moins éclairée ? devons-nous moins la croire ? devons-nous lui être moins soumis ?

EUCHARISTIE.

DANS cette queſtion délicate, nous ne parlerons point en théologiens. Soumis de cœur & d'eſprit à la religion dans laquelle nous ſommes nés, aux lois ſous leſquelles nous vivons, nous n'agiterons point la controverſe; elle eſt trop ennemie de toutes les religions qu'elle ſe vante de ſoutenir, de toutes les lois qu'elle feint d'expliquer, & ſur-tout de la concorde qu'elle a bannie de la terre dans tous les temps.

Une moitié de l'Europe anathématiſe l'autre au ſujet de l'euchariſtie, & le ſang a coulé des rivages de la mer baltique aux pieds des Pyrenées, pendant près de deux cents ans, pour un mot qui ſignifie *douce charité*.

Vingt nations dans cette partie du monde ont en horreur le ſyſtème de la tranſſubſtantiation catholique. Elles crient que ce dogme eſt le dernier effort de la folie humaine. Elles atteſtent ce fameux paſſage de *Cicéron*, qui dit, (*a*) que les hommes ayant épuiſé toutes les épouvantables démences dont ils ſont capables, ne ſe ſont point encore aviſés de manger le Dieu qu'ils adorent. Elles diſent que preſque toutes les opinions populaires étant fondées ſur des équivoques, ſur l'abus des mots, les catholiques romains n'ont fondé leur ſyſtème de l'euchariſtie & de la tranſſubſtantiation que ſur une équivoque; qu'ils ont pris

(*a*) Voyez la *Divination* de *Cicéron*.

au propre ce qui n'a pu être dit qu'au figuré, & que la terre depuis seize cents ans a été ensanglantée pour des logomachies, pour des mal-entendus.

Leurs prédicateurs dans les chaires, leurs savans dans leurs livres, les peuples dans leurs discours répètent sans cesse que JESUS-CHRIST ne prit point son corps avec ses deux mains pour le faire manger à ses apôtres; qu'un corps ne peut être en cent mille endroits à la fois, dans du pain & dans un calice; que du pain qu'on rend en excrémens, & du vin qu'on rend en urine ne peuvent être le Dieu formateur de l'univers. Que ce dogme peut exposer la religion chrétienne à la dérision des plus simples, au mépris & à l'exécration du reste du genre-humain.

C'est là ce que disent les *Tillotson*, les *Smaldrige*, les *Turretin*, les *Claude*, les *Daillé*, les *Amyraut*, les *Mestrezat*, les *Dumoulin*, les *Blondel*, & la foule innombrable des réformateurs du seizième siècle; tandis que le mahométan paisible, maître de l'Afrique, de la plus belle partie de l'Europe & de l'Asie, rit avec dédain de nos disputes, & que le reste de la terre les ignore.

Encore une fois, je ne controverse point, je crois d'une foi vive tout ce que la religion catholique apostolique enseigne sur l'eucharistie, sans y comprendre un seul mot.

Voici mon seul objet. Il s'agit de mettre aux crimes le plus grand frein possible. Les stoïciens disaient qu'ils portaient DIEU dans leur cœur; ce sont les expressions de *Marc-Aurèle* & d'*Epictète* les plus vertueux de tous

les hommes, & qui étaient, si on ose le dire, des dieux sur la terre. Ils entendaient par ces mots *je porte* DIEU *dans moi*, la partie de l'ame divine universelle qui anime toutes les intelligences.

La religion catholique va plus loin; elle dit aux hommes: Vous aurez physiquement dans vous ce que les stoïciens avaient métaphysiquement. Ne vous informez pas de ce que je vous donne à manger & à boire, ou à manger simplement. Croyez seulement que c'est DIEU que je vous donne; il est dans votre estomac. Votre cœur le souillera-t-il par des injustices, par des turpitudes? Voilà donc des hommes qui reçoivent DIEU dans eux au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame est saisie & attendrie. On respire à peine, on est détaché de tout lien terrestre, on est uni avec DIEU, il est dans notre chair & dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu.

Cependant, *Louis XI*, en recevant DIEU dans lui, empoisonne son frère; l'archevêque de Florence en fesant DIEU, & les *Pazzi* en recevant DIEU, assassinent les *Médicis* dans la cathédrale. Le pape *Alexandre VI* au sortir du lit de sa fille bâtarde, donne DIEU à son bâtard *César Borgia*, & tous deux font périr par la corde, par le poison, par le fer qui-

conque posséde deux arpens de terre à leur bienséance.

Jules II fait & mange DIEU ; mais la cuirasse sur le dos & le casque en tête, il se souille de sang & de carnage. *Léon X* tient DIEU dans son estomac, ses maîtresses dans ses bras, & l'argent extorqué par les indulgences dans ses coffres & dans ceux de sa sœur.

Troll, archevêque d'Upsal, fait égorger sous ses yeux les sénateurs de Suède, une bulle du pape à la main. *Vangalen*, évêque de Munster, fait la guerre à tous ses voisins, & devient fameux par ses rapines.

L'abbé *N*.... est plein de DIEU, ne parle que de DIEU, donne à DIEU toutes les femmes ou imbécilles ou folles qu'il peut diriger & vole l'argent des pénitens.

Que conclure de ces contradictions ? que tous ces gens-là n'ont pas cru véritablement en DIEU, qu'ils ont encore moins cru qu'ils eussent mangé le corps de DIEU & bu son sang ; qu'ils n'ont jamais imaginé avoir DIEU dans leur estomac ; que s'ils l'avaient cru fermement, ils n'auraient jamais commis aucun de ces crimes réfléchis ; qu'en un mot, le remède le plus fort contre les atrocités des hommes, a été le plus inefficace. Plus l'idée en était sublime, plus elle a été rejetée en secret par la malice humaine.

Non-seulement tous nos grands criminels qui ont gourverné, mais qui ont voulu extorquer une petite part au gouvernement en sous-ordre, n'ont pas cru qu'ils recevaient DIEU dans leurs entrailles, mais ils n'ont pas cru

réellemnt en DIEU ; du moins ils en ont entièrement effacé l'idée de leur tête. Leur mépris pour le sacrement qu'ils fesaient & qu'ils conféraient, a été porté jusqu'au mépris de DIEU même. Qu'elle est donc la ressource qui nous reste contre la déprédation, l'insolence, la violence, la calomnie, la persécution ? De bien persuader l'existence de DIEU au puissant qui opprime le faible. Il ne rira pas du moins de cette opinion ; & s'il n'a pas cru que DIEU fût dans son estomac, il pourra croire que DIEU est dans toute la nature. Un mystère incompréhensible l'a rebuté. Pourra-t-il dire que l'exisience d'un DIEU rémunérateur & vengeur est un mystère incompréhensible ? Enfin, s'il ne s'est pas soumis à la voix d'un évêque catholique qui lui a dit : Voilà DIEU qu'un homme, consacré par moi, a mis dans ta bouche, résistera-t-il à la voix de tous les astres & de tous les êtres animés qui lui crient : C'est DIEU qui nous a formés ?

ÉVÊQUE.

SAMUEL *Ornik* natif de Bâle, était, comme on sait, un jeune homme très-aimable, qui d'ailleurs savait par cœur son nouveau Testament en grec & en allemand. Ses parens le firent voyager à l'âge de vingt ans. On le chargea de porter des livres au coadjuteur de Paris, du temps de la fronde. Il arrive à la porte de l'archevêché ; le suisse lui dit que monseigneur ne voit personne. Camarade, lui dit *Ornik*, vous êtes rude à vos compa-

triotes : les apôtres laissèrent approcher tout le monde, & JESUS-CHRIST voulait qu'on laissât venir à lui tout les petits enfans. Je n'ai rien à demander à votre maître, au contraire je viens lui apporter. Entrez donc, dit le suisse.

Il attend une heure dans une première antichambre. Comme il était fort naïf, il attaque de conversation un domestique qui aimait fort à dire tout ce qu'il savait de son maître. Il faut qu'il soit puissamment riche, dit *Ornik*, pour avoir cette foule de pages & d'estafiers que je vois courir dans la maison. Je ne sais pas ce qu'il a de revenu, répond l'autre ; mais j'entends dire à *Joli* & à l'abbé *Charier*, qu'il a déjà deux millions de dettes. Il faudra, dit *Ornik*, qu'il envoie fouiller dans la gueule d'un poisson pour payer son corban. Mais quelle est cette dame qui sort d'un cabinet, & qui passe ? C'est madame de *Pomereu* l'une de ses maîtresses. -- Elle est vraiment fort jolie. Mais je n'ai point lu que les apôtres eussent une telle compagnie dans leur chambre à coucher, les matins. -- Ah! voilà, je crois, monsieur qui va donner audience. -- Dites sa grandeur, monseigneur. -- Hélas ! très-volontiers. *Ornik* salue sa grandeur, lui présente ses livres, & en est reçu avec un sourire très-gracieux. On lui dit quatre mots, & on monte en carrosse escorté de cinquante cavaliers. En montant, monseigneur laisse tomber une gaine. *Ornik* est tout étonné que monseigneur porte une si grande écritoire dans sa poche. -- Ne voyez-vous pas que c'est son poignard, lui dit le causeur. Tout le monde porte régu-

lièrement son poignard quand on va au parlement. Voilà une plaisante manière d'officier, dit *Ornik*, & il s'en va fort étonné.

Il parcourt la France & s'édifie de ville en ville ; de-là il passe en Italie. Quand il est sur les terres du pape, il rencontre un de ces évêques à mille écus de rente, qui allait à pied. *Ornik* était très-honnête ; il lui offre une place dans sa cambiature. Vous allez, sans doute, monseigneur, consoler quelque malade ? -- Monsieur, j'allais chez mon maître. -- Votre maître ! c'est JESUS-CHRIST sans doute ? -- Monsieur, c'est le cardinal *Azolin*, je suis son aumônier. Il me donne des gages bien médiocres, mais il m'a promis de me placer auprès de *Dona Olimpia*, la belle-sœur favorite *di nostro signore*. -- Quoi ! vous êtes aux gages d'un cardinal ! mais ne savez-veus pas qu'il n'y avait point de cardinaux du temps de JESUS-CHRIST & de *St Jean ?* -- Est-il possible ? s'écria le prélat italien. -- Rien n'est plus vrai ; vous l'avez lu dans l'Evangile. -- Je ne l'ai jamais lu, répliqua l'évêque, je ne sais que l'office de Notre-Dame. -- Il n'y avait, vous dis-je, ni cardinaux ni évêques, & quand il y eut des évêques, les prêtres furent presque leurs égaux, à ce que *Jérôme* assure en plusieurs endroits. -- Sainte-Vierge, dit l'italien, je n'en savais rien. Et des papes ? -- Il n'y en avait pas plus que de cardinaux. -- Le bon évêque se signa ; il crut être avec l'esprit malin, & sauta en-bas de la cambiature.

EUPHÉMIE.

On trouve ces mots au grand Dictionnaire encyclopédique à propos du mot Euphémie, *les personnes peu instruites croient que les Latins n'avaient pas la délicatesse d'éviter les paroles obscènes. C'est une erreur.*

C'est une vérité assez honteuse pour ces respectables Romains. Il est bien vrai que ni dans le sénat, ni sur les théâtres on ne prononçait les termes consacrés à la débauche; mais l'auteur de cet article avait oublié l'épigramme infame d'*Auguste* contre *Fulvie* & les lettres d'*Antoine*, & les turpides affreuses d'*Horace*, de *Catulle*, de *Martial*. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ces grossièretés dont nous n'avons jamais approché, se trouvent mêlées dans *Horace* à des leçons de morale. C'est dans la même page l'école de *Platon* avec les figures de l'*Aretin*. Cette Euphémie, cet adoucissement était bien cynique.

EXAGÉRATION.

C'est le propre de l'esprit humain d'exagérer. Les premiers écrivains agrandirent la taille des premiers hommes, leur donnèrent une vie dix fois plus longue que la nôtre, supposèrent que les corneilles vivaient trois cents ans, les cerfs neuf cents, & les nymphes trois mille années. Si *Xerxès* passe en Grèce, il traîne quatre millions d'hommes à sa suite.

Si une nation gagne une bataille, elle a presque toujours perdu peu de guerriers, & tué une quantité prodigieuse d'ennemis. C'est peut-être en ce sens qu'il est dit dans les pseaumes, *Omnis homo mendax.*

Quiconque fait un récit a besoin d'être le plus scrupuleux de tous les hommes, s'il n'exagère pas un peu pour se faire écouter. C'est-là ce qui a tant décrédité les voyageurs; on se défie toujours d'eux. Si l'un a vu un chou grand comme une maison, l'autre a vu la marmite faite pour ce chou. Ce n'est qu'une longue unanimité de témoignages valides qui met à la fin le sceau de la probabilité aux récits extraordinaires.

La poësie est sur-tout le champ de l'exagération. Tous les poëtes ont voulu attirer l'attention des hommes par des images frappantes. Si un Dieu marche dans l'Iliade, il est au bout du monde à la troisième enjambée. Ce n'était pas la peine de parler des montagnes pour les laisser à leur place; il fallait les faire sauter comme des chèvres, ou les fondre comme de la cire.

L'ode dans tous les temps a été consacrée à l'exagération. Aussi plus une nation devient philosophe, plus les odes à enthousiasme, & qui n'apprennent rien aux hommes, perdent de leur prix.

De tous les genres de poësie, celui qui charme le plus les esprits instruits & cultivés, c'est la tragédie. Quand la nation n'a pas encore le goût formé, quand elle est dans ce passage de la barbarie à la culture de l'esprit, alors

presque

presque tout dans la tragédie est giganteſque & hors de la nature.

Rotrou qui avec du génie travailla précisément dans le temps de ce passage, & qui donna dans l'année 1656 son Hercule mourant, commence par faire parler ainsi son héros :

Père de la clarté, grand astre, ame du monde,
Quels termes n'a franchis ma course vagabonde ?
Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés
Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?
J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière,
Plus loin qu'où tes rayons ont porté ta lumière ;
J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas,
Et j'ai vu la nature au-delà de mes pas.
Neptune & ses tritons ont vu d'un œil timide
Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
L'air tremble comme l'onde au seul bruit de mon nom ;
Et n'ose plus servir la haine de Junon.
Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes !
Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.

On voit par ces vers combien l'exagéré, l'ampoulé, le forcé, étaient encore à la mode ; & c'est ce qui doit faire pardonner à *Pierre Corneille*.

Il n'y avait que trois ans que *Mairet* avait commencé à se rapprocher de la vraisemblance & du naturel dans sa *Sophonisbe*. Il fut le premier en France qui non-seulement fit une pièce régulière, dans laquelle les trois unités sont exactement observées, mais qui connut le langage des passions & qui mit de la vérité dans le dialogue. Il n'y a rien d'exagéré,

rien d'empoulé dans cette pièce. L'auteur tomba dans un vice tout contraire : c'eſt la naïveté & la familiarité qui ne ſont convenables qu'à la comédie. Cette naïveté plut alors beaucoup.

La première entrevue de *Sophonisbe* & de *Maſſiniſſe* charma toute la cour. La coquetterie de cette reine captive, qui veut plaire à ſon vainqueur, eut un prodigieux ſuccès. On trouva même très-bon que de deux ſuivantes qui accompagnaient *Sophonisbe* dans cette ſcène, l'une dît à l'autre, en voyant *Maſſiniſſe* attendri : *Ma compagne, il ſe prend.* Ce trait comique était dans la nature, & les diſcours empoulés n'y ſont pas ; auſſi cette pièce reſta plus de quarante années au théâtre.

L'exagération eſpagnole reprit bientôt ſa place dans l'imitation du Cid que donna *Pierre Corneille*, d'après *Guillain de Caſtro* & *Baptiſta Diamante*, deux auteurs qui avaient traité ce ſujet avec ſuccès à Madrid. *Corneille* ne craignit point de traduire ces vers de *Diamante* :

Su ſangre ſennor que en humo
Su ſentimiento eſplicava,
Por la boca que la vierté
De verſe alli derramada
Por otro, que por ſu rey.

Son ſang ſur la pouſſière écrivait mon devoir.

. . . . . .

Ce ſang qui tout ſorti fume encor de courroux
De ſe voir répandu pour d'autres que pour vous.

Le comte de *Gormas* ne prodigue pas des exagérations moins fortes quand il dit :

Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Grenade & l'Arragon tremblent quand ce fer brille.

. . . . . .

Le prince, pour essai de générosité,
Gagnerait des combats marchant à mon côté.

Non-seulement ces rodomontades étaient intolérables, mais elles étaient exprimées dans un style qui fesait un énorme contraste avec les sentimens si naturels & si vrais de *Chimène* & de *Rodrigue*.

Toutes ces images boursoufflées ne commencèrent à déplaire aux esprits bien faits, que lorsqu'enfin la politesse de la cour de *Louis XIV* apprit aux Français que la modestie doit être la compagne de la valeur; qu'il faut laisser aux autres le soin de nous louer; que ni les guerriers, ni les ministres, ni les rois ne parlent avec emphase, & que le style boursoufflé est le contraire du sublime.

On n'aime point aujourd'hui qu'*Auguste* parle de l'*empire absolu qu'il a sur tout le monde, & de son pouvoir souverain sur la terre & sur l'onde*; on n'entend plus qu'en souriant *Emilie* dire à *Cinna*:

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Jamais il n'y eut en effet d'exagération plus outrée. Il n'y avait pas long-temps que des chevaliers romains des plus anciennes familles, un *Septime*, un *Achillas* avaient été aux gages de *Ptolomée* roi d'Egypte. Le sénat de Rome pouvait se croire au-dessus des rois; mais chaque bourgeois de Rome ne pouvait avoir

cette prétention ridicule. On haïssait le nom de roi à Rome, comme celui de maître, *dominus*, mais on ne le méprisait pas. On le méprisait si peu que *César* l'ambitionna, & ne fut tué que pour l'avoir recherché. *Octave* lui-même dans cette tragédie, dit à *Cinna*:

Aujourd'hui même encor je te donne Émilie,
Ce digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour & mes soins,
Qu'en te couronnant roi, je t'aurais donné moins.

Le discours d'*Emilie* est donc non-seulement exagéré, mais entièrement faux.

Le jeune *Ptolomée* exagère bien davantage lorsqu'en parlant d'une bataille qu'il n'a point vue, & qui s'est donnée à soixante lieues d'Alexandrie, il décrit des *fleuves teints de sang rendus plus rapides par le débordement des parricides; des montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes, que la nature force à se venger eux-mêmes, & dont les troncs pourris exhalent de quoi faire la guerre au reste des vivans; & la déroute orgueilleuse de Pompée qui croit que l'Egypte, en dépit de la guerre, ayant sauvé le ciel pourra sauver la terre, & pourra prêter l'épaule au monde chancelant.*

Ce n'est point ainsi que *Racine* fait parler *Mithridate* d'une bataille dont il sort.

Je suis vaincu: Pompée à saisi l'avantage
D'une nuit qui laissait peu de place au courage.
Mes soldats presque nus dans l'ombre intimidés,
Les rangs de toutes parts mal pris & mal gardés,

Le désordre par-tout redoublant les alarmes,
Nous-mêmes contre nous tournant nos propres armes,
Les cris que les rochers renvoyaient plus affreux,
Enfin toute l'horreur d'un combat ténébreux.
Que pouvait la valeur dans ce trouble funeste?
Les uns sont morts, la fuite a sauvé tout le reste;
Et je ne dois la vie, en ce commun effroi,
Qu'au bruit de mon trépas que je laisse après moi.

C'est-là parler en homme. Le roi *Ptolomée* n'a parlé qu'en poëte empoulé & ridicule.

L'exagération s'est réfugiée dans les oraisons funèbres, on s'attend toujours à l'y trouver: on ne regarde jamais ces pièces d'éloquence que comme des déclamations; c'est donc un grand mérite dans *Bossuet*, d'avoir su attendrir & émouvoir dans un genre qui semble fait pour ennuyer.

EXPIATION.

Dieu fit du repentir la vertu des mortels.

C'est peut-être la plus belle institution de l'antiquité, que cette cérémonie solennelle, qui réprimait les crimes, en avertissant qu'ils doivent être punis; & qui calmait le désespoir des coupables en leur faisant racheter leurs transgressions par des espèces de pénitences. Il faut nécessairement que les remords aient prévenu les expiations; car les maladies sont plus anciennes que la médecine, & tous les besoins ont existé avant les secours.

Il fut donc avant tous les cultes une religion naturelle qui troubla le cœur de l'homme, quand il eut dans son ignorance ou dans son emportement commis une action inhumaine. Un ami dans une querelle a tué son ami, un frère a tué son frère, un amant jaloux & frénétique a même donné la mort à celle sans laquelle il ne pouvait vivre. Un chef d'une nation a condamné un homme vertueux, un citoyen utile. Voilà des hommes désespérés, s'ils sont sensibles. Leur conscience les poursuit; rien n'est plus vrai; & c'est le comble du malheur. Il ne reste plus que deux partis, ou la réparation, ou l'affermissement dans le crime. Toutes les ames sensibles cherchent le premier parti, les monstres prennent le second.

Dès qu'il y eut des religions établies, il y eut des expiations; les cérémonies en furent ridicules: car quel rapport entre l'eau du Gange & un meurtre? comment un homme réparait-il un homicide en se baignant? Nous avons déjà remarqué cet excès de démence & d'absurdité, d'avoir imaginé que ce qui lave le corps lave l'ame, & enlève les taches des mauvaises actions.

L'eau du Nil eut ensuite la même vertu que l'eau du Gange: on ajoutait à ces purifications d'autres cérémonies: j'avoue qu'elles furent encore plus impertinentes. Les Egyptiens prenaient deux boucs, & tiraient au sort lequel des deux on jetterait en-bas chargé des péchés des coupables. On donnait à ce bouc le nom d'*Hazazel*, l'expiateur. Quel rapport, je vous prie, entre un bouc & le crime d'un homme?

Il est vrai que depuis, DIEU permit que cette cérémonie fût sanctifiée chez les Juifs nos pères, qui prirent tant de rites égyptiaques; mais sans doute, c'était le repentir & non le bouc qui purifiait les ames juives.

Jason ayant tué *Absyrthe* son beau-frère, vient, dit-on, avec *Médée* plus coupable que lui, se faire absoudre par *Circé* reine & prêtresse d'*Æa*, laquelle passa depuis pour une grande magicienne. *Circé* les absout avec un cochon de lait & des gâteaux au sel. Cela peut faire un assez bon plat; mais cela ne peut guère ni payer le sang d'*Absyrthe*, ni rendre *Jason* & *Médée* plus honnêtes gens, à moins qu'ils ne témoignent un repentir sincère en mangeant leur cochon de lait.

L'expiation d'*Oreste*, qui avait vengé son père par le meurtre de sa mère, fut d'aller voler une statue chez les Tartares de Crimée. La statue devait être bien mal faite; & il n'y avait rien à gagner sur un pareil effet. On fit mieux depuis, on inventa les mystères: les coupables pouvaient y recevoir leur absolution en subissant des épreuves pénibles, & en jurant qu'ils mèneraient une nouvelle vie. C'est de ce serment que les récipiendaires furent appelés chez toutes les nations d'un nom qui répond à initiés, *qui ineunt vitam novam*, qui commencent une nouvelle carrière, qui entrent dans le chemin de la vertu.

Nous avons vu, à l'article *Baptême*, que les catéchumènes chrétiens n'étaient appelés *initiés* que lorsqu'ils étaient baptisés.

Il est indubitable qu'on n'était lavé de ses fautes dans ces mystères, que par le serment

d'être vertueux : cela eſt ſi vrai que l'hiérophante, dans tous les myſtères de la Grèce, en congédiant l'aſſemblée, prononçait ces deux mots égyptiens : *Koth*, *ompheth*, veillez, ſoyez purs ; ce qui eſt à la fois une preuve que les myſtères viennent originairement d'Egypte, & qu'ils n'étaient inventés que pour rendre les hommes meilleurs.

Les ſages dans tous les temps firent donc ce qu'ils purent pour inſpirer la vertu, & pour ne point réduire la faibleſſe humaine au déſeſpoir ; mais auſſi il y a des crimes ſi horribles qu'aucun myſtère n'en accorda l'expiation. *Néron*, tout empereur qu'il était, ne put ſe faire initier aux myſtères de *Cérès*. *Conſtantin*, au rapport de *Zozime*, ne put obtenir le pardon de ſes crimes : il était ſouillé du ſang de ſa femme, de ſon fils & de tous ſes proches. C'était l'intérêt du genre-humain que de ſi grands forfaits demeuraſſent ſans expiation, afin que l'abſolution n'invitât pas à les commettre, & que l'horreur univerſelle pût arrêter quelquefois les ſcélérats.

Les catholiques romains ont des expiations qu'on appelle *pénitences*. Nous avons vu à l'article *Auſtérités* quel fut l'abus d'une inſtitution ſi ſalutaire.

Par les lois des barbares qui détruiſirent l'empire romain, on expiait les crimes avec de l'argent ; cela s'appelait compoſer, *componat cum decem, viginti, triginta ſolidis*. Il en coûtait deux cents ſous de ce temps-là pour tuer un prêtre, & quatre cents pour tuer un évêque : de ſorte qu'un évêque valait préciſément deux prêtres.

Après

Après avoir ainſi compoſé avec les hommes, on compoſa enſuite avec DIEU, lorſque la confeſſion fut généralement établie. Enfin, le pape *Jean XXII*, qui feſait argent de tout, rédigea le tarif des péchés.

L'abſolution d'un inceſte, quatre tournois pour un laïque; *ab inceſtu pro laïco in foro conſcientiæ turoneñſes quatuor.* Pour l'homme & la femme qui ont commis l'inceſte, dix-huit tournois, quatre ducats & neuf carlins. Cela n'eſt pas juſte; ſi un ſeul ne paye que quatre tournois, les deux ne devaient que huit tournois.

La ſodomie & la beſtialité ſont miſes au même taux; avec la cauſe inhibitoire au titre XLIII, cela monte à quatre-vingt-dix tournois, douze ducats & ſix carlins: *cum inhibitione turonenſes* 90, *ducatos* 12, *carlinos* 6, &c.

Il eſt bien difficile de croire que *Léon X* ait eu l'imprudence de faire imprimer cette taxe en 1514, comme on l'aſſure; mais il faut conſidérer que nulle étincelle ne paraiſſait alors de l'embraſement qu'excitèrent depuis les réformateurs, que la cour de Rome s'endormait ſur la crédulité des peuples, & négligeait de couvrir ſes exactions du moindre voile. La vente publique des indulgences, qui ſuivit bientôt après, fait voir que cette cour ne prenait aucune précaution pour cacher des turpitudes auxquelles tant de nations étaient accoutumées. Dès que les plaintes contre les abus de l'Egliſe romaine éclatèrent, elle fit ce qu'elle put pour ſupprimer le livre; mais elle ne put y parvenir.

Si j'oſe dire mon avis ſur cette taxe, je crois que les éditions ne ſont pas fidelles; les prix ne ſont du tout point proportionnés; ces prix ne s'accordent pas avec ceux qui ſont allégués par d'*Aubigné*, grand-père de madame de *Maintenon* dans la confeſſion de *Sanci*: il évalue un pucelage à ſix gros, & l'inceſte avec ſa mère & ſa ſœur à cinq gros; ce compte eſt ridicule. Je penſe qu'il y avait en effet une taxe établie dans la chambre de la daterie pour ceux qui venaient ſe faire abſoudre à Rome, ou marchander des diſpenſes; mais que les ennemis de Rome y ajoutèrent beaucoup pour la rendre plus odieuſe. Conſultez *Bayle* aux articles *Bank*, *Pinet*, *Drelincourt*.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que jamais ces taxes ne furent autoriſées par aucun concile; que c'était un abus énorme inventé par l'avarice, & reſpecté par ceux qui avaient intérêt à ne le pas abolir. Les vendeurs & les acheteurs y trouvaient également leur compte: ainſi preſque perſonne ne réclama juſqu'aux troubles de la réformation. Il faut avouer qu'une connaiſſance bien exacte de toutes ces taxes ſervirait beaucoup à l'hiſtoire de l'eſprit humain.

EXTRÊME.

Nous eſſayerons ici de tirer de ce mot *extrême* une notion qui pourra être utile.

On diſpute tous les jours ſi à la guerre la fortune ou la conduite fait les ſuccès.

Si dans les maladies la nature agit plus que la médecine pour guérir ou pour tuer.

Si dans la juriſprudence il n'eſt pas très-avantageux de s'accommoder quand on a raiſon, & de plaider quand on a tort.

Si les belles-lettres contribuent à la gloire d'une nation ou à ſa décadence.

S'il faut ou s'il ne faut pas rendre le peuple ſuperſtitieux.

S'il y a quelque choſe de vrai en métaphyſique, en hiſtoire, en morale.

Si le goût eſt arbitraire, & s'il eſt en effet un bon & un mauvais goût, &c. &c.

Pour décider tout d'un coup toutes ces queſtions, prenez un exemple de ce qu'il y a de de plus extrême dans chacune; comparez les deux extrémités oppoſées, & vous trouverez d'abord le vrai.

Vous voulez ſavoir ſi la conduite peut décider infailliblement du ſuccès à la guerre; voyez le cas le plus extrême, les ſituations les plus oppoſées où la conduite ſeule triomphera infailliblement. L'armée ennemie eſt obligée de paſſer dans une gorge profonde de montagnes; votre général le ſait, il fait une marche forcée, il s'empare des hauteurs, il tient les ennemis enfermés dans un défilé, il faut qu'ils périſſent ou qu'ils ſe rendent. Dans ce cas extrême, la fortune ne peut avoir nulle part à la victoire. Il eſt donc démontré que l'habileté peut décider du ſuccès d'une campagne; de cela ſeul il eſt prouvé que la guerre eſt un art.

Enſuite, imaginez une poſition avantageuſe, mais moins déciſive; le ſuccès n'eſt pas ſi certain, mais il eſt toujours très-probable. Vous arrivez ainſi de proche en proche juſqu'à une

parfaite égalité entre les deux armées, qui décidera alors ? la fortune, c'eſt-à-dire, un événement imprévu : un officier général tué lorſqu'il va exécuter un ordre important, un corps qui s'ébranle ſur un faux bruit, une terreur panique, & mille autres cas auxquels la prudence ne peut remédier ; mais il reſte toujours certain qu'il y a un art, une tactique.

Il en faut dire autant de la médecine, de cet art d'opérer de la tête & de la main, pour rendre à la vie un homme qui va la perdre.

Le premier qui ſaigna & purgea à propos un homme tombé en apoplexie ; le premier qui imagina de plonger un biſtouri dans la veſſie pour en tirer un caillou, & de refermer la plaie ; le premier qui ſut prévenir la gangrène dans une partie du corps, étaient ſans doute des hommes preſque divins, & ne reſſemblaient pas aux médecins de *Molière*.

Deſcendez de cet exemple palpable à des expériences moins frappantes & plus équivoques ; vous voyez des fièvres, des maux de toute eſpèce, qui ſe guériſſent ſans qu'il ſoit bien prouvé ſi c'eſt la nature ou le médecin qui les a guéries ; vous voyez des maladies dont l'iſſue ne peut ſe deviner ; vingt médecins s'y trompent, celui qui a le plus d'eſprit, le coup d'œil plus juſte, devine le caractère de la maladie. Il y a donc un art ; & l'homme ſupérieur en connaît les fineſſes. Ainſi *la Peyronie* devina qu'un homme de la cour devait avoir avalé un os pointu qui lui avait cauſé un ulcère, & le mettait en danger de mort. Ainſi *Boerhaave* devina la cauſe de la maladie auſſi inconnue que cruelle d'un comte de *Vaſ-*

fenaar. Il y a donc réellement un art de la médecine ; mais dans tout art il y a des *Virgile* & des *Mævius*.

Dans la jurisprudence, prenez une cause nette, dans laquelle la loi parle clairement ; une lettre de change bien faite, bien acceptée, il faudra par tout pays que l'accepteur soit condamné à la payer. Il y a donc une jurisprudence utile, quoique dans mille cas, les jugemens soient arbitraires pour le malheur du genre-humain, parce que les lois sont mal faites.

Voulez-vous savoir si les belles-lettres font du bien à une nation, comparez les deux extrêmes, *Cicéron* & un ignorant grossier. Voyez si c'est *Pline* ou *Attila* qui fit la décadence de Rome.

On demande si l'on doit encourager la superstition dans le peuple ; voyez sur-tout ce qu'il y a de plus extrême dans cette funeste matière, les St Barthelemi, les massacres d'Irlande, les croisades ; la question est bientôt résolue.

Y a-t-il du vrai en métaphysique ? Saisissez d'abord les points les plus étonnans & les plus vrais ; quelque chose existe, donc quelque chose existe de toute éternité. Un Etre éternel existe par lui-même ; cet Etre peut n'être ni méchant ni inconséquent. Il faut se rendre à ces vérités ; presque tout le reste est abandonné à la dispute, & l'esprit le plus juste démêle la vérité lorsque les autres cherchent dans les ténèbres.

Y a-t-il un bon & un mauvais goût ? Comparez les extrêmes : voyez ces vers de *Corneille* dans *Cinna*.

Octave ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'a pas gardés.

Comparez-les à ceux-ci dans *Othon*.

Dis-moi donc, lorsqu'Othon s'est offert à Camille,
A-t-il été content, a-t-elle été facile?
Son hommage auprès d'elle a-t-il eu plein effet?
Comment l'a-t-elle pris, & comment l'a-t-il fait?

Par cette comparaison des deux extrêmes, il est bientôt décidé qu'il existe un bon & un mauvais goût.

Il en est en toutes choses comme des couleurs, les plus mauvais yeux distinguent le blanc & le noir, les yeux meilleurs, plus exercés, discernent les nuances qui se rapprochent.

Usque adeo quod tangit idem est; tamen ultima distant.

ÉZÉCHIEL.

De quelques passages singuliers de ce prophète, & de quelques usages anciens.

On sait assez aujourd'hui qu'il ne faut pas juger des usages anciens par les modernes : qui voudrait réformer la cour d'*Alcinoüs* dans l'Odyssée, sur celle du grand Turc, ou de *Louis XIV*, ne serait pas bien reçu des savans : qui reprendrait *Virgile* d'avoir repré-

senté le roi *Evandre* couvert d'une peau d'ours, & accompagné de deux chiens, pour recevoir des ambassadeurs, serait un mauvais critique.

Les mœurs des anciens Egyptiens & Juifs sont encore plus différentes des nôtres, que celles du roi *Alcinoüs*, de *Nausica* sa fille, & du bon homme *Evandre*. *Ezéchiel*, esclave chez les Chaldéens, eut une vision près de la petite rivière de Chobar, qui se perd dans l'Euphrate.

On ne doit point être étonné qu'il ait vu des animaux à quatre faces & à quatre ailes, avec des pieds de veau, ni des roues qui marchaient toutes seules, & qui avaient l'esprit de vie; ces symboles plaisent même à l'imagination; mais plusieurs critiques se sont révoltés contre l'ordre que le Seigneur lui donna de manger pendant trois cents quatre-vingt-dix jours, du pain d'orge, de froment & de millet couvert d'excrémens humains.

Le prophète s'écria, pouah! pouah! pouah! mon ame n'a point été jusqu'ici pollue; & le Seigneur lui répondit: Hé bien, je vous donne de la fiente de bœuf au lieu d'excrément d'homme, & vous pétrirez votre pain avec cette fiente.

Comme il n'est point d'usage de manger de telles confitures sur son pain, la plupart des hommes trouvent ces commandemens indignes de la majesté divine. Cependant il faut avouer que de la bouze de vache & tous les diamans du grand-mogol sont parfaitement égaux, non-seulement aux yeux d'un être divin, mais à ceux d'un vrai philosophe; & à l'égard des raisons que DIEU pouvait avoir d'ordonner un

tel déjeûner au prophète, ce n'eſt pas à nous de les demander.

Il ſuffit de faire voir que ces commandemens qui nous paraiſſent étranges, ne le parurent pas aux Juifs.

Il eſt vrai que la ſynagogue ne permettait pas, du temps de *St Jérôme*, la lecture d'*Ezéchiel* avant l'âge de trente ans ; mais c'était parce que dans le chapitre XVIII, il dit que le fils ne portera plus l'iniquité de ſon père, & qu'on ne dira plus, les pères ont mangé des raiſins verts, & les dents des enfans en ſont agacées.

En cela il ſe trouvait expreſſément en contradiction avec *Moïſe* qui, au chapitre XXVIII des Nombres, aſſure que les enfans portent l'iniquité des pères, juſqu'à la troiſième & quatrième génération.

Ezéchiel, au chapitre XX, fait dire encore au Seigneur, qu'il a donné aux Juifs des *préceptes qui ne ſont pas bons*. Voilà pourquoi la ſynagogue interdiſait aux jeunes gens une lecture qui pouvait faire douter de l'irréfragabilité des lois de *Moïſe*.

Les cenſeurs de nos jours ſont encore plus étonnés du chapitre XVI d'*Ezéchiel* : voici comme le prophète s'y prend pour faire connaître les crimes de Jéruſalem. Il introduit le Seigneur parlant à une fille, & le Seigneur dit à la fille : Lorſque vous naquîtes, on ne vous avait point encore coupé le boyau du nombril, on ne vous avait point ſalée, vous étiez toute nue, j'eus pitié de vous ; vous êtes devenue grande, votre ſein s'eſt formé, votre poil a paru, j'ai paſſé, je vous ai vue

j'ai connu que c'était le temps des amans ; j'ai couvert votre ignominie ; je me suis étendu sur vous avec mon manteau ; vous avez été à moi ; je vous ai lavée, parfumée, bien habillée, bien chaussée ; je vous ai donné une écharpe de coton, des bracelets, un collier ; je vous ai mis une pierrerie au nez, des pendans d'oreilles, & une couronne sur la tête, &c.

Alors, ayant confiance à votre beauté, vous avez forniqué pour votre compte avec tous les passans..... Et vous avez bâti un mauvais lieu.... & vous vous êtes protituée jusque dans les places publiques, & vous avez ouvert vos jambes à tous les passans.... & vous avez couché avec des Egyptiens.... & enfin, vous avez payé des amans, & vous leur avez fait des présens, afin qu'ils couchassent avec vous.... & en payant au lieu d'être payée, vous avez fait le contraire des autres filles.... Le proverbe est, telle mère, telle fille, & c'est ce qu'on dit de vous, &c.

On s'élève encore davantage contre le chapitre XXIII. Une mère avait deux filles qui ont perdu leur virginité de bonne heure ; la plus grande s'appelait *Oolla*, & la petite *Oliba*.... *Oolla a été folle des jeunes seigneurs, magistrats, cavaliers ; elle a couché avec des Egyptiens dès sa première jeunesse.... Oliba sa sœur a bien plus forniqué encore avec des officiers, des magistrats & des cavaliers bien faits ; elle a découvert sa turpitude, elle a multiplié ses fornications, elle a recherché avec emportement les embrassemens de ceux qui ont leur membre comme un âne, & qui répandent leur semence comme des chevaux....*

Ces descriptions qui effarouchent tant d'esprits faibles ne signifient pourtant que les iniquités de Jérusalem & de Samarie ; les expressions qui nous paraissent libres ne l'étaient point alors. La même naïveté se montre sans crainte dans plus d'un endroit de l'Ecriture. Il y est souvent parlé d'ouvrir la vulve. Les termes dont elle se sert pour exprimer l'accouplement de *Booz* avec *Ruth*, de *Juda* avec sa belle-fille, ne sont point déshonnêtes en hébreu, & le seraient en notre langue.

On ne se couvre point d'un voile quand on n'a pas honte de sa nudité ; comment, dans ces temps-là, aurait-on rougi de nommer les génitoires, puisqu'on touchait les génitoires de ceux à qui l'on faisait quelque promesse ; c'était une marque de respect, un symbole de fidélité, comme autrefois parmi nous les seigneurs châtelains mettaient leurs mains entre celles de leurs seigneurs paramonts.

Nous avons traduit les génitoires par cuisse. *Eliezer* met la main sous la cuisse d'*Abraham* : *Joseph* met la main sous la cuisse de *Jacob*. Cette coutume était fort ancienne en Egypte. Les Egyptiens étaient si éloignés d'attacher de la turpitude à ce que nous n'osons ni découvrir, ni nommer, qu'ils portaient en procession une grande figure du membre viril nommé phallum, pour remercier les dieux de faire servir ce membre à la propagation du genre-humain.

Tout cela prouve assez que nos bienséances ne sont pas les bienséances des autres peuples. Dans quel temps y a-t-il eu chez les Romains plus de politesse que du temps du siècle d'*Au-*

guſte? cependant *Horace* ne fait nulle difficulté de dire dans une pièce morale :

Nec metuo, ne dum futuo vir rure recurrat.

Auguſte ſe ſert de la même expreſſion dans une épigramme contre *Fulvie*.

Un homme qui prononcerait parmi nous le mot qui répond à *futuo*, ſerait regardé comme un crocheteur ivre ; ce mot, & pluſieurs autres dont ſe ſervent *Horace* & d'autres auteurs, nous paraît encore plus indécent que les expreſſions d'*Ezéchiel*. Défeſons-nous de tous nos préjugés quand nous liſons d'anciens auteurs, ou que nous voyageons chez des nations éloignées. La nature eſt la même par-tout, & les uſages par-tout différens.

Je rencontrai un jour dans Amſterdam un rabbin tout plein de ce chapitre. Ah ! mon ami, dit il, que nous vous avons obligation ! Vous avez fait connaître toute la ſublimité de la loi moſaïque, le déjeûner d'*Ezéchiel*, ſes belles attitudes ſur le côté gauche ; *Oolla* & *Oliba* ſont choſes admirables, ce ſont des types, mon frère, des types, qui figurent qu'un jour le peuple juif ſera maître de toute la terre ; mais pourquoi en avez-vous omis tant d'autres qui ſont à peu près de cette force ? pourquoi n'avez-vous pas repréſenté le Seigneur diſant au ſage *Oſée*, dès le ſecond verſet du premier chapitre : *Oſée, prends une fille de joie, & fais-lui des fils de fille de joie.* Ce ſont ſes propres paroles. *Oſée* prit la demoiſelle, il en eut un garçon, & puis une fille, & puis encore un garçon, & c'était un type, & ce type dura

trois années. Ce n'eſt pas tout, dit le Seigneur, au troiſième chapitre : Va-t-en prendre une femme qui ſoit non-ſeulement débauchée, mais adultère ; *Oſée* obéit, mais il lui en coûta quinze écus, & un ſeptier & demi d'orge ; car vous ſavez que dans la terre promiſe il y avait très-peu de froment. Mais ſavez-vous ce que tout cela ſignifie ? Non, lui dis-je ; ni moi non plus, dit le rabbin.

Un grave ſavant s'approcha & nous dit que c'était des fictions ingénieuſes & toutes remplies d'agrément. Ah ! monſieur, lui répondit un jeune homme fort inſtruit, ſi vous voulez des fictions, croyez-moi, préférez celles d'*Homère*, de *Virgile* & d'*Ovide* ; quiconque aime les prophéties d'*Ezéchiel* mérite de déjeûner avec lui.

EZOURVÉDAM.

Qu'est-ce donc que cet Ezourvédam qui eſt à la bibliothèque du roi de France ? C'eſt un ancien commentaire, qu'un ancien brame compoſa autrefois avant l'époque d'*Alexandre* ſur l'ancien Védam, qui était lui-même bien moins ancien que le livre du Shaſta.

Reſpectons, vous dis-je, tous ces anciens indiens. Ils inventèrent le jeu des échecs, & les Grecs allaient apprendre chez eux la géométrie.

Cet Ezourvédam fut en dernier lieu traduit par un brame, correſpondant de la malheureuſe compagnie françaiſe des Indes. Il me fut apporté au mont Krapak, où j'obſerve les neiges depuis long-temps ; & je l'envoyai à la grande

bibliothèque royale de Paris, où il est mieux placé que chez moi.

Ceux qui voudront le consulter verront qu'après plusieurs révolutions produites par l'Eternel, il plut à l'Eternel de former un homme qui s'appelait *Adimo*, & une femme dont le nom répondait à celui de la vie.

Cette anecdote indienne est-elle prise des livres juifs? Les Juifs l'ont-ils copiée des Indiens? où peut-on dire que les uns & les autres l'ont écrite d'original, & que les beaux esprits se rencontrent?

Il n'était pas permis aux Juifs de penser que leurs écrivains eussent rien puisé chez les brachmanes dont ils n'avaient pas entendu parler. Il ne nous est pas permis de penser sur *Adam* autrement que les Juifs. Par conséquent je me tais, & je ne pense point.

F.

FABLE.

Il est vraisemblable que les fables dans le goût de celles qu'on attribue à *Esope*, & qui sont plus anciennes que lui, furent inventées en Asie par les premiers peuples subjugués: des hommes libres n'auraient pas eu toujours besoin de déguiser la vérité: on ne peut guère parler à un tyran qu'en paraboles, encore ce détour même est-il dangereux.

Il se peut très-bien aussi que les hommes aimant naturellement les images & les contes,

les gens d'esprit se soient amusés à leur en faire sans aucune autre vue. Quoi qu'il en soit, telle est la nature de l'homme, que la fable est plus ancienne que l'histoire.

Chez les Juifs qui sont une peuplade toute nouvelle (*a*) en comparaison de la Chaldée & de Tyr ses voisines, mais fort ancienne par rapport à nous, on voit des fables toutes semblables à celles d'*Esope* dès le temps des juges, c'est-à-dire, mille deux cents trente-trois ans avant notre ère, si on peut compter sur de telles supputations.

Il est donc dit dans les Juges, que *Gédéon* avait soixante & dix fils, qui étaient *sortis de lui parce qu'il avait plusieurs femmes*, & qu'il eut d'une servante un autre fils nommé *Abimélec*.

Or cet *Abimélec* écrasa sur une même pierre soixante & neuf de ses frères, selon la coutume; & les Juifs pleins de respect & d'admiration pour *Abimélec* allèrent le couronner roi sous un chêne auprès de la ville de Mélo, qui d'ailleurs est peu connu dans l'histoire.

Joatham le plus jeune des frères, échappé seul au carnage, (comme il arrive toujours dans les anciennes histoires) harangua les Juifs; il leur dit que les arbres allèrent un jour se choisir un roi. On ne voit pas trop comment

(*a*) Il est prouvé que la peuplade hébraïque n'arriva en palestine que dans un temps où le Canaan avait déjà d'assez puissantes villes; Tyr, Sidon, Berith, florissaient. Il est dit que *Josué* détruisit Jérico & la ville des lettres, des archives, des écoles, appelée *Cariat Sepher*; donc les juifs n'étaient alors que des étrangers qui portaient le ravage chez des peuples policés.

des arbres marchent ; mais s'ils parlaient, ils pouvaient bien marcher. Ils s'adreſſèrent d'abord à l'olivier, il lui dirent : Règne. L'olivier répondit : Je ne quitterai pas le ſoin de mon huile pour régner ſur vous. Le figuier dit qu'il aimait mieux ſes figues que l'embarras du pouvoir ſuprême. La vigne donna la préférence à ſes raiſins. Enfin, les arbres s'adreſſèrent au buiſſon ; le buiſſon répondit : *Je régnerai ſur vous, je vous offre mon ombre ; & ſi vous n'en voulez pas, le feu ſortira du buiſſon & vous dévorera.*

Il eſt vrai que la fable pêche par le fond ; parce que le feu ne ſort point d'un buiſſon ; mais elle montre l'antiquité de l'uſage des fables.

Celle de l'eſtomac & des membres, qui ſervit à calmer une ſédition dans Rome, il y a environ deux mille trois cents ans, eſt ingénieuſe & ſans défaut. Plus les fables ſont anciennes, plus elles ſont allégoriques.

L'ancienne fable de *Vénus*, telle qu'elle eſt rapportée dans *Héſiode*, n'eſt-elle pas une allégorie de la nature entière ? Les parties de la génération ſont tombées de l'Ether ſur le rivage de la mer : *Vénus* naît de cette écume précieuſe ; ſon premier nom eſt celui d'*Amante* de l'organe de la génération *Philometès* : y a-t-il une image plus ſenſible ?

Cette *Vénus* eſt la déeſſe de la beauté ; la beauté ceſſe d'être aimable, ſi elle marche ſans les grâces ; la beauté fait naître l'amour ; l'amour a des traits qui percent les cœurs ; il porte un bandeau qui cache les défauts de

ce qu'on aime ; il a des ailes, il vient vîte & fuit de même.

La ſageſſe eſt conçue dans le cerveau du maître des Dieux ſous le nom de *Minerve* ; l'ame de l'homme eſt un feu divin que *Minerve* montre à *Prométhée*, qui ſe ſert de ce feu divin pour animer l'homme.

Il eſt impoſſible de ne pas reconnaître dans ces fables une peinture vivante de la nature entière. La plupart des autres fables ſont ou la corruption des hiſtoires anciennes, ou le caprice de l'imagination. Il en eſt des anciennes fables comme de nos contes modernes : il y en a de moraux qui ſont charmans ; il en eſt qui ſont inſipides.

Les fables des anciens peuples ingénieux ont été groſſièrement imitées par des peuples groſſiers ; témoins celles de *Bacchus*, *d'Hercule*, de *Prométhée*, de *Pandore* & tant d'autres ; elles étaient l'amuſement de l'ancien monde. Les barbares qui en entendirent parler confuſément, les firent entrer dans leur mythologie ſauvage ; & enſuite ils oſèrent dire, c'eſt nous qui les avons inventées. Hélas ! pauvres peuples ignorés & ignorans, qui n'avez connu aucun art ni agréable ni utile, chez qui même le nom de géométrie ne parvint jamais, pouvez-vous dire que vous avez inventé quelque choſe ? Vous n'avez ſu ni trouver des vérités, ni mentir habilement.

La plus belle fable des Grecs eſt celle de *Pſyché*. La plus plaiſante fut celle de la matrone d'*Ephèſe*.

La plus jolie parmi les modernes fut celle de la folie, qui ayant crevé les yeux à l'amour

l'amour, est condamnée à lui servir de guide.

Les fables attribuées à *Esope* sont toutes des emblèmes, des instructions aux faibles, pour se garantir des forts autant qu'ils le peuvent. Toutes les nations un peu savantes les ont adoptées. *La Fontaine* est celui qui les a traitées avec le plus d'agrément : il y en a environ quatre-vingts qui sont des chefs-d'œuvre de naïveté, de grâces, de finesse, quelquefois même de poésie ; c'est encore un des avantages du siècle de *Louis XIV* d'avoir produit un *la Fontaine*. Il a trouvé si bien le secret de se faire lire sans presque le chercher, qu'il a eu en France plus de réputation que l'inventeur même.

Boileau ne l'a jamais compté parmi ceux qui fesaient honneur à ce grand siècle ; sa raison ou son prétexte était qu'il n'avait jamais rien inventé. Ce qui pouvait encore excuser *Boileau*, c'était le grand nombre de fautes contre la langue & contre la correction du style : fautes que *la Fontaine* aurait pu éviter, & que ce sévère critique ne pouvait pardonner. C'était la cigale, qui *ayant chanté tout l'été, s'en alla crier famine chez la fourmi sa voisine*, qui lui dit, *qu'elle la payera avant l'oust, foi d'animal, intérêt & principal*, & à qui la fourmi *répond : Vous chantiez, j'en suis fort aise ; hé bien dansez maintenant.*

C'était le loup qui voyant la marque du collier du chien, lui dit : *Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor.* Comme si les trésors étaient à l'usage des loups.

C'était la *race escarbote qui est en quartier d'hiver comme la marmote.*

C'était l'astrologue qui se laissa cheoir, & à qui on dit : *Pauvre bête, penses-tu lire au-dessus de ta tête ?* En effet, *Copernic*, *Galilée*, *Cassini*, *Halley*, ont très-bien lu au-dessus de leur tête, & le meilleur des astronomes peut se laisser tomber sans être une pauvre bête.

L'astrologie judiciaire est à la vérité une charlatanerie très-ridicule ; mais ce ridicule ne consistait pas à regarder le ciel, il consistait à croire ou à vouloir faire croire qu'on y lit ce qu'on n'y lit point. Plusieurs de ces fables ou mal choisies, ou mal écrites, pouvaient mériter en effet la censure de *Boileau*.

Rien n'est plus insipide que la femme noyée, dont on dit qu'il faut chercher le corps en remontant le cours de la rivière, parce que cette femme avait été contredisante.

Le tribut des animaux envoyé au roi *Alexandre* est une fable, qui, pour être ancienne, n'en est pas meilleure. Les animaux n'envoient point d'argent à un roi ; & un lion ne s'avise pas de voler de l'argent.

Un satyre qui reçoit chez lui un passant, ne doit point le renvoyer sur ce qu'il souffle d'abord dans ses doigts, parce qu'il a trop froid ; & qu'ensuite en prenant l'*écuelle aux dents* il souffle sur son potage qui est trop chaud. L'homme avait très-grande raison, & le satyre était un sot. D'ailleurs on ne prend point l'écuelle avec les dents.

Mère écrevisse qui reproche à sa fille de ne pas aller droit, & la fille qui lui répond que sa mère va tortu, n'a point paru une fable agréable.

Le buisson & le canard en société avec une

chauve-souris pour des marchandises, *ayant des comptoirs, des facteurs, des agens, payant le principal & les intérêts, & ayant des sergens à leur porte*, n'a ni vérité, ni naturel, ni agrément.

Un buisson qui sort de son pays avec une chauve-souris pour aller trafiquer, est une de ces imaginations froides & hors de la nature que *la Fontaine* ne devait pas adopter.

Un logis plein de chiens, & des chats *vivant entr'eux comme cousins, se brouillant pour un pot de potage*, semble bien indigne d'un homme de goût.

La *pie-margot-caquet-bon-bec* est encore pire; l'aigle lui dit qu'il n'a que faire de sa compagnie, parce qu'elle parle trop. Sur quoi *la Fontaine* remarque qu'il faut à la cour *porter habit de deux paroisses*.

Que signifie un milan présenté par un oiseleur à un roi, auquel il prend le bout du nez avec ses griffes?

Un singe qui avait épousé une fille parisienne & qui la battait, est un très-mauvais conte qu'on avait fait à *la Fontaine*, & qu'il eut le malheur de mettre en vers.

De telles fables & quelques autres pourraient sans doute justifier *Boileau*: il se pouvait même que *la Fontaine* ne fût pas distinguer ses mauvaises fables des bonnes.

Madame de *la Sablière* appelait *la Fontaine un fablier*, qui portait naturellement des fables, comme un prunier des prunes. Il est vrai qu'il n'avait qu'un style, & qu'il écrivait un opéra de ce même style dont il parlait de *Janot*

Lapin & de *Rominagrobis*. Il dit dans l'opéra de Daphné :

J'ai vu le temps qu'une jeune fillette,
Pouvait sans peur aller au bois seulette :
Maintenant, maintenant les bergers sont loups.
Je vous dis, je vous dis, filles, gardez-vous.

Jupiter vous vaut bien ;
Je ris aussi quand l'amour veut qu'il pleure :
Vous autres Dieux n'attaquez rien
Qui sans vous étonner s'ose défendre une heure.

Que vous êtes reprenante,
Gouvernante !

Malgré tout cela, *Boileau* devait rendre justice au mérite singulier du bon homme ; c'est ainsi qu'il l'appelait ; & être enchanté avec tout le public du style de ses bonnes fables.

La Fontaine n'était pas né inventeur ; ce n'était pas un écrivain sublime, un homme d'un goût toujours sûr, un des premiers génies du grand siècle ; & c'est encore un défaut très-remarquable dans lui de ne pas parler correctement sa langue. Il est dans cette partie très-inférieur à *Phèdre ;* mais c'est un homme unique dans les excellens morceaux qu'il nous a laissés : ils sont en grand nombre, ils sont dans la bouche de tous ceux qui ont été élevés honnêtement : ils contribuent même à leur éducation : ils iront à la dernière postérité ; ils conviennent à tous les hommes, à tous les

âges ; & ceux de *Boileau* ne conviennent guère qu'aux gens de lettres.

De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables.

Il y eut parmi ceux qu'on nomme *jansénistes*, une petite secte de cerveaux durs & creux, qui voulurent proscrire les belles fables de l'antiquité, substituer *St Prosper* à *Ovide*, & *Santeuil* à *Horace*. Si on les avait crus, les peintres n'auraient plus représenté *Iris* sur l'arc-en-ciel, ni *Minerve* avec son égide ; mais *Nicole* & *Arnauld* combattant contre les jésuites & contre des protestans, mademoiselle *Perrier* guérie d'un mal aux yeux par une épine de la couronne de JESUS-CHRIST, arrivée de Jérusalem à Port-royal ; le conseiller *Carré de Montgeron* présentant à *Louis XV* le recueil des convulsions de *St Médard*, & *St Ovide* ressuscitant des petits garçons.

Aux yeux de ces sages austères, *Fénélon* n'était qu'un idolâtre qui introduisait l'enfant *Cupidon* chez la nymphe *Eucharis*, à l'exemple du poëme impie de l'Enéide.

Pluche, à la fin de sa fable du ciel, intitulée *Histoire*, fait une longue dissertation pour prouver qu'il est honteux d'avoir dans ses tapisseries des figures prises des métamorphoses d'*Ovide* ; & que *Zéphyre* & *Flore*, *Vertumne* & *Pomone* devraient être bannis des jardins de Versailles. (*b*) Il exhorte l'académie des

(*b*) *Hist. du ciel*, tom. II, pag. 398.

belles-lettres à s'opposer à ce mauvais goût ; & il dit qu'elle seule est capable de rétablir les belles-lettres. (c)

D'autres rigoristes, plus sévères que sages, ont voulu proscrire depuis peu l'ancienne mythologie, comme un recueil de contes puérils indignes de la gravité reconnue de nos mœurs. Il serait triste pourtant de brûler *Ovide*, *Homère*, *Hésiode*, & toutes nos belles tapisseries, & nos tableaux, & nos opéra : beaucoup de fables après tout, sont plus philosophiques que ces messieurs ne sont philosophes. S'ils font grâce aux contes familiers d'*Esope*, pourquoi faire main-basse sur ces fables sublimes, qui ont été respectées du genre-humain, dont elles ont fait l'instruction ? Elles sont mêlées de beaucoup d'insipidités, car quelle chose est sans mélange ? Mais tous les siècles adopteront la boîte de *Pandore*, au fond de laquelle se trouve la consolation du genre-humain ; les deux tonneaux de *Jupiter*, qui versent sans cesse le bien & le mal ; la nue embrassée par *Ixion*, emblème & châtiment d'un ambitieux ; & la mort de *Narcisse*, qui est la punition de l'amour-propre. Y a-t-il rien de plus sublime que *Minerve*, la divinité de la sagesse, formée dans la tête du maître des dieux ? Y a-t-il rien de plus vrai & de plus agréable que la déesse de la beauté, obligée de n'être jamais sans ses grâces ? Les déesses des arts, toutes filles de *Mémoire*, ne nous avertissent-elles pas, aussi-

(c) Voyez dans le volume de *Poëmes l'apologie de la fable* que nous indiquons à notre cher lecteur, pour le prémunir contre la mauvaise humeur de ces ennemis des beaux arts.

bien que *Locke*, que nous ne pouvons sans mémoire avoir le moindre jugement, la moindre étincelle d'esprit? Les flèches de l'*Amour*, son bandeau, son enfance; *Flore* caressée par *Zéphyre*, &c. ne sont-ils pas les emblèmes sensibles de la nature entière? Ces fables ont survécu aux religions, qui les consacraient; les temples des dieux d'Egypte, de la Grèce, de Rome, ne sont plus, & *Ovide* subsiste. On peut détruire les objets de la crédulité, mais non ceux du plaisir; nous aimerons à jamais ces images vraies & riantes. *Lucrèce* ne croyait pas à ces dieux de la fable; mais il célébrait la nature sous le nom de *Vénus*.

Alma Venus cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras, per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visitque exortum lumina solis, &c.

Tendre Vénus, ame de l'univers,
Par qui tout naît, tout respire, & tout aime;
Toi dont les feux brûlent au fond des mers,
Toi qui régis la terre & le ciel même, &c.

Si l'antiquité dans ses ténèbres s'était bornée à reconnaître la divinité dans ses images, aurait-on beaucoup de reproches à lui faire? L'ame productrice du monde était adorée par les sages; elle gouvernait les mers sous le nom de *Neptune*, les airs sous l'emblème de *Junon*, les campagnes sous celui de *Pan*. Elle était la divinité des armées sous le nom de *Mars*; on animait tous ces attributs: *Jupiter* était le seul dieu. La chaîne d'or, avec laquelle il

enlevait les dieux inférieurs & les hommes, était une image frappante de l'unité d'un être souverain. Le peuple s'y trompait ; mais que nous importe le peuple ?

On demande tous les jours pourquoi les magistrats grecs & romains permettaient qu'on tournât en ridicule sur le théâtre ces mêmes divinités, qu'on adorait dans les temples ? On fait là une supposition fausse : on ne se moquait point des dieux sur le théâtre, mais des sottises attribuées à ces dieux par ceux qui avaient corrompu l'ancienne mythologie. Les consuls & les préteurs trouvaient bon qu'on traitât gaiement sur la scène l'aventure des deux *Sosies* ; mais ils n'auraient pas souffert qu'on eût attaqué devant le peuple le culte de *Jupiter* & de *Mercure*. C'est ainsi que mille choses, qui paraissent contradictoires, ne le sont point. J'ai vu sur le théâtre d'une nation savante & spirituelle des aventures tirées de la *Légende dorée* ; dira-t-on pour cela que cette nation permet qu'on insulte aux objets de la religion ? Il n'est pas à craindre qu'on devienne païen pour avoir entendu à Paris l'opéra de *Proserpine*, ou pour avoir vu à Rome les noces de *Psyché* peintes dans un palais du pape par *Raphaël*. La fable forme le goût, & ne rend personne idolâtre.

Les belles fables de l'antiquité ont encore ce grand avantage sur l'histoire, qu'elles présentent une morale sensible : ce sont des leçons de vertu, & presque toute l'histoire est le succès des crimes. *Jupiter*, dans la fable, descend sur la terre pour punir *Tantale* & *Lycaon* ; mais dans l'histoire, nos *Tantales* & nos

Lycaons

Lycaons ſont les dieux de la terre. *Baucis* & *Philemon* obtiennent que leur cabane ſoit changée en un temple : nos *Baucis* & nos *Philemons* voient vendre par le collecteur des tailles leurs marmites, que les dieux changent en vaſes d'or dans *Ovide*.

Je ſais combien l'hiſtoire peut nous inſtruire, je ſais combien elle eſt néceſſaire ; mais en vérité il faut lui aider beaucoup pour en tirer des règles de conduite. Que ceux qui ne connaiſſent la politique que dans les livres, ſe ſouviennent toujours de ces vers de *Corneille* :

Les exemples récens ſuffiraient pour m'inſtruire,
Si par l'exemple ſeul on devait ſe conduire ;
Mais ſouvent l'un ſe perd où l'autre s'eſt ſauvé ;
Et par où l'un périt, un autre eſt conſervé.

Henri VIII, tyran de ſes parlemens, de ſes miniſtres, de ſes femmes, des conſciences & des bourſes, vit & meurt paiſible. Le bon, le brave *Charles I* périt ſur un échafaud. Notre admirable héroïne, *Marguerite d'Anjou*, donne en vain douze batailles en perſonne contre les Anglais, ſujets de ſon mari. *Guillaume III* chaſſe *Jacques II* d'Angleterre ſans donner bataille. Nous avons vu de nos jours la famille de *Perſe* égorgée, & des étrangers ſur ſon trône. Pour qui ne regarde qu'aux événemens, l'hiſtoire ſemble accuſer la Providence, & les belles fables morales la juſtifient. Il eſt clair qu'on trouve dans elles l'utile & l'agréable. Ceux qui dans ce monde ne ſont ni l'un ni l'autre, crient contr'elles. Laiſſons-les dire, & liſons *Homère* & *Ovide*, auſſi-bien que *Tite-*

Live & *Rapin-Thoiras*. Le goût donne des préférences ; le fanatiſme donne des excluſions.

Tous les arts ſont amis, ainſi qu'ils ſont divins :
Qui veut les ſéparer eſt loin de les connaître.
L'hiſtoire nous apprend ce que ſont les humains,
La fable ce qu'ils doivent être.

FACILE (GRAMMAIRE.)

Facile ne ſignifie pas ſeulement une choſe aiſément faite, mais encore qui paraît l'être. Le pinceau du *Corrège* eſt facile. Le ſtyle de *Quinault* eſt beaucoup plus facile que celui de *Deſpréaux*, comme le ſtyle d'*Ovide* l'emporte en facilité ſur celui de *Perſe*.

Cette facilité en peinture, en muſique, en éloquence, en poéſie, conſiſte dans un naturel heureux, qui n'admet aucun tour de recherche, & qui peut ſe paſſer de force & de profondeur. Ainſi les tableaux de *Paul Véronèſe* ont un air plus facile & moins fini que ceux de *Michel-Ange*. Les ſymphonies de *Rameau* ſont ſupérieures à celles de *Lulli*, & ſemblent moins faciles. *Boſſuet* eſt plus véritablement éloquent & plus facile que *Fléchier*. *Rouſſeau*, dans ſes épîtres, n'a pas à beaucoup près la facilité & la vérité de *Deſpréaux*.

Le commentateur de *Deſpréaux* dit que ce poëte exact & laborieux avait appris à l'illuſtre *Racine* à faire difficilement des vers ; & que ceux qui paraiſſent faciles ſont ceux qui ont été faits avec le plus de difficulté.

Il est très-vrai qu'il en coûte souvent pour s'exprimer avec clarté : il est vrai qu'on peut arriver au naturel par des efforts; mais il est vrai aussi qu'un heureux génie produit souvent des beautés faciles sans aucunepeine, & que l'enthousiasme va plus loin que l'art.

La plupart des morceaux passionnés de nos bons poëtes sont sortis achevés de leur plume, & paraissent d'autant plus faciles qu'ils ont en effet été composés sans travail : l'imagination alors conçoit & enfante aisément. Il n'en est pas ainsi dans les ouvrages didactiques ; c'est là qu'on a besoin d'art pour paraître facile. Il y a, par exemple, beaucoup moins de facilité que de profondeur dans l'admirable *Essai sur l'homme* de *Pope*.

On peut faire facilement de très-mauvais ouvrages qui n'auront rien de gêné, qui paraîtront faciles, & c'est le partage de ceux qui ont, sans génie, la malheureuse habitude de composer. C'est en ce sens qu'un personnage de l'ancienne comédie, qu'on nomme italienne, dit à un autre :

Tu fais de méchans vers admirablement bien.

Le terme de *facile* est une injure pour une femme, & est quelquefois dans la société une louange pour un homme ; c'est souvent un défaut dans un homme d'Etat.

Les mœurs d'*Atticus* étaient faciles ; c'était le plus aimable des Romains. La facile *Cléopâtre* se donna à *Antoine* aussi aisément qu'à *César*. Le facile *Claude* se laissait gouverner par *Agrippine*. *Facile* n'est là, par rapport à

Claude, qu'un adouciſſement ; le mot propre eſt *faible*.

Un homme facile eſt en général un eſprit qui ſe rend aiſément à la raiſon, aux remontrances ; un cœur qui ſe laiſſe fléchir aux prières : & *faible* eſt celui qui laiſſe prendre ſur lui trop d'autorité.

FACTION.

De ce qu'on entend par ce mot.

Le mot *faction* venant du latin *facere*, on l'emploie pour ſignifier l'état d'un ſoldat à ſon poſte, en faction, les quadrilles ou les troupes des combattans dans le cirque ; les factions vertes, bleues, rouges & blanches.

La principale acception de ce terme ſignifie *un parti ſéditieux dans un Etat*. Le terme de *parti* par lui-même n'a rien d'odieux, celui de *faction* l'eſt toujours.

Un grand-homme & un médiocre peuvent avoir aiſément un parti à la cour, dans l'armée, à la ville, dans la littérature.

On peut avoir un parti par ſon mérite, par la chaleur & le nombre de ſes amis, ſans être chef de parti.

Le maréchal de *Catinat*, peu conſidéré à la cour, s'était fait un grand parti dans l'armée, ſans y prétendre.

Un chef de parti eſt toujours un chef de faction : tels ont été le cardinal de *Retz*, *Henri* duc de *Guiſe*, & tant d'autres.

Un parti séditieux, quand il est encore faible, quand il ne partage pas tout l'Etat, n'est qu'une faction.

La faction de *César* devint bientôt un parti dominant qui engloutit la république.

Quand l'empereur *Charles VI* disputait l'Espagne à *Philippe V*, il avait un parti dans ce royaume, & enfin il n'y eut plus qu'une faction. Cependant on peut dire toujours *le parti de Charles VI.*

Il n'en est pas ainsi des hommes privés. *Descartes* eut long-temps un parti en France; on ne peut dire qu'il eut une faction.

C'est ainsi qu'il y a des mots synonymes en plusieurs cas, qui cessent de l'être dans d'autres.

FACULTÉ.

TOUTES les puissances du corps & de l'entendement ne sont-elles pas des facultés, & qui pis est des facultés très-ignorées, de franches qualités occultes, à commencer par le mouvement dont personne n'a découvert l'origine?

Quand le président de la faculté de médecine, dans le Malade imaginaire, demande à *Thomas Diafoirus*, *quare opium facit dormire? Thomas* répond très-pertinemment, *quia est in eo virtus dormitiva quæ facit sopire*, parce qu'il y a dans l'opium une faculté soporative qui fait dormir. Les plus grands physiciens ne peuvent guère mieux dire.

Le sincère chevalier de *Jaucour* avoue, à l'article *Sommeil*, qu'on ne peut former sur la

cause du sommeil que de simples conjectures. Un autre *Thomas*, plus révéré que *Diafoirus*, n'a pas répondu autrement que ce bachelier de comédie, à toutes les questions qu'il propose dans ses volumes immenses.

Il est dit à l'article *Faculté* du grand Dictionnaire encyclopédique, *que la faculté vitale une fois établie dans le principe intelligent qui nous anime, on conçoit aisément que cette faculté excitée par les impressions que le sensorium vital transmet à la partie du sensorium commun, détermine l'influx alternatif du suc nerveux dans les fibres motrices des organes vitaux, pour faire contracter alternativement ces organes.*

Cela revient précisément à la réponse du jeune médecin *Thomas*, *quia est in eo virtus alternativa quæ facit alternare.* Et ce *Thomas Diafoirus* a du moins le mérite d'être plus court.

La faculté de remuer le pied quand on le veut, celle de se ressouvenir du passé, celle d'user de ses cinq sens, toutes nos facultés, en un mot, ne sont-elles pas à la *Diafoirus?*

Mais la pensée! nous disent les gens qui savent le secret; la pensée, qui distingue l'homme du reste des animaux!

Sanctius his animal mentisque capacius altæ.
Cet animal si saint, plein d'un esprit sublime.

Si saint qu'il vous plaira; c'est ici que *Diafoirus* triomphe plus que jamais. Tout le monde au fond répond, *quia est in eo virtus pensativa quæ facit pensare.* Personne ne saura jamais par quel mystère il pense.

Cette question s'étend donc à tout dans la

nature entière. Je ne sais s'il n'y aurait pas dans cet abyme même une preuve de l'existence de l'Etre suprême. Il y a un secret dans tous les premiers ressorts de tous les êtres, à commencer par un galet des bords de la mer, & à finir par l'anneau de saturne & par la voie lactée. Or, comment ce secret sans que personne le sût? il faut bien qu'il y ait un être qui soit au fait.

Des savans, pour éclairer notre ignorance, nous disent qu'il faut faire des systèmes, qu'à la fin nous trouverons le secret. Mais nous avons tant cherché sans rien trouver, qu'à la fin on se dégoûte. C'est la philosophie paresseuse, nous crient-ils; non, c'est le repos raisonnable de gens qui ont couru en vain. Et après tout, philosophie paresseuse vaut mieux que théologie turbulente & chimères métaphysiques.

FAIBLE.

Foible, qu'on prononce *faible*, & que plusieurs écrivent ainsi, est le contraire de *fort*, & non de *dur* & de *solide*. Il peut se dire de presque tous les êtres. Il reçoit souvent l'article *de*: le *fort* & le *faible* d'une épée; *faible* de reins, armée *faible* de cavalerie; ouvrage philosophique *faible* de raisonnement, &c.

Le faible du cœur n'est point le faible de l'esprit; le faible de l'ame n'est point celui du cœur. Une ame faible est sans ressort & sans action; elle se laisse aller à ceux qui la gouvernent.

Un cœur faible s'amollit aiſément, change facilement d'inclinations, ne réſiſte point à la ſéduction, à l'aſcendant qu'on veut prendre ſur lui, & peut ſubſiſter avec un eſprit fort; car on peut penſer fortement, & agir faiblement. L'eſprit faible reçoit les impreſſions ſans les combattre, embraſſe les opinions ſans examen, s'effraie ſans cauſe, tombe naturellement dans la ſuperſtition.

Un ouvrage peut être faible par les penſées ou par le ſtyle : par les penſées, quand elles ſont trop communes, ou, lorſqu'étant juſtes, elles ne ſont pas aſſez approfondies; par le ſtyle, quand il eſt dépourvu d'images, de tours, de figures qui réveillent l'attention. Les oraiſons funèbres de *Maſcaron* ſont faibles, & ſon ſtyle n'a point de vie, en comparaiſon de *Boſſuet*.

Toute harangue eſt faible, quand elle n'eſt pas relevée par des tours ingénieux, & par des expreſſions énergiques; mais un plaidoyer eſt faible, quand, avec tout le ſecours de l'éloquence, & toute la véhémence de l'action, il manque de raiſon. Nul ouvrage philoſophique n'eſt faible, malgré la faibleſſe d'un ſtyle lâche, quand le raiſonnement eſt juſte & profond. Une tragédie eſt faible, quoique le ſtyle en ſoit fort, quand l'intérêt n'eſt pas ſoutenu. La comédie la mieux écrite eſt faible, ſi elle manque de ce que les Latins appelaient *vis comica*, la force comique : c'eſt ce que *Céſar* reproche à *Térence*.

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis.

C'eſt ſur-tout en quoi a péché ſouvent la

comédie nommée *larmoyante*. Les vers faibles ne sont pas ceux qui pèchent contre les règles, mais contre le génie; qui, dans leur mécanique, sont sans variété, sans choix de termes, sans heureuses inversions, & qui, dans leur poésie, conservent trop la simplicité de la prose. On ne peut mieux sentir cette différence, qu'en comparant les endroits que *Racine*, & *Campistron* son imitateur, ont traités.

FANATISME.

SECTION PREMIÈRE.

C'EST l'effet d'une fausse conscience qui asservit la religion aux caprices de l'imagination & aux déréglemens des passions.

En général, il vient de ce que les législateurs ont eu des vues trop étroites, ou de ce qu'on a passé les bornes qu'ils se prescrivaient. Leurs lois n'étaient faites que pour une société choisie. Etendues par le zèle à tout un peuple, & transportées par l'ambition d'un climat à l'autre, elles devaient changer & s'accommoder aux circonstances des lieux & des personnes. Mais qu'est-il arrivé? c'est que certains esprits d'un caractère plus proportionné à celui du petit troupeau pour lequel elles avaient été faites, les ont reçues avec la même chaleur, en sont devenus les apôtres & même les martyrs, plutôt que de démordre d'un seul *iota*. Les autres au contraire moins ardens, ou plus attachés à leurs préjugés d'éducation, ont lutté contre le nou-

veau joug, & n'ont consenti à l'embrasser qu'avec des adoucissemens; & de-là le schisme entre les rigoristes & les mitigés, qui les rend tous furieux, les uns pour la servitude, & les autres pour la liberté.

Imaginons une immense rotonde, un panthéon à mille autels, & placés au milieu du dôme; figurons-nous un dévôt de chaque secte éteinte ou subsistante, aux pieds de la divinité qu'il honore à sa façon, sous toutes les formes bizarres que l'imagination a pu créer. A droite, c'est un contemplatif étendu sur une natte, qui attend, le nombril en l'air, que la lumière céleste vienne investir son ame. A gauche, c'est un énergumène prosterné qui frappe du front contre la terre, pour en faire sortir l'abondance. Là c'est un saltimbanque qui danse sur la tombe de celui qu'il invoque. Ici c'est un pénitent immobile & muet comme la statue devant laquelle il s'humilie. L'un étale ce que la pudeur cache, parce que DIEU ne rougit pas de sa ressemblance; l'autre voile jusqu'à son visage, comme si l'ouvrier avait horreur de son ouvrage. Un autre tourne le dos au Midi, parce que c'est là le vent du démon; un autre tend les bras vers l'Orient, où DIEU montre sa face rayonnante. De jeunes filles en pleurs meurtrissent leur chair encore innocente, pour apaiser le démon de la concupiscence par des moyens capables de l'irriter; d'autres, dans une posture toute opposée, sollicitent les approches de la Divinité. Un jeune homme, pour amortir l'instrument de la virilité, y attache des anneaux de fer d'un poids proportionné à ses forces; un autre arrête la

tentation dès sa source, par une amputation tout-à-fait inhumaine, & suspend à l'autel les dépouilles de son sacrifice.

Voyons-les tous sortir du temple, & pleins du DIEU qui les agite, répandre la frayeur & l'illusion sur la face de la terre. Ils se partagent le monde, & bientôt le feu s'allume aux quatre extrémités; les peuples écoutent & les rois tremblent. Cet empire que l'enthousiasme d'un seul exerce sur la multitude qui le voit ou l'entend, la chaleur que les esprits rassemblés se communiquent, tous ces mouvemens tumultueux, augmentés par le trouble de chaque particulier, rendent en peu de temps le vertige général. C'est assez d'un seul peuple enchanté à la suite de quelques imposteurs, la séduction multipliera les prodiges, & voilà tout le monde à jamais égaré. L'esprit humain, une fois sorti des routes lumineuses de la nature, n'y rentre plus; il erre autour de la vérité, sans en rencontrer autre chose que des lueurs, qui, se mêlant aux fausses clartés dont la superstition l'environne, achèvent de l'enfoncer dans les ténèbres.

Il est affreux de voir comment l'opinion d'apaiser le ciel par le massacre, une fois introduite, s'est universellement répandue dans presque toutes les religions; & combien on a multiplié les raisons de ce sacrifice, afin que personne ne pût échapper au couteau. Tantôt ce sont des ennemis qu'il faut immoler à *Mars* exterminateur; les Scythes égorgent à ses autels le centième de leurs prisonniers, & par cet usage de la victoire, on peut juger de la justice de la guerre: aussi

chez d'autres peuples ne la feſait-on que pour avoir de quoi fournir aux ſacrifices ; de ſorte qu'ayant d'abord été inſtitués, ce ſemble, pour en expier les horreurs, ils ſervirent enfin à les juſtifier.

Tantôt ce ſont des hommes juſtes qu'un Dieu barbare demande pour victimes : les Gètes ſe diſputent l'honneur d'aller porter à *Zamolxis* les vœux de la patrie. Celui qu'un heureux ſort deſtine au ſacrifice eſt lancé à force de bras ſur des javelots dreſſés : s'il reçoit un coup mortel en tombant ſur les piques, c'eſt de bon augure pour le ſuccès de la négociation & pour le mérite du député ; mais s'il ſurvit à ſa bleſſure, c'eſt un méchant dont le Dieu n'a point affaire.

Tantôt ce ſont des enfans à qui les dieux redemandent une vie qu'ils viennent de leur donner ; juſtice affamée du ſang de l'innocence, dit *Montagne*. Tantôt c'eſt le ſang le plus cher : les Carthaginois immolent leurs propres fils à *Saturne*, comme ſi le temps ne les dévorait pas aſſez tôt. Tantôt c'eſt le ſang le plus beau : cette même *Ameſtris* qui avait fait enfouir douze hommes vivans dans la terre, pour obtenir de *Pluton*, par cette offrande, une plus longue vie ; cette *Ameſtris* ſacrifie encore à cette inſatiable divinité quatorze jeunes enfans des premières maiſons de la Perſe, parce que les ſacrificateurs ont toujours fait entendre aux hommes qu'ils devaient offrir à l'autel ce qu'ils avaient de plus précieux. C'eſt ſur ce principe que chez quelques nations on immolait les premiers nés, & que chez d'autres on les rachetait par des of-

frandes plus utiles aux miniſtres du ſacrifice. C'eſt ce qui autoriſa ſans doute en Europe la pratique de quelques ſiècles, de vouer les enfans au célibat dès l'âge de cinq ans, & d'empriſonner dans le cloître les frères du prince héritier comme on les égorge en Aſie.

Tantôt c'eſt le ſang le plus pur : n'y a-t-il pas des Indiens qui exerçent l'hoſpitalité envers tous les hommes, & qui ſe font un mérite de tuer tout étranger vertueux & ſavant qui paſſera chez eux, afin que ſes vertus & ſes talens leur demeurent ? Tantôt c'eſt le ſang le plus ſacré : chez la plupart des idolâtres, ce ſont les prêtres qui font la fonction des bourreaux à l'autel ; & chez les Sibériens on tue les prêtres, pour les envoyer prier dans l'autre monde à l'intention du peuple.

Mais voici d'autres fureurs & d'autres ſpectacles. Toute l'Europe paſſe en Aſie par un chemin inondé du ſang des Juifs qui s'égorgent de leurs propres mains pour ne pas tomber ſous le fer de leurs ennemis. Cette épidémie dépeuple la moitié du monde habité ; rois, pontifes, femmes, enfans & vieillards, tout cède au vertige ſacré qui fait égorger pendant deux ſiècles des nations innombrables ſur le tombeau d'un Dieu de paix. C'eſt alors qu'on vit des oracles menteurs, des hermites guerriers ; les monarques dans les chaires & les prélats dans les camps ; tous les états ſe perdre dans une populace inſenſée ; les montagnes & les mers franchies ; de légitimes poſſeſſions abandonnées pour voler à des conquêtes qui n'étaient plus la terre promiſe ; les mœurs ſe corrompre ſous un ciel étranger ; des

princes, après avoir dépouillé leurs royaumes pour racheter un pays qui ne leur avait jamais appartenu, achever de les ruiner pour leur rançon personnelle ; des milliers de soldats égarés sous plusieurs chefs, n'en reconnaître aucun, hâter leur défaite par la défection, & cette maladie ne finir que pour faire place à une contagion encore plus horrible.

Le même esprit de fanatisme entretenait la fureur des conquêtes éloignées : à peine l'Europe avait réparé ses pertes, que la découverte d'un nouveau monde hâta la ruine du nôtre. A ce terrible mot : Allez & forcez, l'Amérique fut désolée & ses habitans exterminés ; l'Afrique & l'Europe s'épuisèrent en vain pour la repeupler, le poison de l'or & du plaisir ayant énervé l'espèce, le monde se trouva désert, & fut menacé de le devenir tous les jours davantage par les guerres continuelles qu'allumera sur notre continent l'ambition de s'étendre dans ces îles étrangères.

Comptons maintenant les milliers d'esclaves que le fanatisme a faits, soit en Asie, où l'incirconcision était une tache d'infamie ; soit en Afrique, où le nom de chrétien était un crime ; soit en Amérique, où le prétexte du baptême étouffa l'humanité. Comptons les milliers d'hommes que l'on a vu périr ou sur les échafauds dans les siècles de persécution, ou dans les guerres civiles par la main de leurs concitoyens, ou de leurs propres mains par des macérations excessives. Parcourons la surface de la terre, & après avoir vu d'un coup d'œil tant d'étendards déployés au nom de la religion, en Espagne contre les Maures,

en France contre les Turcs, en Hongrie contre les Tartares, tant d'ordres militaires fondés pour convertir les infidelles à coups d'épées, s'entr'égorger aux pieds de l'autel qu'ils devaient défendre : détournons nos regards de ce tribunal affreux élevé sur le corps des innocens & des malheureux, pour juger les vivans comme DIEU jugera les morts, mais avec une balance bien différente.

En un mot, toutes les horreurs de quinze siècles renouvelées plusieurs fois dans un seul, des peuples sans défense égorgés aux pieds des autels, des rois poignardés ou empoisonnés, un vaste Etat réduit à sa moitié par ses propres citoyens, la nation la plus belliqueuse & la plus pacifique divisée d'avec elle-même, le glaive tiré entre le fils & le père, des usurpateurs, des tyrans, des bourreaux, des parricides & des sacriléges violant toutes les conventions divines & humaines par esprit de religion : voilà l'histoire du fanatisme & ses exploits (1)

SECTION II.

Si cette expression tient encore à son origine, ce n'est que par un filet bien mince.

Fanaticus était un titre honorable ; il signifiait *desservant* ou *bienfaiteur d'un temple*. Les antiquaires, comme le dit le dictionnaire de

(1) Cet article est tiré mot pour mot de l'article *Fanatisme* de l'Encyclopédie, par M. *Delegre*, M. de *Voltaire* n'a fait ici que l'abréger & le mettre dans un autre ordre.

Trévoux, ont retrouvé des inscriptions dans lesquelles des romains considérables prenaient ce titre de *fanaticus*.

Dans la harangue de *Cicéron pro domo sua*, il y a un passage où le mot *fanaticus* me paraît difficile à expliquer. Le séditieux & débauché *Clodius* qui avait fait exiler *Cicéron* pour avoir sauvé la république, non-seulement avait pillé & démoli les maisons de ce grand-homme; mais afin que *Cicéron* ne pût jamais rentrer dans sa maison de Rome, il en avait consacré le terrain, & les prêtres y avaient bâti un temple à la Liberté, ou plutôt à l'Esclavage dans lequel *César*, *Pompée*, *Crassus* & *Clodius* tenaient alors la république: tant la religion dans tous les temps a servi à persécuter les grands-hommes.

Lorsqu'enfin, dans un temps plus heureux, *Cicéron* fut rappelé, il plaida devant le peuple pour obtenir que le terrain de sa maison lui fût rendu, & qu'on la rebâtît aux frais du peuple romain. Voici comme il s'exprime dans son plaidoyer contre *Clodius*.

Aspicite, pontifices, aspicite hominem religiosum, monete eum modum esse religionis nimium, esse superstitiosum, non oportere; quid tibi necesse fuit anili superstitione, homo fanatice, sacrificium quod alienæ domi fieret invisere?

Le mot *fanaticus* signifie-t-il en cette place, insensé fanatique; impitoyable fanatique, abominable fanatique, comme on l'entend aujourd'hui? ou bien signifie-t-il, pieux, consécrateur, homme religieux, dévot zélateur des temples? ce mot est-il ici une injure ou une

une louange ironique ? je n'en fais pas assez pour décider, mais je vais traduire.

« Regardez, pontifes, regardez cet homme » religieux, avertissez-le que la religion même » a ses bornes, qu'il ne faut pas être si scru- » puleux. Quel besoin, vous consécrateur, » vous fanatique, quel besoin avez-vous de » recourir à des superstitions de vieilles pour » assister à un sacrifice qui se fesait dans une » maison étrangère. »

Cicéron fait ici allusion aux mystères de la bonne déesse, que *Clodius* avait profanés en se glissant déguisé en femme avec une vieille, pour entrer dans la maison de *César*, & pour y coucher avec sa femme : c'est donc ici évidemment une ironie.

Cicéron appelle *Clodius* homme religieux ; l'ironie doit donc être soutenue dans tout ce passage. Il se sert de termes honorables pour mieux faire sentir la honte de *Clodius*. Il me paraît donc qu'il emploie le mot *fanatique* comme un mot honorable, comme un mot qui emporte avec lui l'idée de consécrateur, de pieux, de zélé desservant d'un temple.

On put depuis donner ce nom à ceux qui se crurent inspirés par les Dieux.

Les Dieux à leur interprète
Ont fait un étrange don,
Ne peut-on être prophète
Sans qu'on perde la raison ?

Le même dictionnaire de Trévoux dit que les anciennes chroniques de France appellent *Clovis fanatique & païen*. Le lecteur désirerait

qu'on eût désigné ces chroniques. Je n'ai point trouvé cette épithète de *Clovis* dans le peu de livres que j'ai vers le mont Krapak où je demeure.

On entend aujourd'hui par *fanatisme* une folie religieuse, sombre & cruelle. C'est une maladie d'esprit qui se gagne comme la petite vérole. Les livres la communiquent beaucoup moins que les assemblées & les discours. On s'échauffe rarement en lisant; car alors on peut avoir le sens rassis. Mais quand un homme ardent & d'une imagination forte parle à des imaginations faibles, ses yeux sont en feu, & ce feu se communique; ses tons, ses gestes ébranlent tous les nerfs des auditeurs. Il crie: DIEU vous regarde, sacrifiez ce qui n'est qu'humain; combattez les combats du Seigneur: & on va combattre.

Le fanatisme est à la superstition ce que le transport est à la fièvre, ce que la rage est à la colère.

Celui qui a des extases, des visions, qui prend des songes pour des réalités, & ses imaginations pour des prophéties, est un fanatique novice qui donne de grandes espérances; il pourra bientôt tuer pour l'amour de DIEU.

Barthelemi Diaz fut un fanatique profès. Il avait à Nuremberg un frère *Jean Diaz*, qui n'était encore qu'enthousiaste luthérien, vivement convaincu que le pape est l'antechrist, ayant le signe de la bête. *Barthelemi* encore plus vivement persuadé que le pape est Dieu en terre, part de Rome pour aller convertir ou tuer son frère; il l'assassine; voilà du par-

fait : & nous avons ailleurs rendu justice à ce *Diaz*.

Polyeucte qui va au temple, dans un jour de solennité, renverser & casser les statues & les ornemens, est un fanatique moins horrible que *Diaz*, mais non moins sot. Les assassins du duc *François de Guise*, de *Guillaume* prince d'Orange, du roi *Henri III*, du roi *Henri IV* & de tant d'autres, étaient des énergumènes malades de la même rage que *Diaz*.

Le plus grand exemple de fanatisme est celui des bourgeois de Paris qui coururent assassiner, égorger, jeter par les fenêtres, mettre en pièces, la nuit de la St Barthelemi leurs concitoyens qui n'allaient point à la messe. *Guyon*, *Patouillet*, *Chaudon*, *Nonotte*, l'ex-jésuite *Paulian* ne sont que des fanatiques du coin de la rue, des misérables à qui on ne prend pas garde. Mais, un jour de St Barthelemi, ils feraient de grandes choses.

Il y a des fanatiques de sang-froid ; ce sont les juges qui condamnent à la mort ceux qui n'ont d'autre crime que de ne pas penser comme eux, & ces juges-là sont d'autant plus coupables, d'autant plus dignes de l'exécration du genre-humain, que n'étant pas dans un excès de fureur comme les *Cléments*, les *Châtels*, les *Ravaillacs*, les *Damiens*, il semble qu'ils pourraient écouter la raison.

Il n'est d'autre remède à cette maladie épidémique que l'esprit philosophique qui, répandu de proche en proche, adoucit enfin les mœurs des hommes, & qui prévient les accès du mal ; car dès que ce mal fait des

progrès, il faut fuir & attendre que l'air soit purifié. Les lois & la religion ne suffisent pas contre la peste des ames ; la religion, loin d'être pour elles un aliment salutaire, se tourne en poison dans les cerveaux infectés. Ces misérables ont sans cesse présent à l'esprit l'exemple d'*Aod* qui assassine le roi *Eglon* ; de *Judith* qui coupe la tête d'*Holopherne*, en couchant avec lui ; de *Samuël* qui hache en morceaux le roi *Agag* ; du prêtre *Joad* qui assassine sa reine à la porte-aux-chevaux, &c. &c. &c. Ils ne voient pas que ces exemples, qui sont respectables dans l'antiquité, sont abominables dans le temps présent : ils puisent leurs fureurs dans la religion même qui les condamne.

Les lois sont encore très-impuissantes contre ces accès de rage ; c'est comme si vous lisiez un arrêt du conseil à un frénétique. Ces gens-là sont persuadés que l'Esprit-saint qui les pénètre est au-dessus des lois, que leur enthousiasme est la seule loi qu'ils doivent entendre.

Que répondre à un homme qui vous dit qu'il aime mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, & qui en conséquence est sûr de mériter le ciel en vous égorgeant ?

Lorsqu'une fois le fanatisme a gangrené un cerveau, la maladie est presqu'incurable. J'ai vu des convulsionnaires qui, en parlant des miracles de *St Pâris*, s'échauffaient par degrés parmi eux ; leurs yeux s'enflammaient, tout leur corps tremblait, la fureur défigurait leur visage, & ils auraient tué quiconque les eût contredits.

Oui, je les ai vus ces convulsionnaires, je

les ai vus tordre leurs membres & écumer. Ils criaient : *Il faut du sang.* Ils sont parvenus à faire assassiner leur roi par un laquais, & ils ont fini par ne crier que contre les philosophes.

Ce sont presque toujours les fripons qui conduisent les fanatiques, & qui mettent les poignard entre leurs mains ; ils ressemblent à ce Vieux de la montagne qui fesait, dit-on, goûter les joies du paradis à des imbécilles, & qui leur promettait une éternité de ces plaisirs dont il leur avait donné un avant-goût, à condition qu'ils iraient assassiner tous ceux qu'il leur nommerait. Il n'y a eu qu'une seule religion dans le monde qui n'ait pas été souillée par le fanatisme, c'est celle des lettrés de la Chine. Les sectes des philosophes étaient non-seulement exemptes de cette peste, mais elles en étaient le remède.

Car l'effet de la philosophie est de rendre l'ame tranquille ; & le fanatisme est incompatible avec la tranquillité. Si notre sainte religion a été si souvent corrompue par cette fureur infernale, c'est à la folie des hommes qu'il faut s'en prendre.

Ainsi du plumage qu'il eut
Icare pervertit l'usage ;
Il le reçut pour son salut,
Il s'en servit pour son dommage.

BERTAUD, *évêque des Sées.*

SECTION III.

Les fanatiques ne combattent pas toujours les combats du Seigneur; ils n'assassinent pas toujours des rois & des princes. Il y a parmi eux des tigres, mais on y voit encore plus de renards.

Quel tissu de fourberies, de calomnies, de larcins, des fanatiques de la cour de Rome contre les fanatiques de la cour de *Calvin*; des jésuites contre les jansénistes *& vicissim!* & si vous remontez plus haut, l'histoire ecclésiastique, qui est l'école des vertus, est aussi celle des scélératesses employées par toutes les sectes les unes contre les autres. Elles ont toutes le même bandeau sur les yeux, soit quand il faut incendier les villes & les bourgs de leurs adversaires, égorger les habitans, les condamner aux supplices, soit quand il faut simplement tromper, s'enrichir & dominer. Le même fanatisme les aveugle; elles croient bien faire: tout fanatique est fripon en conscience, comme il est meurtrier de bonne foi pour la bonne cause.

Lisez, si vous pouvez, les cinq ou six mille volumes de reproches que les jansénistes & les molinistes se sont faits pendant cent ans sur leurs friponneries; & voyez si *Scapin* & *Trivelin* en approchent.

Une des bonnes friponneries théologiques qu'on ait faites, est, à mon gré, celle d'un petit évêque; (on nous assure dans la relation que c'était un évêque biscayen; nous trouverons

bien un jour son nom & son évêché) son diocèse étant partie en Biscaye, & partie en France.

Il y avait dans la partie de France une paroisse qui fut habitée autrefois par quelques maures de Maroc. Le seigneur de la paroisse n'est point mahométan ; il est très - bon catholique comme tout l'univers doit l'être, attendu que le mot *catholique* veut dire universel.

M. l'évêque soupçonna ce pauvre seigneur, qui n'était occupé qu'à faire du bien, d'avoir eu de mauvaises pensées, de mauvais sentimens dans le fond de son cœur, je ne sais quoi qui sentait l'hérésie. Il l'accusa même d'avoir dit en plaisantant qu'il y avait d'honnêtes gens à Maroc comme en Biscaye, & qu'un honnête marocain pouvait à toute force n'être pas le mortel ennemi de l'Etre suprême qui est le père de tous les hommes.

Notre fanatique écrivit une grande lettre au roi de France, seigneur suzerain de ce pauvre petit seigneur de paroisse. Il pria dans sa lettre le seigneur suzerain de transférer le manoir de cette ouaille infidelle en basse - Bretagne ou en basse-Normandie, selon le bon plaisir de sa majesté, afin qu'il n'infectât plus les Basques de ses mauvaises plaisanteries.

Le roi de France & son conseil se moquèrent, comme de raison, de cet extravagant.

Notre pasteur biscayen, ayant appris quelque temps après que sa brebis française était malade, défendit aux portes-Dieu du canton de la communier, à moins qu'elle ne donnât un billet de confession par lequel il devait appa-

raître que le mourant n'était point circoncis, qu'il condamnait de tout son cœur l'hérésie de *Mahomet*, & toute autre hérésie dans ce goût, comme le calvinisme & le jansénisme, & qu'il pensait en tout comme lui évêque biscayen.

Les billets de confession étaient alors fort à la mode. Le mourant fit venir chez lui son curé qui était un ivrogne imbécille, & le menaça de le faire pendre par le parlement de Bordeaux, s'il ne lui donnait pas tout-à-l'heure le viatique dont lui mourant se sentait un extrême besoin. Le curé eut peur, il administra mon homme, lequel, après la cérémonie, déclara hautement devant témoins, que le pasteur biscayen l'avait faussement accusé auprès du roi d'avoir du goût pour la religion musulmane; qu'il était bon chrétien, & que le biscayen était un calomniateur. Il signa cet écrit par-devant notaire; tout fut en règle; il s'en porta mieux, & le repos de la bonne conscience le guérit bientôt entièrement.

Le petit biscayen outré qu'un vieux moribond se fût moqué de lui, résolut de s'en venger; & voici comme il s'y prit.

Il fit fabriquer en son patois, au bout de quinze jours, une prétendue profession de foi que le curé prétendit avoir entendue. On la fit signer par le curé & par trois ou quatre paysans qui n'avaient point assisté à la cérémonie. Ensuite on fit contrôler cet acte de faussaire, comme si ce contrôle l'avait rendu authentique.

Un acte non signé par la partie seule intéressée, un acte signé par des inconnus, quinze jours après l'événement, un acte désavoué par les

les témoins véritables, était visiblement un crime de faux; & comme il s'agissait de matière de foi, ce crime menait visiblement le curé avec ses faux témoins aux galères dans ce monde, & en enfer dans l'autre.

Le petit seigneur châtelain, qui était goguenard & point méchant, eut pitié de l'ame & du corps de ces misérables; il ne voulut point les traduire devant la justice humaine, & se contenta de les traduire en ridicule. Mais il a déclaré que dès qu'il serait mort il se donnerait le plaisir de faire imprimer toute cette manœuvre de son biscayen avec les preuves, pour amuser le petit nombre de lecteurs qui aiment ces anecdotes, & point du tout pour instruire l'univers. Car il y a tant d'auteurs qui parlent à l'univers, qui s'imaginent rendre l'univers attentif, qui croient l'univers occupé d'eux, que celui-ci ne croit pas être lu d'une douzaine de personnes dans l'univers entier. Revenons au fanatisme.

C'est cette rage de prosélytisme, cette fureur d'amener les autres à boire de son vin, qui amena le jésuite *Castel* & le jésuite *Routh* auprès du célèbre *Montesquieu* lorsqu'il se mourait. Ces deux énergumènes voulaient se vanter de lui avoir persuadé les mérites de l'attrition & de la grâce suffisante. Nous l'avons converti, disaient-ils; c'était dans le fon dune bonne ame; il aimait fort la compagniede JESUS. Nous avons eu un peu de peine à le faire convenir de certaines vérités fondamentales; mais comme dans ces momens-là on a toujours

l'esprit plus net, nous l'avons bientôt convaincu.

Ce fanatisme de convertisseur est si fort, que le moine le plus débauché quitterait sa maîtresse pour aller convertir une ame à l'autre bout de la ville.

Nous avons vu le père *Poisson* cordelier à Paris, qui ruina son couvent pour payer ses filles de joie, & qui fut enfermé pour ses mœurs dépravées : c'était un des prédicateurs de Paris les plus courus, & un des convertisseurs les plus acharnés.

Tel était le célèbre curé de Versailles *Fantin*. Cette liste pourrait être longue, mais il ne faut pas révéler les fredaines de certaines personnes constituées en certaines places. Vous savez ce qui arriva à *Cham* pour avoir révélé la turpitude de son père ; il devint noir comme du charbon.

Prions DIEU seulement en nous levant & en nous couchant, qu'il nous délivre des fanatiques, comme les pélerins de la Mecque prient DIEU de ne point rencontrer *de visages tristes* sur le chemin.

SECTION IV.

LUDLOW, enthousiaste de la liberté plutôt que fanatique de religion, ce brave homme qui avait plus de haine pour *Cromwell* que pour *Charles I*, rapporte que les milices du parlement étaient toujours battues par les troupes du roi, dans le commencement de la guerre civile ; comme le régiment des portes-cochères ne tenait pas du temps de la fronde

contre le grand *Condé ; Cromwell* dit au général *Fairfax* : Comment voulez-vous que des portes-faix de Londres, & des garçons de boutique indisciplinés résistent à une noblesse animée par le fantôme de l'honneur ? présentons-leur un plus grand fantôme, le fanatisme. Nos ennemis ne combattent que pour le roi, persuadons à nos gens qu'ils font la guerre pour DIEU.

Donnez-moi une patente, je vais lever un régiment de frères meurtriers, & je vous réponds que j'en ferai des fanatiques invincibles.

Il n'y manqua pas, il composa son régiment des frères rouges, de fous mélancoliques ; il en fit des tigres obéissans. *Mahomet* n'avait pas été mieux servi par ses soldats.

Mais pour inspirer ce fanatisme, il faut que l'esprit du temps vous seconde. Un parlement de France essayerait en vain aujourd'hui de lever un régiment de portes-cochères ; il n'ameuterait pas seulement dix femmes de la halle.

Il n'appartient qu'aux habiles de faire des fanatiques & de les conduire ; mais ce n'est pas assez d'être fourbe & hardi, nous avons déjà vu que tout dépend de venir au monde à propos.

SECTION V.

LA géométrie ne rend donc pas toujours l'esprit juste. Dans quel précipice ne tombe-t-on pas encore avec ces lisières de la raison ?

Un fameux proteſtant, (*) que l'on comptait entre les premiers mathématiciens de nos jours, & qui marchait ſur les traces de *Newton*, des *Leibnitz*, des *Bernouilli*, s'aviſa, au commencement de ce ſiècle, de tirer des corollaires aſſez ſinguliers. Il eſt dit qu'avec un grain de foi on tranſportera des montagnes; & lui, par une analyſe toute géométrique, ſe dit à lui-même: J'ai beaucoup de grains de foi, donc je ferai plus que tranſporter des montagnes. Ce fut lui qu'on vit à Londres en l'année 1707, accompagné de quelques ſavans, & même de ſavans qui avaient de l'eſprit, annoncer publiquement qu'ils reſſuſciteraient un mort dans tel cimetière que l'on voudrait. Leurs raiſonnemens étaient toujours conduits par la ſynthèſe. Ils diſaient: Les vrais diſciples doivent faire des miracles; nous ſomme les vrais diſciples, nous ferons donc tout ce qu'il nous plaira. De ſimples ſaints de l'Egliſe romaine, qui n'étaient point géomètres, ont reſſuſcité beaucoup d'honnêtes gens; donc à plus forte raiſon, nous qui avons réformé les réformés, nous reſſuſciterons qui nous voudrons.

Il n'y a rien à répliquer à ces argumens; ils ſont dans la meilleure forme du monde. Voilà ce qui a inondé l'antiquité de prodiges; voilà pourquoi les temples d'*Eſculape* à Epidaure, & dans d'autres villes, étaient pleins d'*ex voto*; les voûtes étaient ornées de cuiſſes redreſſées, de bras remis, de petits enfans d'argent; tout était miracle.

Enfin, le fameux proteſtant géomètre dont je

(*) *Fatio Duillier.*

parle était de si bonne foi, il assura si positivement qu'il ressusciterait les morts, & cette proposition plausible fit tant d'impression sur le peuple, que la reine *Anne* fut obligée de lui donner un jour, une heure & un cimetière à son choix pour faire son miracle loyalement & en présence de la justice. Le saint géomètre choisit l'Eglise cathédrale de St Paul pour faire sa démonstration : le peuple se rangea en haie, des soldats furent placés pour contenir les vivans & les morts dans le respect ; les magistrats prirent leurs places ; le greffier écrivit tout sur les registres publics ; on ne peut trop constater les nouveaux miracles. On déterra un corps au choix du saint ; il pria, il se jeta à genoux, il fit de très-pieuses contorsions ; ses compagnons l'imitèrent ; le mort ne donna aucun signe de vie ; on le reporta dans son trou, & on punit légèrement le ressuscitateur & ses adhérens. J'ai vu depuis un de ces pauvres gens ; il m'a avoué qu'un d'eux était en péché véniel, & que le mort en pâtit, sans quoi la résurrection était infaillible.

S'il était permis de révéler la turpitude de gens à qui l'on doit le plus sincère respect, je dirais ici que *Newton*, le grand *Newton*, a trouvé dans l'Apocalypse, que le pape est l'antechrist, & bien d'autres choses de cette nature ; je dirais qu'il était arien très-sérieusement. Je sais que cet écart de *Newton* est à celui de mon autre géomètre, comme l'unité est à l'infini : il n'y a point de comparaison à faire. Mais quelle pauvre espèce que le genre-humain, si le grand *Newton* a cru trouver dans l'Apocalypse l'histoire présente de l'Europe !

Il semble que la superstition soit une maladie épidémique, dont les ames les plus fortes ne sont pas toujours exemptes. Il y a en Turquie des gens de très-bon sens, qui se feraient empaler pour certains sentimens d'*Abubeker*. Ces principes une fois admis, ils raisonnent très-conséquemment : les Navariciens, les Radaristes, les Jabaristes se damnent chez eux réciproquement avec des argumens très-subtils ; ils tirent tous des conséquences plausibles ; mais ils n'osent jamais examiner les principes.

Quelqu'un répand dans le monde qu'il y a un géant haut de soixante & dix pieds ; bientôt après tous les docteurs examinent de quelle couleur doivent être ses cheveux, de quelle grandeur est son pouce, quelles dimensions ont ses ongles : on crie, on cabale, on se bat ; ceux qui soutiennent que le petit doigt du géant n'a que quinze lignes de diamètre font brûler ceux qui affirment que le petit doigt a un pied d'épaisseur. Mais, Messieurs, votre géant existe-t-il ? dit modestement un passant. Quel doute horrible ! s'écrient tous ces disputans ; quel blasphème ! quelle absurdité ! Alors ils font tous une petite trève pour lapider le passant, & après l'avoir assassiné en cérémonie, de la manière la plus édifiante, ils se battent entr'eux comme de coutume, au sujet du petit doigt & des ongles.

FANTAISIE.

Fantaisie signifiait autrefois l'*imagination*, & on ne se servait guère de ce mot, que pour exprimer cette faculté de l'ame qui reçoit les objets sensibles.

Descartes, *Gassendi*, & tous les philosophes de leur temps, disent que *les espèces, les images des choses se peignent en la fantaisie*; & c'est de-là que vient le mot *fantôme*. Mais la plupart des termes abstraits sont reçus à la longue dans un sens différent de leur origine, comme des instrumens que l'industrie emploie à des usages nouveaux.

Fantaisie veut dire aujourd'hui *un désir singulier*, *un goût passager* : il a eu la fantaisie d'aller à la Chine : la fantaisie du jeu, du bal lui a passé.

Un peintre fait un portrait de fantaisie, qui n'est d'après aucun modèle. Avoir des fantaisies, c'est avoir des goûts extraordinaires qui ne sont pas de durée. Fantaisie en ce sens est moins que *bizarrerie* & que *caprice*.

Le caprice peut signifier un *dégoût subit & déraisonnable*. Il a eu la fantaisie de la musique, & il s'en est dégoûté par caprice.

La bizarrerie donne une idée d'inconséquence & de mauvais goût, que la fantaisie n'exprime pas ; il a eu la fantaisie de bâtir, mais il a construit sa maison dans un goût bizarre.

Il y a encore des nuances entre avoir des fantaisies & être fantasque : le fantasque approche beaucoup plus du bizarre.

Ce mot désigne une caractère inégal & brusque. L'idée d'agrément est exclue du mot fantasque, au lieu qu'il y a des fantaisies agréables.

On dit quelquefois en conversation familière, *des fantaisies musquées ;* mais jamais on n'a entendu par ce mot, *des bizarreries d'hommes d'un rang supérieur, qu'on n'ose condamner*, comme le dit le dictionnaire de Trévoux : au contraire, c'est en les condamnant qu'on s'exprime ainsi ; & *musquée* en cette occasion, est une *explétive* qui ajoute à la force du mot, comme on dit *sottise pommée*, *folie fieffée*, pour dire, sottise & folie complète.

FASTE.

Des différentes significations de ce mot.

FASTE vient originairement du latin *fasti*, jours de fête ; c'est en ce sens qu'*Ovide* l'entend dans son poëme, intitulé *Les Fastes.*

Godeau a fait sur ce modèle les *Fastes de l'Eglise*, mais avec moins de succès : la religion des Romains païens était plus propre à la poésie que celle des chrétiens ; à quoi on peut ajouter qu'*Ovide* était un meilleur poëte que *Godeau.*

Les fastes consulaires n'étaient que la liste des consuls.

Les fastes des magistrats étaient les jours où il était permis de plaider ; & ceux auxquels on ne plaidait pas s'appelaient *nefastes*, ne-

fasti, parce qu'alors on ne pouvait parler, *fari*, en justice.

Ce mot *nefastus*, en ce sens, ne signifiait pas *malheureux*; au contraire *nefastus* & *nefandus* furent l'attribut des jours infortunés en un autre sens, qui signifiait, jours dont on ne doit point parler, jours dignes de l'oubli; *ille nefasto te posuit die.*

Il y avait chez les Romains d'autres fastes encore, *fasti urbis*, *fasti rustici*; c'était un calendrier de l'usage de la ville & de la campagne.

On a toujours cherché dans ces jours de solennité à étaler quelqu'appareil dans ses vêtemens, dans sa suite, dans ses festins. Cet appareil étalé dans d'autres jours, s'est appelé *faste*. Il n'exprime que la magnificence dans ceux qui, par leur état, doivent représenter; il exprime la vanité dans les autres.

Quoique le mot de *faste* ne soit pas toujours injurieux, *fastueux* l'est toujours. Un religieux qui fait parade de sa vertu, met du faste jusque dans l'humilité même.

FAVEUR.

De ce qu'on entend par ce mot.

FAVEUR, du mot latin *favor*, suppose plutôt un bienfait qu'une récompense.

On brigue sourdement la faveur; on mérite & on demande hautement des récompenses.

Le dieu *Faveur*, chez les mythologistes ro-

mains, était fils de la Beauté & de la Fortune.

Toute faveur porte l'idée de quelque chose de gratuit ; il m'a fait la faveur de m'introduire, de me présenter, de recommander mon ami, de corriger mon ouvrage.

La faveur des princes est l'effet de leur goût, & de la complaisance assidue ; la faveur du peuple suppose quelquefois du mérite, & plus souvent un hasard heureux.

Faveur diffère beaucoup de *grâce*. Cet homme est en faveur auprès du roi, & cependant il n'en a point encore obtenu de grâces.

On dit, *il a été reçu en grâce ;* on ne dit point *il a été reçu en faveur*, quoiqu'on dise *être en faveur :* c'est que la faveur suppose un goût habituel ; & que *faire grâce*, *recevoir en grâce*, c'est pardonner, c'est moins que donner sa faveur.

Obtenir grâce, c'est l'effet d'un moment ; obtenir la faveur est l'effet du temps. Cependant on dit également, *faites-moi la grâce*, *faites-la faveur* de recommander mon ami.

Des lettres de recommandation s'appelaient autrefois *des lettres de faveur*. *Sévère* dit dans la tragédie de Polyeucte :

Je mourrais mille fois plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser.

On a la faveur, la bienveillance, non la grâce du prince & du public. On obtient la faveur de son auditoire par la modestie : mais il ne vous fait pas grâce, si vous êtes trop long.

Les mois des *gradués*, avril & octobre, dans lesquels un collateur peut donner un bénéfice simple au gradué le moins ancien, sont des mois de faveur & de grâce.

Cette expression, *faveur*, signifiant une bienveillance gratuite qu'on cherche à obtenir du prince ou du public, la galanterie l'a étendue à la complaisance des femmes ; & quoiqu'on ne dise point il a eu des faveurs du roi, on dit il a eu les faveurs d'une dame.

L'équivalent de cette expression n'est point connu en Asie, où les femmes sont moins reines.

On appelait autrefois *faveurs*, des rubans, des gants, des boucles, des nœuds d'épée donnés par une dame.

Le comte d'*Essex* portait à son chapeau un gant de la reine *Elisabeth*, qu'il appelait faveur de la reine.

Enfin, l'ironie se servit de ce mot pour signifier les suites fâcheuses d'un commerce hasardé : faveurs de *Vénus*, faveurs cuisantes.

FAVORI ET FAVORITE.

De ce qu'on entend par ces mots.

Ces mots ont un sens, tantôt plus resserré, tantôt plus étendu. Quelquefois *favori* emporte l'idée de puissance, quelquefois seulement il signifie un homme qui plaît à son maître.

Henri III eut des favoris qui n'étaient que

des mignons ; il en eut qui gouvernèrent l'Etat, comme les ducs de *Joyeuse* & d'*Epernon*. On peut comparer un favori à une pièce d'or, qui vaut ce que veut le prince.

Un ancien a dit : *Qui doit être le favori d'un roi ? c'est le peuple.* On appelle les bons poëtes *les favoris des muses*, comme les gens heureux, *les favoris de la fortune*, parce qu'on suppose que les uns & les autres ont reçu ces dons sans travail. C'est ainsi qu'on appelle un terrain fertile & bien situé, *le favori de la nature*.

La femme qui plaît le plus au sultan s'appelle parmi nous la sultane favorite : on a fait l'histoire des *favorites*, c'est-à-dire, des maîtresses des plus grands princes.

Plusieurs princes en Allemagne ont des maisons de campagne qu'on appelle la *favorite*.

Favori d'une dame ne se trouve plus que dans les romans & les historiettes du siècle passé.

FAUSSETÉ.

FAUSSETÉ est le contraire de la vérité. Ce n'est pas proprement le mensonge dans lequel il entre toujours du dessein.

On dit qu'il y a eu cent mille hommes écrasés dans le tremblement de terre de Lisbonne, ce n'est pas un mensonge, c'est une fausseté.

La fausseté est presque toujours encore plus qu'erreur. La fausseté tombe plus sur les faits, l'erreur sur les opinions.

C'est une erreur de croire que le soleil

tourne autour de la terre ; c'eſt une fauſſeté d'avancer que *Louis XIV* dicta le teſtament de *Charles II.*

La fauſſeté d'un acte eſt un crime plus grand que le ſimple menſonge ; elle déſigne une impoſture juridique, un larcin fait avec la plume.

Un homme a de la fauſſeté dans l'eſprit, quand il prend preſque toujours à gauche ; quand ne conſidérant pas l'objet entier, il attribue à un côté de l'objet ce qui appartient à l'autre, & que ce vice de jugement eſt tourné chez lui en habitude.

Il y a de la fauſſeté dans le cœur, quand on s'eſt accoutumé à flatter & à ſe parer des ſentimens qu'on n'a pas ; cette fauſſeté eſt pire que la diſſimulation, & c'eſt ce que les Latins appelaient *ſimulatio.*

Il y a beaucoup de fauſſetés dans les hiſtoriens, des erreurs chez les philoſophes, des menſonges dans preſque tous les écrits polémiques, & encore plus dans les ſatiriques.

Les eſprits faux ſont inſupportables, & les cœurs faux ſont en horreur.

Fauſſeté des vertus humaines.

QUAND le duc de *la Rochefoucauld* eut écrit ſes penſées ſur l'amour-propre, & qu'il eut mis à découvert ce reſſort de l'homme, un monſieur *Eſprit*, de l'oratoire, écrivit un livre captieux, intitulé : *De la fauſſeté des vertus humaines.* Cet *Eſprit* dit qu'il n'y a point de vertu ; mais par grâce il termine chaque chapitre en renvoyant à la charité chrétienne.

Aussi, selon le sieur *Esprit*, ni *Caton*, ni *Aristide*, ni *Marc-Aurèle*, ni *Epictète*, n'étaient des gens de bien : mais on n'en peut trouver que chez les chrétiens. Parmi les chrétiens il n'y a de vertu que chez les catholiques ; parmi les catholiques, il fallait encore en excepter les jésuites, ennemis des oratoriens ; partant, la vertu ne se trouvait guère que chez les ennemis des jésuites.

Ce M. *Esprit* commence par dire que la prudence n'est pas une vertu ; & sa raison est qu'elle est souvent trompée. C'est comme si on disait que *César* n'était pas un grand capitaine, parce qu'il fut battu à Dirrachium.

Si M. *Esprit* avait été philosophe, il n'aurait pas examiné la prudence comme une vertu, mais comme un talent, comme une qualité utile, heureuse ; car un scélérat peut être très-prudent, & j'en ai connu de cette espèce. O la rage de prétendre que

Nul n'aura de vertu que nous & nos amis !

Qu'est-ce que la vertu, mon ami ? c'est de faire du bien : fais-nous-en, & cela suffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi ! selon toi, il n'y aura nulle différence entre le président de *Thou* & *Ravaillac ?* entre *Cicéron* & ce *Popilius* auquel il avait sauvé la vie, & qui lui coupa la tête pour de l'argent ? & tu déclareras *Epictète* & *Porphire* des coquins, pour n'avoir pas suivi nos dogmes ? Une telle insolence révolte. Je n'en dirai pas davantage, car je me mettrais en colère.

FÉCOND.

Fécond est le synonyme de *fertile*, quand il s'agit de la culture des terres. On peut dire également *un terrain fécond* & *fertile*, *fertiliser* & *féconder un champ*.

La maxime, qu'il n'y a point de synonymes, veut dire seulement qu'on ne peut se servir dans toutes les occasions des mêmes mots : ainsi une femelle, de quelque espèce qu'elle soit, n'est point fertile, elle est féconde.

On féconde des œufs, on ne les fertilise pas ; la nature n'est pas fertile, elle est féconde. Ces deux expressions sont quelquefois également employées au figuré & au propre : un esprit est fertile ou fécond en grandes idées.

Cependant les nuances sont si délicates, qu'on dit, un orateur fécond & non pas un orateur fertile ; fécondité & non fertilité de paroles ; cette méthode, ce principe, ce sujet est d'une grande fécondité, & non pas d'une grande fertilité ; la raison en est qu'un principe, un sujet, une méthode produisent des idées qui naissent les unes des autres, comme des êtres successivement enfantés ; ce qui a rapport à la génération.

Bienheureux Scudéri dont la fertile plume.

Le mot fertile est là bien placé, parce que cette plume s'exerçait, se répandait sur toutes sortes de sujets.

Le mot fécond convient plus au génie qu'à la plume.

Il y a des temps féconds en crimes, & non pas fertiles en crimes.

L'usage enseigne toutes ces petites différences.

FÉLICITÉ.

Des différens usages de ce terme.

FÉLICITÉ est l'état permanent, du moins pour quelque temps, d'une ame contente ; & cet état est bien rare.

Le bonheur vient du dehors ; c'est originairement une *bonne heure :* un bonheur vient, on a un bonheur ; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité ;* & quand on dit, cet homme jouit d'une félicité parfaite, *une* alors n'est pas pris numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa félicité est parfaite.

On peut avoir un bonheur sans être heureux : un homme a eu le bonheur d'échapper à un piége, & n'en est quelquefois que plus malheureux ; on ne peut pas dire de lui qu'il a éprouvé la félicité.

Il y a encore de la différence entre *un* bonheur & *le* bonheur, différence que le mot *félicité* n'admet point.

Un bonheur est un événement heureux : le bonheur pris indéfiniment signifie une suite de ces événemens.

Le plaisir est un sentiment agréable & passager : le bonheur, considéré comme sentiment, est une suite de plaisirs ; la prospérité, une suite d'heureux

d'heureux événemens ; la félicité, une jouissance intime de sa prospérité.

L'auteur des Synonymes dit que *le bonheur est pour les riches, la félicité pour les sages, la béatitude pour les pauvres d'esprit ;* mais le bonheur paraît plutôt le partage des riches qu'il ne l'est en effet, & la félicité est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve.

Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'ame, comme tranquillité, sagesse, repos ; cependant la poésie, qui s'élève au-dessus de la prose, permet qu'on dise dans Polyeucte :

Où leurs félicités doivent être infinies.
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites.

Les mots, en passant du substantif au verbe, ont rarement la même signification. *Féliciter* qu'on emploie au lieu de *congratuler*, ne veut pas dire *rendre heureux ;* il ne dit pas même se réjouir avec quelqu'un de sa *félicité* : il veut dire simplement *faire compliment* sur un succès, sur un événement agréable ; il a pris la place de *congratuler*, parce qu'il est d'une prononciation plus douce & plus sonore.

Fin du sixième Volume.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

Du pouvoir de chasser les diables donné à l'Eglise. 3

Des martyrs de l'Eglise. 5

De l'établissement de l'Eglise sous Constantin. 10

De la signification du mot Eglise. Portrait de l'Eglise primitive. Dégénération. Examen des sociétés qui ont voulu rétablir l'Eglise primitive, & particulièrement des primitifs appelés quakers. 15

Du nom d'Eglise dans les sociétés chrétiennes. 18

De la primitive Eglise, & de ceux qui ont cru la rétablir. 19

Des primitifs appelés quakers. 24

Querelle entre l'Eglise grecque & la latine, dans l'Asie & dans l'Europe. 29

De la présente Eglise grecque. 35

ÉGLOGUE. 37

Eglogue allemande. 39

ÉLÉGANCE. 41

ÉLIE ET ÉNOCH. 44

ÉLOQUENCE. 48

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0338

EMBLÈME. *Figure, allégorie, symbole, &c.* 58

De quelques emblèmes dans la nation juive. 61

De l'emblème d'Oolla & d'Oliba. 69

D'Osée & de quelques autres emblèmes. 72

EMPOISONNEMENS. 73

ENCHANTEMENT, *magie, évocation, sortilége, &c.* 79

Enchantement des morts, ou évocation. 84

Des autres sortiléges. 85

Enchantement pour se faire aimer. 87

ENFER. 89

ENFERS. 101

ENTERREMENT. 104

ENTHOUSIASME. 107

ENVIE. 114

ÉPIGRAMME. 116

Sur les sacrifices à Hercule. 117

Sur Laïs qui remit son miroir dans le temple de Vénus. ib.

Sur une statue de Vénus. ibid.

Sur une statue de Niobé. ibid.

Sur des fleurs à une fille grecque, qui passait pour être fière. 118

Sur Léandre qui nageait vers la tour d'Héro pendant une tempête. ibid.

ÉPHIPHANIE. *La visibilité, l'apparition, l'illustration, le reluisant.* 121
ÉPOPÉE. *Poëme épique.* 123
D'Héſiode. 124
De l'Iliade. 128
De Virgile. 133
De Lucain, 135
Du Taſſe. 136
De l'Arioſte. ibid.
De Milton. 148
Du reproche de plagiat fait à Milton. 164
ÉPREUVE. 169
ÉQUIVOQUE. 176
ESCLAVES. SECTION I. 179
SECTION II. 184
SECTION III. 186
SECTION IV. *Serfs de corps, ſerfs de glèbe, main-morte, &c.* 187
ESPACE. 190
ESPRIT. SECTION I. 193
SECTION II. 203
SECTION III. 211
SECTION IV. *Bel eſprit, eſprit.* 214
SECTION V. 222
SECTION VI. *Eſprit faux.* 224
ESSÉNIENS. 227

ÉTATS, GOUVERNEMENS. *Quel est le meilleur ?* 235
ÉTATS-GÉNÉRAUX. 241
ÉTERNITÉ. 243
ÉVANGILE. 245
EUCHARISTIE. 248
ÉVÊQUE. 252
EUPHÉMIE. 255
EXAGÉRATION. ib.
EXPIATION. 261
EXTRÊME. 266
EZÉCHIEL. *De quelques passages singuliers de ce prophète, & de quelques usages anciens.* 270
ÉZOURVÉDAM. 276
FABLE. 277
De quelques fanatiques qui ont voulu proscrire les anciennes fables. 285
FACILE (GRAMMAIRE.) 290
FACTION. *De ce qu'on entend par ce mot.* 292
FACULTÉ. 293
FAIBLE. 295
FANATISME. SECTION I. 296
SECTION II. 303
SECTION III. 310
SECTION IV. 314
SECTION V. 315

FANTAISIE. 319
FASTE. *Des différentes significations de ce mot.* 320
FAVEUR. *De ce qu'on entend par ce mot.* 321
FAVORI ET FAVORITE. *De ce qu'on entend par ces mots.* 323
FAUSSETÉ. 324
Fausseté des vertus humaines. 325
FÉCOND. 327
FÉLICITÉ. *Des différens usages de ce terme.* 328

Fin de la Table.

22 7/1 (57)

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0343

S

A 22 7/1 (57)

Dl 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0347

VRES

LETES

E

OLTAIRE.

NTE - SEPTIEME.

IOTHEK Z. ROSSLA

X-PONTS,

et COMPAGNIE.

9 2.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51062/fragment/page=0349